

DIPŒNUS
ET SCYLLIS

SCULPTEURS CRÉTOIS

PAR

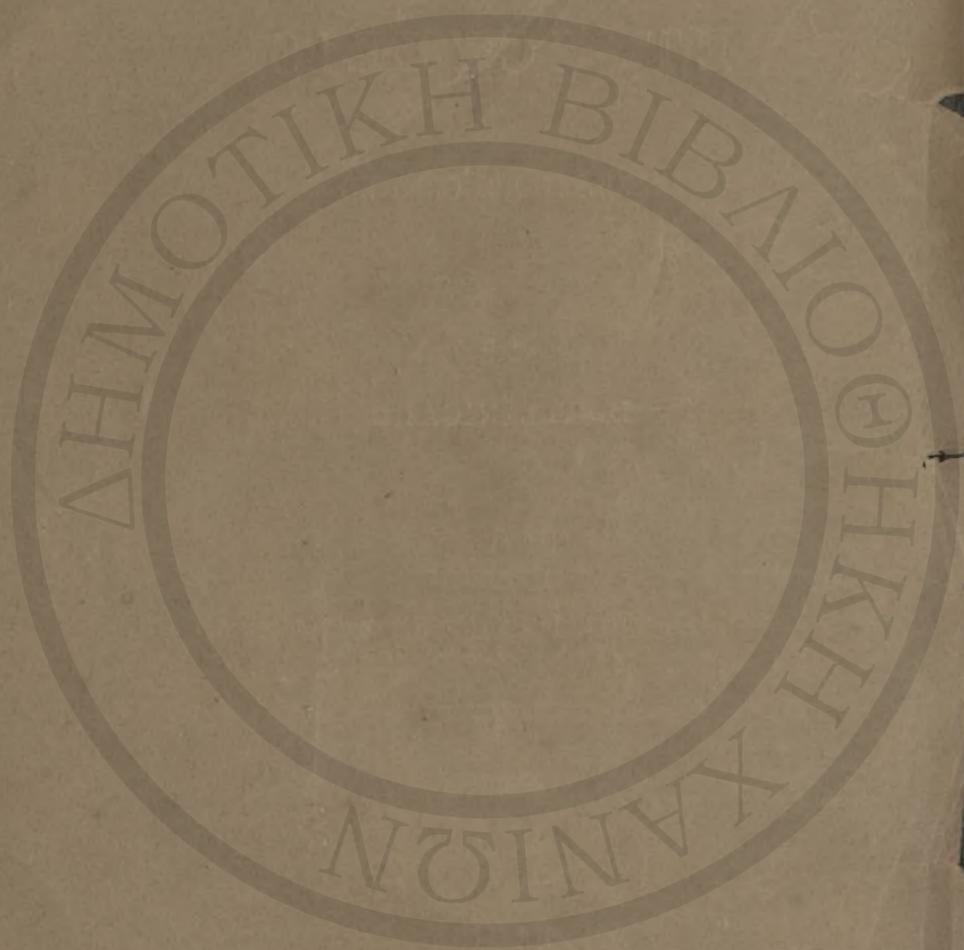
M. POL NICARD

*Extrait des Mémoires de la Société nationale des Antiquaires
de France, t. XXXVIII.*

PARIS

1878





DIPŒNUS
ET SCYLLIS

SCULPTEURS CRÉTOIS

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΛΕΩΝΙΔΑ Γ. ΜΑΝΟΛΙΚΑΚΗ
ΧΑΝΙΑ 1969

PAR

M. POL NICARD

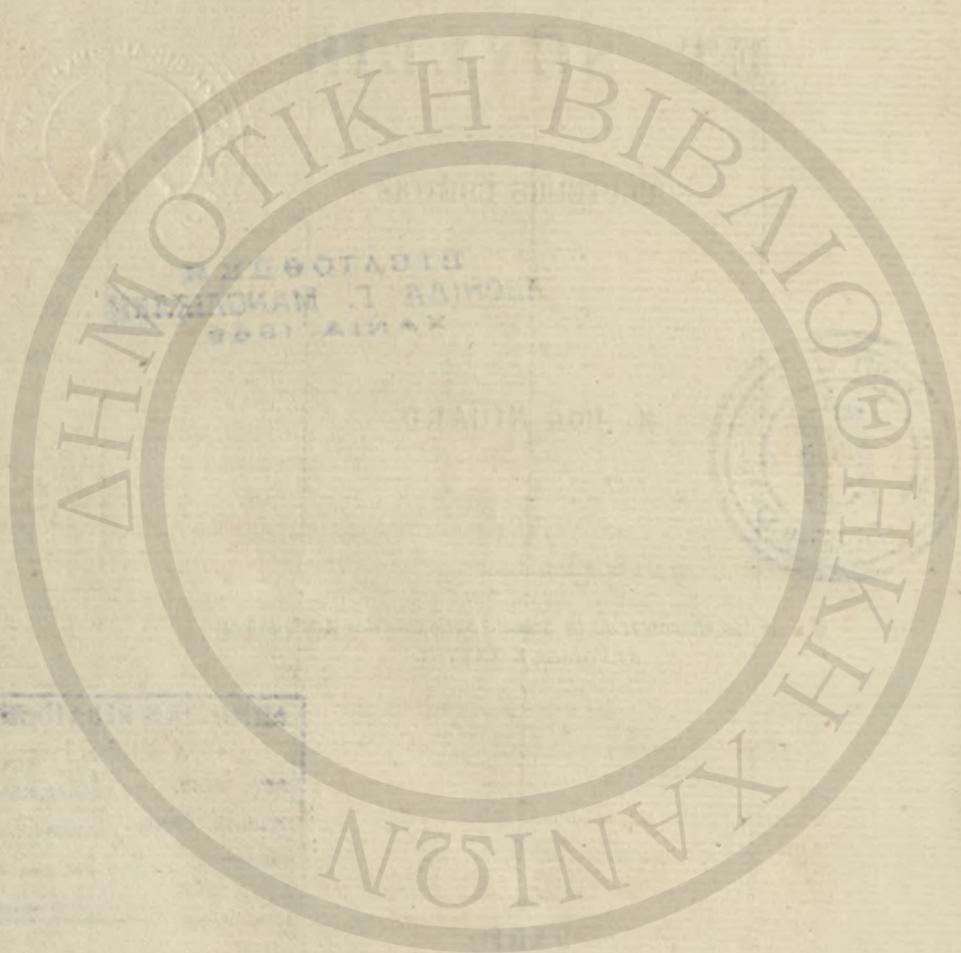


Extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. XXXVIII.

ΑΣΜΟΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ	
— ΧΑΝΙΑ —	
Αξι. αριθ.	40542
Χρονολ. Είσοδ.	21/8/71
Επισκόπος	Γ. Μανολικάκης
Αριθ.	730.95 / NIC

PARIS

4878



DIPŒNUS ET SCYLLIS

SCULPTEURS CRÉTOIS.

§ 1^{er}.

On lit au chapitre douze du livre deuxième de l'histoire des Arméniens de Moyse de Khorène, écrivain du v^e siècle de notre ère, qu'Ardasches I^{er}, l'Artaxerce des historiens grecs et latins, appartenant à la première branche de la dynastie des Arsacides, lequel a régné sur l'Arménie de l'an 414 à l'an 89 avant Jésus-Christ, fit transporter dans le pays qu'il gouvernait les statues en bronze doré de Diane, d'Hercule et d'Apollon, dont il s'était emparé dans l'expédition guerrière où il avait fait prisonnier Crésus, roi de Lydie en l'an 548 avant l'ère chrétienne. L'intention du monarque arménien était d'ériger ces statues à Armavir,

ville de la grande Arménie, située sur une colline au nord de l'Araxe, province d'Arsharouni (Arscharounick) aujourd'hui complètement détruite, et que Saint-Martin, dans ses mémoires sur l'Arménie (t. I, p. 123), a cru pouvoir identifier avec l'Armauria du texte de la géographie de Ptolémée.

Au dire de plusieurs autres historiens arméniens il existait depuis longtemps dans la même ville, dont la fondation remonte à deux mille ans avant l'ère chrétienne, un temple célèbre, consacré aux divinités nationales.

Moÿse de Khorène ajoute, un peu plus loin, que les prêtres de la famille des Vahnouni, qui étaient attachés au service religieux des dieux indigènes de l'Arménie, désirant se conformer aux ordres d'Ardasches I^{er}, élevèrent, sans doute dans la ville d'Armavir, les statues d'Apollon et de Diane, produit du glorieux butin fait en Asie par ce monarque, mais qu'ayant reconnu dans la statue d'Hercule représenté dans toute la force de la jeunesse, œuvre de Dipœnus et de Scyllis de Crète, l'image d'un de leurs ancêtres, ils crurent devoir la réserver pour le village d'Aschdischad, que ces prêtres possédaient à titre de fief.

Cependant la translation de la statue d'Hercule ne fut effectuée qu'après le décès du prince qui avait été le premier à introduire, ou au moins à favoriser, le culte public des divinités grecques en Arménie.

Si nous devons ajouter une foi pleine et entière au récit du même historien, Ardasches I^{er}, victorieux de Crésus, avait également ordonné de porter dans le même pays les statues de Jupiter, de Diane, de Minerve, de Vulcain et d'Aphrodite arrachées en Asie aux sanctuaires où elles étaient conservées ; mais la mort inopinée de ce prince, survenue avant même que ces simulacres fussent arrivés au centre de l'Arménie, empêcha l'exécution des ordres qu'il avait donnés à cet égard. Il n'est pas au surplus impossible que les Arméniens, mécontents sans doute de voir le culte des divinités grecques associé à celui qu'ils tenaient de leurs ancêtres, se soient empressés de reléguer les images des dieux étrangers dans le fort d'Ani, province de Taranaghi, où nous savons qu'elles furent portées. Il faut, du reste, se garder de confondre cette forteresse, à l'exemple du géographe Balbi, avec la ville du même nom, capitale de toute l'Arménie, située dans le pays de Schirag, laquelle a été détruite presque tout entière dans un tremblement de terre au xiv^e siècle. Malgré les outrages prodigués aux divinités, objet de leur respect, les prêtres grecs qui avaient suivi leurs images en Arménie, à la demande très-probablement du roi Ardasches I^{er}, ne les abandonnèrent pas, ce qui nous autorise à croire que, loin d'avoir été brisées, comme on aurait pu s'y attendre, elles avaient été soigneusement déro- bées à la destruction dont elles avaient été mena-

cées depuis leur arrivée sur le sol arménien.

En effet Dicran [Tigrane I^{er}] dont le règne remonte à l'an 89 avant l'ère chrétienne, successeur de son père Ardasches I^{er}, ne craignit pas de se montrer favorable au nouveau culte; cédant aux vœux des prêtres qui avaient accompagné en Arménie les simulacres des divinités grecques, il ordonna, c'est encore Moÿse de Khorène qui nous l'apprend (liv. II, ch. XIV), de placer la statue de Jupiter Olympien dans le lieu le plus élevé d'Ani, afin qu'elle pût être aperçue de loin. Ce monarque fit en outre dresser l'image de Minerve à Thil, celle de Diane à Eriza ou Érez et enfin le simulacre de Vulcain à Pachaiarindsch, bourg de la province nommée Dercian (Tercian), dans la grande Arménie. Les villes de Thil (Til) et d'Erisa (Giustinianopolis) appartenaient elles-mêmes à la province d'Egheghiatz.

Nous allons voir bientôt que les localités citées par le principal historien des Arméniens comme choisies et désignées par Dicran pour garder précieusement les statues grecques, étaient depuis longtemps consacrées à la religion nationale.

Quant à l'image d'Aphrodite, Moÿse de Khorène assure que, par la volonté du même roi, elle fut placée à Aschdischad, province de Daron du Douroupéran, localité où les Vahnouni avaient plusieurs années auparavant transféré l'image d'Hercule. Nous sommes autorisés à conclure d'une autre assertion de Moÿse de Khorène que Dicran

(Tigrane) dépouilla les prêtres arméniens, assez puissants sans doute pour résister au moins sourdement à l'invasion de la religion grecque, des fonctions sacerdotales qu'ils exerçaient, comme nous l'avons vu, à titre héréditaire dans les villages dont ils étaient en même temps les seigneurs temporels.

Le culte de la religion grecque ayant persisté longtemps encore en Arménie, les statues que nous avons citées restèrent debout dans les temples principaux du même pays, quoique depuis longtemps il fût soumis à la puissance de Rome. Cependant nous voyons (Moïse de Khorène, l. II, chap. XXVI) Abgar, petit-fils d'Arscham, qui a régné de l'an 5 avant Jésus-Christ à l'an 32 de notre ère, se refuser à placer l'image d'Hérode, à côté des statues de l'empereur romain et des rois d'Arménie, dans les édifices religieux du même pays conquis par les armes de Rome dès le commencement du règne d'Abgar, malgré l'introduction du nouveau culte.

Nous savons en même temps et de la même source que le même prince, après avoir élevé une ville nouvelle qui reçut le nom d'Edesse, ordonna de transférer dans cette nouvelle résidence les divers objets de sa vénération particulière et dont Moïse de Khorène nous a conservé les noms; il les appelle Nabok, Bel, Patnikal et Tarata; nous nous réservons d'en parler un peu plus loin.

Pendant la vie d'Erouant qui monta sur le trône

après la mort de Sanadroug, et qui occupait encore le même trône l'an 58 de notre ère, rien ne fut changé en Arménie sous le rapport de la religion, les divinités grecques se maintinrent à côté des empereurs romains et des rois arméniens divinisés. Moïse de Khorène n'a pas oublié en effet de nous instruire qu'Erouant, qui n'avait plus qu'un simulacre d'autorité, de cette autorité nominale que les Romains consentaient à laisser aux peuples vaincus, s'abandonnant tout entier au goût prononcé qu'il avait pour élever des villes nouvelles, fit bâtir une forteresse à laquelle il donna le nom de Pakaran, à une très-faible distance de la cité nommée elle-même du nom de cet usurpateur Erouantaschad ou Erouantaguerd, et c'est à Pakaran qu'il ordonna de mettre les divinités conservées et honorées si longtemps à Armavir. C'est aussi dans cette dernière ville qu'il confia à son beau-frère Erouaz, avec la dignité de grand prêtre, le soin de veiller sur ces dieux étrangers qui semblaient ainsi se déplacer presque à chaque nouveau règne.

Quelques années plus tard, le roi Ardasches III (78 après Jésus-Christ), l'Axidares des Grecs, qui avait échappé miraculeusement au massacre des enfants de Sanadroug, dont Erouant avait usurpé le trône, jeta, à l'exemple de ses prédécesseurs, au confluent de l'Araxe et du Médzamor, les fondations d'une ville à laquelle il voulut imposer son nom. Il l'enrichit d'un temple magnifique et

dont la grandeur nous est attestée par l'historien Faustus de Byzance (ch. IV), où il nous raconte que les troupes du roi des Perses, Sapor, enlevèrent 20,000 familles arméniennes et 3000 familles juives après avoir ruiné cette ville de fond en comble. A cette occasion et sans doute pour embellir sa nouvelle résidence, Ardasches III prescrivit d'enlever de Pakaran, fondée par Erouant, comme nous venons de le dire, l'image de Diane et en même temps quelques autres divinités grecques, parmi lesquelles figurait Apollon dont il fit élever la statue, cette fois non plus dans l'enceinte d'un temple, mais hors des murs d'Erouantaschad et sur la grande route. Nous ne pouvons deviner le motif qui a pu dicter à ce monarque cette dérogation à l'usage depuis longtemps établi en Arménie de placer dans des enceintes fermées les images des dieux.

Pendant toute la durée des guerres acharnées que se firent les Arméniens et les Perses, et dans lesquelles les uns comme les autres furent tour à tour vainqueurs et vaincus, les temples de l'antique Arménie, dans lesquels des dieux d'origine si différente avaient trouvé un asile respecté, ne purent échapper au pillage et à la dévastation. Nous lisons en effet dans Moÿse de Khorène (liv. II, ch. LXXVII) qu'Ardaschir (Artaxerce), roi Sassanide de Perse, contemporain de l'empereur Probus, ayant soumis l'Arménie à son autorité, fit allumer le feu d'Ormuzd sur l'autel de la ville de

Pakaran ou ville des Idoles, là même où longtemps après les dévots arméniens venaient porter leurs prières et leurs vœux aux pieds de la statue de Diane ; cette ancienne image était venue de la Grèce, comme nous l'avons vu.

Ils continuèrent même à y venir nombreux et empressés jusqu'au jour où Ardasches III, dernier prince de la famille des Arsacides, la fit enlever, après avoir donné l'ordre de renverser les simulacres des autres divinités adorées dans le même sanctuaire.

Un historien nommé Agathange, auteur d'une histoire du règne de Tiridate le Grand, deuxième du nom (Dertad), remplissait auprès du même prince les fonctions de secrétaire. Moïse de Khorène et Lazare de Pharbe, qui écrivait au commencement du VI^e siècle de notre ère, s'accordent à vanter la sincérité et les lumières d'Agathange, malheureusement nous ne savons rien de plus à son sujet. Quoi qu'il en soit, nous apprenons de lui (§ II) que Chosroes le Grand, roi d'Arménie, vainqueur d'Ardaschir, avait commandé, sans doute à l'occasion de ses victoires, que des sacrifices solennels fussent offerts dans les principaux temples de l'Arménie, aux différentes divinités qu'on y adorait, tandis que les partisans du christianisme, chaque jour plus nombreux, cherchaient à semer dans le même pays les nouvelles doctrines religieuses. Les sacrifices des Arméniens, comme ceux des Perses, lesquels,

au dire d'Elysée, dans son histoire d'Arménie, sacrifiaient dans les temples du feu, nommés Adroudschan, des taureaux et des boucs, étaient accompagnés d'offrandes consistant en chèvres, en chevaux, en mulets, tous de couleur blanche, en tissus de soie, en ornements variés d'or et d'argent, en couronnes et en vases fabriqués avec des métaux précieux et ornés de pierreries. D'un autre côté Agathange raconte que les prêtres des divinités auxquelles on immolait ces animaux eurent une large part dans le butin fait par Chosroes sur les Perses, ces voisins turbulents et incommodes des Arméniens.

Dans un édit dont le texte arménien de l'histoire de Tiridate, par Agathange, nous a conservé la teneur (§ 57), ce monarque, en qualité de roi de la grande Arménie, s'adressant aux princes, aux satrapes, aux nobles et à tous ceux qui sont sous sa puissance dans les villes, les bourgs, les villages et les campagnes, à ceux qui sont libres comme à ceux qui ne le sont pas, leur recommande de rester fidèles à la religion de leurs pères, et d'honorer les dieux nationaux, auxquels lui-même demande la santé et la prospérité pour ses sujets. Puisse, ajoute-t-il, le puissant Aramazd vous accorder une félicité complète, puisse la grande déesse Anahid vous prendre sous sa protection, puisse enfin le vaillant Vahakn inspirer et soutenir votre courage. Je crois utile d'ajouter ici que dans la traduction grecque d'Agathange, dont le texte original a été

écrit en arménien, le nom d'Aramazd se trouve traduit par Jupiter, celui d'Anahid par Diane, et enfin celui de Vahakn par Hercule. Voici le passage du texte où les noms de ces trois divinités se trouvent relatés : Πρόνοια γένηται ἀπὸ τῆς τῶν θεῶν βοηθείας, καὶ πλῆθος ἐτοιμασίας ἀπὸ τοῦ ἀνδρειωτάτου Διὸς, φροντὶς δὲ ἀπὸ τῆς δεσποίνης Ἀρτέμιδος καὶ ἀρετῆ ὑμῖν φθάση ἀπὸ τοῦ ἐναρέτου Ἡρακλέους πάση τῇ γῶρα καὶ τὰ λοιπά.

Cependant peu de temps après la publication de ce curieux édit, suivant le même historien, qui n'a pas craint d'insérer dans l'histoire de ce monarque les récits les plus incroyables sur les causes qui déterminèrent Tiridate à se convertir au christianisme, les Arméniens restés fidèles au culte de leurs ancêtres ne tardèrent pas à être persécutés par celui qui naguère les engageait à ne pas abjurer leurs anciennes croyances. Les statues des divinités étrangères ou nationales, anciennes ou nouvelles, furent détruites sans aucune exception, les temples eux-mêmes dans lesquels elles avaient été si longtemps adorées furent démolis, et les autels sur lesquels les croyants sacrifiaient la veille encore furent renversés par les ordres du même prince dont l'intolérance ne tarda pas à égaler le zèle qu'il avait montré envers des dieux auxquels il attribuait cependant la prospérité de son royaume dans l'édit que nous avons cité un peu plus haut.

Un fait curieux, utile à signaler en passant,

c'est que les expressions dont se sert Agathange rappellent celles qu'emploie Sulpice Sévère, l'historien de saint Martin, le grand apôtre des Gaules ; mais, en outre, les événements relatés par ces deux écrivains, presque contemporains, qu'un zèle religieux aussi ardent animait, paraissent identiques, quoiqu'ils se soient passés dans des contrées éloignées et au milieu de populations si différentes.

En Arménie en effet, comme dans les Gaules, les démons qui habitaient le temple d'Eriza, où il existait des autels consacrés à la grande déesse Anahid, n'abandonnèrent qu'à regret le domicile dont ils avaient fait élection. Agathange nous représente ces démons combattant sous des formes humaines, tantôt à cheval, tantôt à pied, armés de lances et de javelots, munis de nombreux projectiles qu'ils font pleuvoir sur les ennemis de leur culte et dont l'ardeur guerroyante ne peut être refroidie, ni par les pierres, ni par les flèches de leurs assaillants qui se montrent aussi acharnés que les assiégés, à l'envahissement du temple où les derniers se trouvaient retranchés.

Saint Grégoire l'Illuminateur, le grand apôtre des Arméniens, dont la mémoire vit encore aujourd'hui au milieu d'eux, conduisait lui-même l'attaque du temple de la déesse Anahid et du sanctuaire situé dans le bourg de Tortan, consacré au héros divinisé et adoré plus particulièrement par les Assyriens sous le nom de Parcham. Là ne s'ar-

rétaient pas les courageux efforts du saint apôtre, car, encouragé par le succès des adeptes du nouveau dieu qu'il aimait et vénérât, il marchait à leur tête à l'assaut du sanctuaire du grand et puissant Aramazd, situé dans la ville où reposait la dépouille mortelle des anciens rois d'Arménie. Cette fois encore, vainqueur des démons, saint Grégoire dirigeait aussitôt ses pas vers le bourg d'Arez, province d'Egheghiatz, où se trouvaient les édifices religieux les plus célèbres de toute l'Arménie, et là encore les ennemis de la religion nouvelle, après avoir soutenu, avec persévérance, de véritables sièges, des assauts réitérés et sanglants, se voyaient contraints de prendre la fuite, pleins de confusion et de rage, à la suite de leur défaite. Le même apôtre de l'Arménie, dévoré par un zèle de plus en plus véhément, n'épargna pas même le temple de Thil, la *Θαλίνα* de Ptolémée, situé également dans la province d'Egheghiatz, et celui de Mihr, fils du grand et puissant Aramazd, qui se voyait dans la ville de Pakararidg. Rien n'échappa aux mains des sectateurs chrétiens et sans aucun doute au nombre des idoles détruites à la vue et comme sous l'inspiration de saint Grégoire, nous n'hésitons pas à ranger les statues arrachées à la Grèce par Ardasches I^{er}, et notamment cette image d'Hercule, œuvre prétendue ou réelle des deux artistes crétois dont nous nous proposons maintenant de parler plus au long, avec l'espérance de pouvoir

déterminer l'époque à laquelle ils vécurent, de signaler les noms des élèves qu'ils formèrent et de caractériser le mérite des œuvres que les historiens grecs et latins leur attribuent, par le rapprochement des monuments venus jusqu'à nous, après tant d'années et de si grandes vicissitudes, des termes mêmes employés par ces mêmes historiens pour les décrire.

Notre but sera en même temps de rechercher auquel des mêmes écrivains Moïse de Khorène a pu emprunter le fait que nous avons relaté et qu'il est seul à nous conserver, au moins parmi les nombreux annalistes de la vieille Arménie, si riche en textes historiques.

Toutefois, avant de parler des sources auxquelles Moïse de Khorène a pu emprunter le passage où il est question des artistes crétois, passage qui depuis quelques années a fixé l'attention des archéologues européens, nous croyons indispensable de jeter un coup d'œil rapide sur la religion primitive du pays auquel appartenait cet historien, en mettant à profit les recherches de ceux qui nous ont précédés et celles qui nous sont propres. Ce sujet, quoique un peu vaste, offre un intérêt d'autant plus grand que jusqu'au XII^e siècle de notre ère et peut-être beaucoup plus tard, l'Arménie a continué à compter un très-grand nombre de sectateurs des diverses croyances religieuses qui ont régné simultanément ou qui se sont succédé au fond de ses provinces. Ce serait

même un chapitre aussi curieux qu'instructif à ajouter à l'histoire, je ne dirai pas de la destruction, mais de la transformation du paganisme dans l'empire d'Orient, laquelle reste toujours à faire et ne sera que difficilement entreprise.

Si, dans un mémoire couronné en 1849 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui a pour titre *Histoire de la destruction du paganisme dans l'empire d'Orient*, l'auteur, M. E. Chastel, ne craint pas de dire que la décadence de cet empire et l'invasion des barbares avaient complètement achevé la dissolution du polythéisme dans les contrées orientales, nous pensons que cet écrivain a été beaucoup trop affirmatif. Une étude approfondie des écrivains orientaux aurait sans doute conduit le lauréat de l'Académie à des conclusions moins formelles ; mais cette étude, outre la possession des principaux idiomes du monde oriental, demandait pour être complète des recherches longues et pénibles, la connaissance des mœurs, des usages, des coutumes des habitants de ce monde si différent du nôtre, des voyages nombreux et un séjour prolongé notamment en Arménie, où les divinités de l'Inde, de la Perse, de la Grèce et même de l'Italie, ont compté tour à tour de nombreux et fervents adorateurs.

§ 2.

Je me propose dans ce paragraphe d'examiner la question de savoir quelles étaient les croyances

religieuses des Arméniens, avant l'introduction des divinités grecques dans le même pays, introduction qui fut surtout favorisée par les princes de la dynastie des Arsacides. J'essayerai en même temps de rechercher si les habitants de l'Arménie avaient établi parmi les dieux nationaux ou étrangers des rangs hiérarchiques, c'est-à-dire des *Dii majores* et des *Dii minores*, demi-dieux, héros ou démons. C'est aux écrivains arméniens que je compte recourir principalement pour atteindre le but auquel tendent en ce moment tous mes efforts. Car les historiens grecs ou latins qui nous fournissent çà et là quelque lumière sur cet important sujet nous semblent s'être singulièrement trompés en assimilant les dieux primitifs de l'Arménie aux divinités révérees soit à Athènes, soit à Rome. Incidemment je dirai quelques mots des sanctuaires de la religion arménienne, signalant également un fait assez généralement ignoré, quoiqu'indubitable, celui de la persistance des croyances payennes jusqu'au XII^e siècle de notre ère dans plusieurs parties du même pays.

Le sujet dont je vais m'occuper et que malheureusement je ne puis traiter ici in extenso, a déjà été à plusieurs reprises abordé, comme il est facile de s'en assurer en consultant les *Mémoires sur l'Arménie*, de Saint-Martin, qui n'a pas oublié de mentionner les localités du même pays où les divinités nationales étaient principalement révérees, mais surtout une dissertation publiée il y a quel-

ques années par un Arménien de naissance, M. Emin, intitulée *Recherches sur le Paganisme arménien*.

Cette dissertation, écrite primitivement en russe, a été traduite en français par M. Stadler et insérée dans la Revue de l'Orient. Nous devons renvoyer également nos lecteurs au mémoire de Cirbied *Sur le gouvernement et sur la religion des anciens Arméniens*, inséré dans le t. II des mémoires de notre Société, page 262, et enfin à la collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie entreprise par V. Langlois et malheureusement interrompue par la mort de ce laborieux et fécond orientaliste.

Le premier, le plus grand des dieux de l'antique Arménie, se nommait Abramazd, l'Ormuzd des Perses, chef des animaux purs ; c'est ainsi qu'il est nommé dans la traduction arménienne du faux Callisthène (ch. VIII répondant au ch. IV du texte grec), ὁ δὲ λεγόμενος Ζεὺς ἀέρινος. Ses adorateurs voyaient en lui le créateur du ciel et de la terre, et Moïse de Khorène (l. II, ch. LIII) nous apprend de son côté que le roi Ardaches, deuxième du nom, contemporain de l'empereur Domitien, avait confié au nommé Majan l'exercice des fonctions sacerdotales auprès de ce dieu, dans le temple d'Ani, forteresse située sur la rive occidentale de l'Euphrate, dans la province nommée Tanaraghi.

Nous avons vu plus haut que les images des

divinités grecques dérobées à l'Asie mineure par Ardaschir I^{er} avaient été renfermées à leur arrivée en Arménie dans la même forteresse. Anî devint plus tard le lieu de sépulture de la dynastie des Pagratides et le temple élevé dans les mêmes murs, si longtemps célèbre dans toute la contrée, n'a été détruit qu'au commencement du iv^e siècle de notre ère par les ordres de saint Grégoire l'Illuminateur, comme nous l'apprend Agathange § 433, dans les termes que voici : Στηρίξας δὲ τοὺς πιστοὺς, ἐξελθὼν ἐπορεύθη εἰς ὀχυρώτατον τόπον, καλούμενον Ἰανῖ (lis. Ἄνι) βαβιλικὸν οἶκον ἐν τοῖς κοιμητηρίοις τῶν τῆς Ἀρμενίας Βαβιλέων, κακεῖ κατέστρεψαν τὸν βωμὸν τοῦ Κρόνου, τοῦ πατρὸς Διὸς παντοδαίμονος. C'est du reste à peu près tout ce que les historiens originaux de l'Arménie nous apprennent au sujet de ce dieu, néanmoins Moïse de Khorène (l. XI, ch. LXXXVI), voit en lui le dieu du tonnerre, en même temps qu'il nous apprend que les Arméniens lui avaient élevé une statue à Medzkhitha, ville de l'Ibérie nommée par Ptolémée Μεστλῆτα, hors de l'enceinte de cette ville, dont les habitants, au lendemain de leur conversion au christianisme, entraînés par une femme nommée Nouné, renversèrent l'image de la base sur laquelle on l'avait placée. Ce dieu avait de nombreux sanctuaires, notamment sur le mont Bakkat, district d'Andzavadziq, province de Vasbouragan et très-vraisemblablement dans la ville d'Iaschdischad, ou ville des sacrifices, parce

que les Arméniens avaient réuni les principales divinités auxquelles ils sacrifiaient à certains jours de l'année.

Nous savons que le même peuple possédait une histoire de ses principaux temples écrite par un prêtre d'Aramazd nommé Oughioub, qui desservait l'un des temples de la forteresse d'Ani. Cette histoire n'est pas venue jusqu'à nous, et sa perte est d'autant plus regrettable que cet ouvrage nous aurait sans doute fourni d'abondantes lumières sur le culte de l'Arménie qui n'était nulle part plus fervent que dans la ville de Pakaran ou Pakavan, Pakran, Paknatvan, Paknotskiough et même plus tard Pakram, appellations qui ont toutes la même signification, celle de Bourg des Idoles ou Bourg des Dieux, et conséquemment indiquent que dans le même endroit plusieurs divinités, dont nous ignorons aujourd'hui les noms, recevaient les adorations des indigènes.

Moyse de Khorène (l. II, ch. XLVIII) nous dit qu'après la mort d'Erouant II, descendant de la famille des Arsacides, et roi d'Arménie, contemporain de Vespasien et de Titus, et qui a régné de l'an 58 à l'an 78 de notre ère, cette même ville de Pakaran fut saccagée par Sempad, qui obéissait aveuglément aux ordres d'Ardasches. En outre Sempad avait ordonné dans sa fureur de précipiter dans l'Araxe Erouaz, grand prêtre du temple magnifique construit par les ordres de son frère Erouant. C'est au reste dans le

même sanctuaire que toutes les statues des divinités qui se voyaient précédemment à Armavir avaient longtemps trouvé un asile inviolable. Après la mort si cruelle d'Erouaz, il fut remplacé par un officier d'Ardasches, disciple d'un mage interprète des songes, nommé Mokbaschid (Mok en arménien signifie Mage).

Si nous savons peu de chose sur le prétendu Jupiter des Arméniens dont Agathange mentionne néanmoins le nom en divers endroits de son histoire, nous sommes encore moins instruits au sujet du Dieu que cet écrivain a nommé Dir et dont le temple se trouvait sur la route suivie par le roi Tiridate dans sa marche sur la ville d'Ardaschad où il voulait détruire les autels de la grande déesse Anahid.

Le roi Tiridate, nous apprend cet écrivain (§ 129), rencontra sur son chemin le temple du dieu Dir, où les songes inspirés par la divinité étaient interprétés par les prêtres attachés à son culte.

Emin, dans ses recherches sur le paganisme arménien, n'hésite pas à voir dans ce dieu le Tir des Assyriens et en conséquence croit pouvoir l'assimiler au Mercure des Grecs, mais gardons-nous d'oublier que le texte grec d'Agathange ne nous a pas conservé le nom de ce dieu et que les Mekhitaristes, auteurs d'une excellente traduction italienne de cet historien, n'ont pas cru devoir l'introduire dans leur version, sans doute parce que nulle part ailleurs le nom Dour d'Agathange

ne se rencontre. Cependant, dans le nom propre de Tiridate, en arménien Dertad, on retrouve comme racine Dir.

La traduction grecque d'Agathange se contente de dire Ἀπιούσι δὲ αὐτοῖς ὑπήντησε τόπος, προσαγορευόμενος ὄνειροπόλων, ονειροδεικτῶν, σέβασμα δαίμονος γραμματέως, καὶ γνώσεις ἱερέων. Cette traduction, à quelqu'époque qu'elle ait été faite, diffère sensiblement de l'original arménien qu'elle abrège trop souvent; cependant il n'est pas douteux qu'Agathange, quoique grec de naissance, n'ait écrit en arménien, mais nous sommes disposé à croire que le texte original de cet historien a subi des remaniements, peut-être même des interpolations; nous ignorons à quelle époque les uns et les autres ont eu lieu et nous ne connaissons pas davantage les motifs pour lesquels les religieux de Venise ont cru devoir traduire le passage rapporté ci-dessus comme ils l'ont fait; V. Langlois a cru devoir adopter la manière de voir de M. Emin, auquel nous serions tenté de reprocher d'avoir trop facilement identifié le dieu Dir ou *Dour* arménien avec le Tyr assyrien. Le pseudo-Callisthène a conservé en effet le nom même de Mercure, ἘΡΜῆΣ, dans son texte. Si réellement Dir eût été le même que Mercure, le traducteur d'Agathange n'aurait-il pas employé le nom propre Dir dans le cas où ce nom eût été l'équivalent de l'autre? (Voy. le ch. III du texte arménien du faux Callisthène.)

Dans un autre passage de l'histoire de Tiridate (§ 134), nous trouvons mentionnée l'existence d'un temple consacré à Mihr, fils d'Aramazd, dans la ville de Pakajaridji, située dans la province de Terdjan, au midi de celle de Garin. La version grecque de cette histoire a traduit le nom propre Mihr par Vulcain, ἐν τῷ ἱερῷ Ἡφαιστου λεγόμενου υἱοῦ τοῦ Διός ; mais, comme l'a fait observer justement V. Langlois, il est fort douteux que le traducteur du texte arménien ait eu raison d'assimiler Vulcain au dieu Mihr des Arméniens, qui n'est autre que le Mithras des Perses.

Suivant nous, Saint-Martin lui-même s'est trompé lorsqu'il a cru devoir avancer que Moïse de Khorène voyait dans Mithras une divinité grecque ; car cet écrivain se contente de dire que Tigrane avait fait ériger la statue de Vulcain dans le sanctuaire de Mihr à Pakajaridji, ce qui n'est pas absolument la même chose. Saint-Martin croyait-il donc que le même prince, en ordonnant de placer l'idole dans le temple consacré à Mihr ou Mithras, voyait dans le Vulcain des Grecs un dieu du même ordre, avec les mêmes attributs, le même culte ? cependant ces dieux offraient entr'eux des différences très-sensibles ; bien évidemment le dieu Mihr des Arméniens avait été emprunté aux Perses. Ces derniers invoquaient continuellement son nom et l'adoraient dans les endroits nombreux de l'Arménie, nommés Adrouschan. Les Perses, dans

les longues guerres qu'ils firent aux Arméniens, leur reprochaient d'avoir tué le feu, parce qu'à leurs yeux le feu était un être réel, et tandis que les Arméniens, après leur conversion au christianisme, laissaient éteindre le feu des autels où il avait brûlé jusque là, les Perses prenaient le soin de l'entretenir; en lui fournissant des aliments, ils croyaient ainsi l'empêcher de mourir et les cendres mêmes qu'on retirait des foyers consacrés au dieu Mihr ne pouvaient être employées qu'à fertiliser la terre. Les historiens arméniens peuvent servir quelquefois de commentaire au Zend Avesta, en complétant ce que celui-ci nous apprend du magisme.

Jusqu'à présent nos recherches ne nous ont pas permis de reconnaître la place qu'occupait dans la religion arménienne le dieu nommé tantôt Parschimnia, Parchamin ou Parcham, dans lequel quelques critiques, M. Emin notamment et après lui V. Langlois, se plaisent à reconnaître une divinité d'origine assyrienne. Il avait un temple à Thortan, localité dont nous avons parlé dans le § 4^{er}, lequel renfermait son image en ivoire, en cristal et en argent, et que Dikran (Tigrane) y avait fait placer après l'avoir enlevée de la Mésopotamie. Le traducteur grec d'Agathange a traduit le nom de ce dieu par Κρόνος τοῦ Διὸς πατῆρ.

D'un autre côté Moïse de Khorène, Leroubna ou Gheroupna, écrivain syrien d'Edesse, Zenob de

Klag, Syrien également, dans son histoire de Daron, mentionnent tous les trois quelques autres dieux auxquels ils donnent les noms de Kisanè et de son frère Témèdre qui étaient adorés dans différentes villes et dont les statues avaient été dressées à Aschdischad, canton de Daron. Les statues de ces divinités, de taille colossale, puisque celle de Témèdre atteignait quinze coudées, étaient en pierre et en métal. Elles furent renversées et détruites du vivant de saint Grégoire l'Illuminateur, qui fit mettre des reliques de saint Jean-Baptiste le précurseur et d'Athenogène le martyr dans les temples où elles avaient été placées, comme nous le lisons au surplus dans Zenob, premier abbé du monastère des Neuf Sources, situé sur les confins de l'Arménie et de la Syrie. Nous présumons que le culte de ces deux divinités, Kisané et Témèdre, qui étaient venues de l'Inde, ne s'était pas répandu dans toutes les parties de l'Arménie et se trouvait relégué soit dans le canton de Daron soit à Edesse, par les ordres d'Abgar, roi appartenant à la deuxième branche des Arsacides et qui a commencé à régner très-peu de temps avant la venue du Christ.

En Arménie, au surplus, durant la lutte des Perses et des Arméniens, à la suite de laquelle ces derniers finirent par succomber, on peut affirmer que la rivalité des deux peuples fut principalement alimentée par les passions religieuses.

Nous allons maintenant dire quelques mots des

principales divinités du sexe féminin de l'antique Arménie dont la célébrité avait franchi les limites du même pays, parce qu'elles occupaient un rang élevé dans la mythologie arménienne. Nous parlerons en premier lieu de la grande déesse, de la protectrice des Arméniens, d'Anahid, dont un temple très-considérable se trouvait à Eratzamoin, ville de l'interprétation des songes. Agathange, dans son histoire, nous a conservé un récit plein de vie et d'animation de l'assaut donné au sanctuaire de la grande déesse par les chrétiens de cette ville et de la défense opiniâtre que firent les démons renfermés dans l'enceinte sacrée du temple, lesquels, à pied et à cheval, armés de lances, de javelots et de projectiles de toute espèce, ne consentirent à l'évacuer qu'après une longue et terrible lutte.

Cet historien raconte que les trésors considérables enfouis et conservés depuis longtemps dans le même temple furent pillés, que les prêtres qui desservaient ses autels furent réduits à l'esclavage, que les biens-fonds affectés aux frais du culte, l'un des plus anciens de l'Arménie, furent distribués aux vainqueurs attirés sans doute autant par l'appât du pillage que par l'ardeur de leurs convictions religieuses. Toutefois le plus renommé, le plus célèbre temple consacré à la grande déesse, se voyait au village d'Eriz, district d'Egheghiatz, province de Bardzahaig, et suivant Agathange (ch. V) le roi Dertad

(Tiridate) sacrifiait encore au III^e siècle de l'ère chrétienne à cette divinité et voulait contraindre ses sujets à en faire autant.

Pline l'ancien, dans son Histoire naturelle (l. XXXIII, ch. XXIV), a parlé de la statue consacrée à la même déesse, à laquelle il donne le nom d'Anaitis, dans des termes que nous croyons devoir citer ici : « Aurea statua prima omnium
« nulla vanitate et antequam ex aere aliqua modo
« fieret, quam vocant *Holosphyraton*, in templo
« Anaitidis posita dicitur quo situ terrarum no-
« men hoc signavimus, numine gentibus illis
« sacratissimo, » et qu'on adorait dans toute l'étendue du même pays. Cet écrivain fait observer que cette statue était la première qui eût été faite d'un métal aussi précieux. Si même nous ajoutons une foi entière au récit de celui qui a mis tant de fables en circulation, répandu tant de grossières erreurs, lesquelles sont encore aujourd'hui regardées comme des vérités par les habitants de nos campagnes, elle aurait été enlevée par les Romains durant la guerre de Marc-Antoine contre les Parthes. Pline raconte en effet à son sujet une anecdote assez piquante pour mériter d'être rapportée ici. L'empereur Auguste, s'étant arrêté à diner chez un vétéran de Bologne, qui avait pris part à la guerre des Romains contre les Parthes, s'avisa, tout en mangeant, de demander à son hôte s'il était vrai que le soldat qui le premier avait osé porter la main sur l'image d'Ana-

hid, s'était vu tout à coup renversé à terre, frappé tout à la fois de cécité et de paralysie. Le vétéran se contenta de répondre à la demande de l'empereur et sans aucunement se déconcerter, qu'il soupait justement de la jambe de l'image de la grande déesse, en ajoutant : Vous voyez en moi le soldat qui a enlevé la statue en or du sanctuaire où elle était vénérée, et toute ma fortune provient de ce butin.

Mais les historiens arméniens, à coup sûr mieux informés que les écrivains latins, ne racontent pas les choses de la même manière. Agathange rapporte que la statue d'Anahid, arrachée aux mains des démons qui la défendaient, avait été ensuite brisée, sur l'ordre de saint Grégoire, par les soldats de Tiridate, et en conséquence beaucoup plus tard que Pline ne l'affirme. Dans le récit de ce fait, le texte arménien et la version grecque d'Agathange sont identiques et en conséquence j'incline à préférer le témoignage de l'historien arménien à celui de l'écrivain latin, à moins toutefois qu'il ne faille admettre qu'il existât plusieurs statues en or érigées à la même déesse dans des temples différents, ce qui lui avait valu le nom d'Anahid, la mère d'or, nom que lui donnaient les Arméniens qui la considéraient comme la déesse protectrice des mines d'or.

Strabon de son côté (l. IX), en parlant de cette déesse, a commis une erreur évidente en assimilant Anahid, la déesse d'Arménie, à la Dea

Syria dont le culte donnait lieu aux cérémonies les plus obscènes, les femmes se prostituant à l'envi dans le temple qui lui était consacré.

Notre confrère M. Maury, dans son *Histoire des religions de la Grèce antique* depuis leur origine jusqu'à leur complète constitution, a adopté sans hésiter l'opinion de Strabon, et tout dernièrement encore, M. J. Soury, dans un article de la Revue des Deux-Mondes, en 1872, a répété purement et simplement ce qu'avait dit le géographe grec.

Chez les Arméniens au contraire, Anahid était la mère de toute chasteté, ce qui seul suffit pour faire repousser l'idée que les jeunes filles lui sacrifiasent leur virginité, et nulle part dans les historiens de l'Arménie, qui sont unanimes sur ce point, on ne rencontre un indice quelconque de la divinisation des forces génératrices de la nature.

Anahid avait deux autres temples, l'un se voyait à Artaichat, province d'Ararat, l'autre à Aktichât, Acdischad, district de Daron, dans la province de Douroupéran; ces deux sanctuaires, révéérés à l'égal des autres, furent détruits par les ordres de Tiridate I^{er} après la conversion tardive de ce prince au christianisme, sans cependant que les sectateurs de cette déesse eussent eux-mêmes suivi l'exemple de leur roi en abjurant leurs antiques croyances. Nous voyons en effet, au IV^e siècle de notre ère, Anahid compter encore un très-grand nombre d'adorateurs, et les historiens arméniens nous apprennent qu'ils continuaient à porter sur les

autels à moitié ruinés de la déesse des couronnes et des branches d'arbre. Les Grecs le faisaient eux-mêmes sur ceux d'Apollon, comme Sophocle nous l'apprend dans le vers suivant emprunté à l'Œdipe roi :

ἰκτηρίοις κλάδοισιν ἔξεστεμμένοι ;

mais jamais aucun des historiens de l'Arménie, qui s'étendent avec tant de complaisance sur le triomphe de la religion chrétienne, n'est tenté d'attribuer ses rapides progrès aux pratiques criminelles et honteuses des payens, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire, pour excuser les excès et les violences des nouveaux croyants, si les cérémonies du culte arménien eussent été mêlées à des actes licencieux.

Nous ne devons pas oublier de citer le nom d'une autre divinité, la déesse nommée Nané, que M. Emin identifie avec la Nana ou Nanara, la Nanea de la bible, dont le temple, comme celui d'Anahid, renfermait des richesses considérables ; ces richesses tentèrent Antiochus, ainsi que nous le lisons au ch. 1^{er} du l. II des Machabées *εἰς γὰρ τὴν Περσίδα γενόμενος ὁ ἡγεμῶν καὶ ἡ περὶ αὐτοῦ ἀνυπόστατος δοκοῦσα εἶναι δύναμις, κατεκόπησαν ἐν τῷ τῆς Ναναίας ἱερῷ παράλογισμῶ Χρησαμένων τῶν περὶ τὴν Ναναίαν ἱερέων.* Aux yeux des Grecs Atys était le fils de Nana.

La déesse de ce nom possédait un sanctuaire très-fréquenté à Thil, district d'Egheghiatz, province de Bardzerhaig. Agathange (ch. CX) nous

apprend que Tiridate I^{er}, poussé par saint Grégoire, apôtre fougueux du christianisme, après avoir traversé le Kail, le Lycus des anciens, vint renverser les autels sur lesquels avait été placé l'image de Nana, fille d'Aramazd, dans le bourg que nous venons de nommer. Le traducteur grec du texte arménien d'Agathange a rendu le nom de cette divinité par celui d'Artémis. On peut au surplus rapprocher de ce texte les antiquités judaïques de Joseph, l. XIII, ch. XIII. — M. Emin, de son côté, est d'avis que les Arméniens révéraient en Nana une Vénus quelconque ; mais en réalité nous ne savons presque rien de cette divinité, dont les sectateurs furent persécutés avec acharnement au IV^e siècle de notre ère. Car les temples qui lui étaient consacrés, quel que fût le culte qu'on lui rendit, furent convertis en églises chrétiennes, tandis que les trésors que la piété des Arméniens y avaient accumulés tombaient entre les mains des partisans des nouvelles croyances religieuses, lesquels bientôt après ajoutèrent les possessions territoriales affectées au service de la divinité Nana ou Artemis à celles que les rois de l'Arménie ne tardèrent pas à attribuer aux prêtres chrétiens. L'homme agit partout de la même manière, ce que lui-même a consacré de ses mains, les objets de son culte, les idoles de son cœur, ses mains les brisent dans un jour de colère ou d'enthousiasme avec un empressement égal à celui qu'il a mis à

les dresser, et sur la terre les choses bonnes comme les mauvaises se succèdent dans un désordre au moins apparent, sans que nous puissions toujours en expliquer les causes ou en prévoir les conséquences.

Quelques historiens arméniens ont cru devoir comparer Nana à la déesse à laquelle ils ont réservé le nom d'Astghig. Agathange, en effet, dans un passage du § CXLI où il prétend que trois temples payens étaient encore debout sous le règne de Tiridate sur le sommet de la montagne nommée Karki, au lieu dit des sacrifices, Achdichad, nous a conservé les noms des dieux adorés dans le même temple, mais sur trois autels différents. Le premier, dit-il, était consacré à Vahakn, destructeur des dragons, δρακοντοπνίκτου Ἡρακλέους; — le second à la divine mère d'Or Χρυσῆς μητρός; enfin le troisième à la déesse Astghig, qui n'est autre que l'Aphrodite des Grecs (Ἀσταρῶθ), κατὰ δὲ τοὺς Ἕλληνας Ἀφροδίτης (le texte est ici légèrement corrompu). La même déesse avait un second sanctuaire, celui-ci était situé sur le mont Bakhat, district d'Andzavadzid, province de Varbouragan, où l'on adorait également le roi du ciel et de la terre, Ahramazd.

Maintenant sans vouloir discuter ici les points de ressemblance, si ce n'est d'identité, que les dieux de l'antique Arménie offraient avec les divinités assyriennes ou phéniciennes, nous croyons devoir nous contenter de faire observer que lors de l'in-

roduction du culte grec dans le même pays, les simulacres des principales divinités arrachées à la Grèce paraissent avoir été placés intentionnellement auprès des dieux nationaux dont les attributs se trouvaient avoir un rapport plus ou moins étroit avec ceux des divinités étrangères d'importation récente.

C'est ainsi que la statue de Jupiter fut dressée auprès d'Aramazd, celle de Vulcain auprès de Mihr, que Diane fut placée sur l'autel d'Anahid la grande déesse, la *μεγάλη δέσποινα*, l'Anaitis des Grecs, et Vénus enfin non loin d'Astghig.

Sans doute il ne résulte pas de ce fait une certitude absolue de l'identité de la religion grecque avec la religion arménienne, formée sans doute de plusieurs religions orientales greffées les unes sur les autres, par des mains et à des époques différentes; mais enfin rien ne s'oppose à l'idée d'en conclure que les divinités nommées par les Arméniens, avant leur conversion au christianisme, Ahramazd, Dir, Anahid, Astghig répondaient en partie aux dieux de l'antique Hellade.

Jusqu'à présent nous ne nous sommes occupés que des grands dieux, des Dii Majores de la religion arménienne; mais il nous paraît utile de dire quelques mots des demi-dieux de la même religion, Dii Minores, héros ou démons, parmi lesquels nous rangerons tout d'abord Vahakn, dont nous avons mentionné le nom un peu plus haut, comme étant principalement adoré sur le mont Karki.

Faustus de Byzance, liv. III, ch. XIV, a traduit le nom Vahakn par celui d'Hercule. Le même nom se trouve conservé dans les chants populaires de l'Arménie. Ces chants étaient répétés dans toute l'étendue de ce pays, avec accompagnement d'instruments de musique, et quelques fragments en sont parvenus jusqu'à nous : malheureusement ils sont beaucoup trop mutilés pour nous permettre aujourd'hui d'en apprécier le mérite. Ils ont été au surplus l'objet de réflexions intéressantes dans un mémoire de M. Dulaurier, intitulé *Les Chants populaires de l'Arménie*, inséré dans la Revue des Deux-Mondes, t. XIV^e, 1852.

Au quatrième siècle après Jésus-Christ on les répétait encore, comme nous l'apprend l'historien Jean Mamigonien, auquel nous devons l'histoire de Daron écrite au VII^e siècle suivant.

Agathange qualifie Vahakn de destructeur de dragons, sans doute parce qu'on lui attribuait la destruction des animaux malfaisants qui ravageaient le pays. Moÿse de Khorène, qui est postérieur à Agathange (l. I, ch. XXXI), nomme parmi les fils de Dicran, Tigrane, Pan, Diran, Vahakn, et ajoute que, suivant des récits qu'il n'hésite pas à qualifier de fabuleux, le dernier des trois était né de l'enfantement des quatre éléments, le ciel, la terre, l'eau et le feu, et que d'un roseau né dans le sein de la mer, rempli d'un feu éclatant, s'était élancé Vahakn sous la forme d'un jeune homme dont les cheveux brûlaient et dont la barbe émettait

des jets de flamme, tandis que ses yeux brillèrent comme des soleils. Les Arméniens, en chantant ses louanges, célébraient les combats et les victoires de ce héros sur les dragons ; les uns comme les autres au surplus, laissant loin derrière eux les exploits d'Hercule, lui avaient valu l'honneur d'être mis au rang des dieux. En effet les Ibériens lui avaient élevé des statues devant lesquelles ils offraient des sacrifices. Or les Ibériens professaient la religion des Perses et des Arméniens, ce qui permet de croire que ces derniers avaient un culte semblable pour les descendants de leurs anciens rois.

Ainsi chez les habitants de l'Arménie, comme en Grèce, le souvenir des services rendus par un personnage dont l'histoire avait conservé le nom se voyait perpétué dans des fêtes instituées en son honneur ; l'homme d'abord obscur au début de sa vie, héros à la fin, se transforme plus tard en dieu. Les rois de l'antique Arménie étaient eux-mêmes regardés comme des demi-dieux, ils avaient des autels semblables à ceux que les Romains élevaient à ces empereurs auxquels les Arméniens ne tardèrent pas à obéir. Dans une lettre (Moïse de Khorrène, I. I, ch. IX), Valarsace, roi des Arméniens, parlant au roi des Perses, Arsace le Grand, ne craint pas de lui dire : « Arsace, souverain couronné
« de la terre et de la mer, toi dont la personne, toi
« dont l'image sont semblables à celles de nos
« dieux. » Le même Valarsace avait ordonné de

placer les statues de ses ancêtres à Armavir, capitale des Arsacides, à côté des idoles Arekhagen et Lousin, personnifications du soleil et de la lune (Voy. Moïse de Khorène, ch. VIII, l. II).

La puissance souveraine une fois déifiée, l'adulation s'étend encore plus loin, car les principaux adorateurs des dieux qu'ils se sont faits tirent de leur abaissement le droit de s'élever eux-mêmes au-dessus de la foule dans laquelle ils vivaient confondus jusque là. C'est ainsi qu'en Arménie, au dire de Moïse de Khorène, les prêtres finirent par avoir des autels placés auprès des divinités dont le culte leur avait été confié et dans les mêmes sanctuaires. Dicran (Tigrane) élève un autel sur le tombeau de son frère Majan placé dans le bourg des idoles, au canton de Pakrevan (Moïse de Khorène, l. II, ch. LXVI).

J'ai parlé un peu plus haut des deux idoles nommées Arekhagen et Lousin, c'est-à-dire le soleil et la lune. Areq = Akn, l'œil d'Areq est la personnification du soleil qui éclaire et qui vivifie tout ce que ses rayons rencontrent dans leur parcours; la lune répand sa lumière, mais d'une manière plus douce, elle n'échauffe ni ne brûle, comme le soleil; aussi la première de ces deux divinités représentait chez les Arméniens le principe générateur mâle, la seconde le principe générateur femelle; Arekhagen, suivant V. Langlois, était le symbole du feu sexuel chez l'homme, tandis que Lousin était le symbole du feu sexuel chez la femme.

Consultez à ce sujet M. Maury, *Hist. des religions de la Grèce*, t. III, p. 127.

Auprès d'Arekhagen nous devons placer le dieu Arev, le dispensateur de la vie, qui se montre à nos yeux comme une autre personnification du soleil. M. Emin, dans la dissertation que nous avons déjà citée, affirme que de nos jours les Arméniens jurent par cette divinité, comme les Italiens invoquent encore actuellement le nom de Bacchus.

N'oublions pas d'observer ici en passant que les sectateurs d'Arev sont nommés les fils d'Arev dans une lettre pastorale adressée aux habitants de la ville de Samosate, au douzième siècle de notre ère, par Nerses de Lampron, où cet écrivain arménien nous apprend que les adorateurs du soleil ayant demandé à la même époque à se faire chrétiens, après avoir vécu jusque là dans les ténèbres de l'esprit, aveuglés par la lumière du soleil qu'ils adoraient, il enjoignit à ces opiniâtres payens de renoncer formellement à Satan et à ses œuvres, avant de recevoir le baptême. Ces Arevortistes ou fils d'Arev adoraient non-seulement le soleil, mais encore la lune, les étoiles, les arbres, notamment le peuplier et leurs femmes se livraient aux sortilèges, aux incantations, aux fascinations. Voici un passage très curieux de cette lettre que je crois devoir rapporter ici : « Docete eos postea, nihil aliud existimare solem, nisi luminare soli, quod Deus

« creator creavit, et posuit in cœlo ad illumi-
 « nandam terram. Item et luna et stellæ. Populum
 « autem ne colatis plusquam salicem aut fagum
 « aut aliam ex arboribus, et ne credatis popu-
 « leum fuisse Crucis Christi lignum : id namque
 « est mendacium ac dolus Satanæ qui vos seduxit
 « atque a Deo amovit. Hanc siquidem arborem,
 « quæ populus nuncupatur, adorandam sumpse-
 « runt ethnici idolatriæ tempore, in qua dæmones
 « quoque ingrediebantur et ab hominibus adora-
 « tionem incipiebant. Quæ fallacia et si ex aliis
 « gentibus, quæ sunt in mundo, Dei miseratione
 « ablata fuerit, penes vos tamen eam Satanæ
 « celavit servavitque, ceu malitiæ fermentum.
 « Quam improbam consuetudinem vos a vobis
 « auferte, si ad Christi veritatem vultis venire.
 « Neque tantum populeam arborem plusquam
 « alias ne colatis ; quin immo eam plusquam alias
 « arbores contemnendam existimate : unde Sata-
 « nas ipse contemnetur. Et si quis vestrum
 « nosceret apud eos diabolicum quodpiam amu-
 « letum, id quoque palam facite, ac respuendum
 « abjiciendum que eis indicate. »

Ce passage est tiré de la traduction latine des
 œuvres de saint Nersès par un prêtre vénitien
 nommé J. Cappelletti. Dans une autre lettre
 pastorale du même saint on trouve une invitation
 pressante aux femmes chrétiennes de l'Arménie
 de renoncer entièrement à leurs superstitions :
 « Insuper nemo vestrum diabolicis sortilegiis vel

« magicis veneficiis incumbat ; quia dum alia peccata in operibus damnum inferunt hac vel in ipsa fide nam fascinationes a Diabolo sunt, etc. » Malgré leur conversion au christianisme, elles étaient restées payennes. Strabon, comme l'a fait très-justement observer M. Maury, a dit en parlant du sexe féminin que tout le monde s'accordait à regarder les femmes comme auteurs de la superstition, et depuis l'époque où écrivait Strabon, elles ne paraissent pas avoir changé. Nous avons bien raison de dire un peu plus haut que le paganisme avait vécu et fleuri même en Orient beaucoup plus tard qu'on ne serait tenté de le croire.

Le soleil et la lune avaient plusieurs temples en Arménie, dont le principal se voyait à Armavir et avait été bâti par les ordres de Vagharschag, qui a régné l'an 478 de l'ère chrétienne. Du reste le feu qu'engendre le soleil était perpétuellement entretenu dans d'autres temples, notamment à Bagavant (Moïse de Khorène, l. 1, ch. LXXXV).

Ainsi au soleil, à la lune adorés par les Arméniens, nous devons ajouter les astres, qui aux yeux des Arméniens étaient habités par les Devas ou démons, les Devas des sectateurs de Zoroastre. Ces démons descendaient sur la terre sous la forme de dragons noirs ; on leur offrait des victimes humaines, des jeunes garçons, des jeunes filles et ces sacrifices humains se continuè-

rent postérieurement à l'introduction des divinités grecques dont le culte a dû se confondre souvent avec la vieille religion du pays.

Cette croyance des Arméniens à l'existence de génies malfaisants résulte notamment de quelques passages d'un livre peu connu, qui a pour titre : *La réfutation des sectes des payens, du parsisme, de la religion grecque, des Marcionites*, dont l'auteur est Eznig de Goghp, écrivain arménien du cinquième siècle de notre ère ; il a été traduit en français d'une manière trop littérale sans doute par Vaillant de Florival, et après lui par V. Langlois. Les historiens latins d'un autre côté, Tacite notamment (Ann., ch. XXXVII, l. VI), nous apprend que les Arméniens offraient des sacrifices à l'Euphrate : « At Vitellius, profugo Artabano, et « flexis ad novum regem popularium animis, « hortatus Tiridaten parata capessere, robur « legionum sociorumque ripam ad Euphratis « ducit. Sacrificantibus, cum hic more romano « suovetaurilia daret, ille equum placando amni « adornasset, nuntiare accolæ, etc. »

A l'exemple des Perses, les Arméniens plaçaient au nombre des choses sacrées l'eau et le feu, ces deux éléments également nécessaires à l'homme, sans doute parce que sans leur combinaison les productions naturelles n'auraient pas lieu ; tous les deux méritaient les hommages qui leur étaient rendus comme à des dieux puissants et bienfaiteurs qui contribuaient à la

multiplication des biens de la terre. Les habitants de l'antique Arménie avaient au surplus une divinité protectrice des moissons et des fruits, dont ils célébraient la fête au renouvellement de l'année, c'est-à-dire dans le mois nommé par eux *Navassart*, qui correspond à notre mois d'août, époque où se font les récoltes, que cette divinité protégeait.

L'historien Agathange, § CL, nous apprend que Tiridate ordonna de célébrer solennellement la fête des nouveaux saints du christianisme le jour même où les Arméniens avaient coutume de fêter le dieu Amanor : Καὶ τὰ μνημόσυνα τῶν ἐνεχθέντων ἔταξεν εἰς τὴν μεγάλην πανήγυριν τῆς λεγομένης Διαπομπῆς, τῆς ματαίως εἰς τιμὴν τῶν παλαιῶν σεβασμάτων γενομένης ἀπὸ τῶν καιρῶν τῶν νέων εἰς τᾶς ἀπαρχᾶς τῶν καρπῶν, c'est-à-dire au moment de l'année où les fruits tiennent les promesses des fleurs. La grande fête de saint Jean-Baptiste fut renvoyée à ce jour là et célébrée de la même manière, succédant ainsi à la solennité antique du commencement de l'année arménienne, instituée, au dire de Moïse de Khorène (l. XI, ch. LXVI), auprès de l'autel élevé sur le tombeau de Majan, frère de Majan.

Dans l'ouvrage d'Eznig, qui mériterait d'être publié accompagné de notes empruntées aux écrivains grecs ou latins qui ont traité le même sujet, pour être plus facilement compris, l'auteur, § 24 du liv. I, semble admettre

l'existence simultanée des anges, des démons et des hommes, et se conformer ainsi aux croyances religieuses des chrétiens, dont il ne s'éloigne pas au surplus dans le même paragraphe, en agitant la question de savoir si la nature ne nous offre pas des sirènes, des onocentaures, car il la résout négativement. L'existence de ces monstres n'était pas douteuse aux yeux de ses compatriotes; Eznig (l. I, § 24) va jusqu'à combattre en termes formels l'opinion de ceux qui étaient tentés d'admettre que le chien engendrait des êtres surnaturels, chargés de guérir les plaies des hommes blessés dans les combats : « Il n'est sorti, dit-il, aucun « être du chien qui puisse guérir ou ressusciter un « homme tué à la guerre et qui git sur le champ de « bataille, par le seul fait de lécher ses blessures. »

Dans les récits merveilleux relatifs à Sémiramis, tels que nous les lisons dans Moïse de Khorène (l. 1^{er}, ch. XV), qui peut avoir emprunté ce qu'il avance à l'historien syrien nommé Mar Iba Katina, on retrouve quelques curieux vestiges des anciennes croyances arméniennes au sujet du chien. Sémiramis, en effet, prétend qu'Ara, fils d'Aram, mis à mort par les soldats victorieux de cette reine, revint à la vie après que les blessures dont son corps était couvert eurent été léchées par les dieux qu'elle adorait, dieux qui affectaient des formes animales et habitaient les vastes champs de l'air. Serait-ce être trop téméraire que d'admettre que cette singulière croyance soit venue à

l'esprit des hommes, témoins du soin avec lequel le même animal lèche ses propres plaies jusqu'à ce qu'elles soient entièrement fermées?

Au dire d'Eznig, les Arméniens croyaient fermement à l'existence des démons et notamment de ceux qu'ils nommaient Devs et dont Vaillant de Florival a fait des Dives dans sa traduction. Dans une vie de saint Nersès, dont l'auteur ne nous est pas connu, écrite très-probablement au cinquième siècle de notre ère, le roi Bab ayant été l'objet de la malédiction du même saint, à cause de la licence de ses mœurs, se voit tourmenté par les Devs qui se montrent à lui sous la forme de serpents et ne le quittent que lorsqu'ils se voient obligés de fuir à la vue de saint Nersès.

Dans l'histoire d'Arménie du docteur Elisée, écrite au v^e siècle de notre ère et traduite successivement en anglais, en italien, en français, en russe, il est également question des Devs d'Arimane (Haraman). « Si Dieu l'avait voulu, les Devs « même auraient été bons, tandis que les anges « seraient devenus mauvais, » — ainsi s'exprime Elisée.

Nous possédons une version arménienne de Faustus de Byzance qui avait écrit en grec une histoire, dont le texte original est aujourd'hui perdu. Au l. IV, ch. XLIV, et au l. V, ch. XXII, il affirme que le roi Bab, fils du roi arménien Arschaq, avait été voué aux Devs par ses parents peu de temps après sa naissance, et qu'il en fut tellement possédé,

lorsqu'il fut devenu adolescent, que sous la forme de serpents blancs ils s'enroulaient tantôt aux pieds du lit dans lequel ce jeune voluptueux était couché et tantôt même autour de son corps. Il peut paraître assez extraordinaire que des parents vouent leur enfant à des démons malfaisants. Cependant les Arméniens ne paraissent pas avoir adopté toutes les croyances religieuses des Perses; le nom d'Arihmane, comme l'a fait observer V. Langlois, se trouve rarement dans leurs livres.

D'autres divinités paraissent avoir reçu chez les Arméniens le nom de Katch, du moins M. Emine n'hésite pas à les regarder comme les bons génies de la religion arménienne. Mais est-il bien certain que l'interprétation que cet écrivain donne du nom arménien Katch soit juste et les passages tirés de Moïse de Khorène qu'il cite à l'appui de son opinion sont-ils aussi formels qu'il le prétend? Ce mot ne doit-il pas être regardé plutôt comme un adjectif laudatif que comme un substantif proprement dit? Si cela était vrai, il faudrait rayer du nombre des êtres surnaturels de l'Arménie les Katsch ou Kadch dont M. Emine a voulu enrichir la mythologie de son pays.

Les esprits malfaisants, les Devs, qui ne sont pas contestables, resteraient alors les seuls démons (Eznig, § 24); ils habitaient tantôt les plaines, tantôt les forêts, surtout celles qui étaient plus particulièrement consacrées à telle ou telle divinité, par exemple la forêt des peupliers ou des

platanes d'Aramaniag, auprès d'Armavir, non loin de l'Erivan actuel. Moÿse de Khorène, I. I^{er}, ch. XX, nous apprend qu'en Arménie, lorsque ce pays était encore payen, les prêtres tiraient du bruissement des feuilles du peuplier, nommé Sos, des présages favorables ou contraires. Le nom Sos a été au surplus traduit tantôt par cyprès et tantôt par platane. Nous avons montré plus haut qu'au XII^e siècle de notre ère les fils du soleil, Solis filii, continuaient à adorer le même arbre ; car le culte des arbres se retrouve partout. Dans un fragment de Michel Psellus, cité par notre confrère M. Perrot, on voit que les Assyriens se montraient très-habiles dans la divination par le mouvement des feuilles de certains arbres, divination pratiquée également en Arménie.

L'énumération rapide qui précède suffit pour montrer que je me suis rapproché du but que je m'étais proposé d'atteindre. Je voulais, en effet, prouver que les écrivains de l'antiquité grecque et romaine s'étaient trompés en assimilant complètement les divinités nationales de l'Arménie, telles qu'on les adorait dans ce pays, avant l'introduction des dieux d'Athènes ou de Rome, à ces dieux empruntés en partie à l'Orient, du moins sous plusieurs rapports, mais idéalisés, ennoblis, parés de formes élégantes et doués d'attributs nouveaux. J'ai, d'un autre côté, démontré autant que cela était possible, que chez les Arméniens il existait à côté des grands dieux

et au-dessous de ceux-ci des héros ou demi-dieux, des démons tantôt bons, tantôt malfaisants, mais que nous ne connaissons qu'imparfaitement, auxquels on offrait des sacrifices plus ou moins sanglants, et dont les ministres avaient un nom particulier. Ceux-ci exerçaient leurs fonctions dans des lieux désignés à cet effet et qui recevaient des appellations diverses. Ces sanctuaires, ces temples, consacrés par la piété des Arméniens, avaient des autels desservis non-seulement par des prêtres, mais même par des prêtresses, comme nous l'apprend Strabon (l. XI, ch. XVI), dans lequel il mentionne les hiérodoules ou esclaves mâles et femelles consacrés au service des autels dans les temples de l'Arménie. Les fonctions des uns et des autres étaient exercées par les membres de la même famille, et ces familles empruntaient leurs noms aux divinités qu'elles desservaient. Ils étaient souvent choisis dans les familles royales, ce qui se comprend d'autant plus facilement lorsqu'on veut bien se rappeler que des prérogatives considérables étaient attachées à l'exercice des fonctions sacerdotales. En effet, de véritables fiefs, des terres importantes se voyaient dévolus aux ministres du culte de l'Arménie, qui en furent définitivement dépouillés au v^e siècle de l'ère chrétienne. Ces terres étaient sans doute cultivées par de nombreux vassaux, assujettis au service militaire, ou par des esclaves également en nombre considérable, l'Arménie

tout entière formant sous le rapport politique une monarchie féodale. La piété des fidèles avait réuni d'immenses richesses dans l'enceinte des édifices religieux les plus renommés, et comme cela s'est pratiqué ailleurs, les prêtres attachés à ces édifices ne négligeaient pas de conserver à la postérité les faits les plus intéressants dont ils avaient été les témoins ou auxquels ils avaient pris part eux-mêmes. Quelques fragments, malheureusement très-incomplets, des annales rédigées dans les temples de l'Arménie sont parvenus jusqu'à nous, défigurés sous la domination successive des Assyriens, des Mèdes, des Parthes, voisins ambitieux de l'Arménie, mais surtout des empereurs romains. Les dominations étrangères introduisirent avec elles des cultes divers comme elles et les dieux de l'Orient se maintinrent longtemps debout, mais sans aucun doute en subissant des transformations qui les éloignaient du culte primitif.

Les dieux mêmes de la Grèce les derniers venus ne parvinrent pas à supplanter entièrement les divinités plus anciennement adorées dans le même pays, ils s'y naturalisèrent comme nous voyons autour de nous les graines des plantes étrangères à la France introduites par la culture, se répandre et finir par s'acclimater sans cependant étouffer entièrement les plantes indigènes.

Cette simultanéité de cultes différents sur un territoire relativement étroit, cette réunion de

dieux de figures diverses, dans un même sanctuaire, peuvent servir à expliquer les erreurs commises par quelques écrivains grecs, notamment par Strabon, lorsqu'il dit : "Ἀπαντα μὲν οὖν τὰ τῶν Περσῶν ἱερὰ καὶ Μῆδοι καὶ Ἀρμένιοι τετιμῆ-
κασι; il a confondu, comme nous l'avons dit, la religion des Mèdes et des Perses avec celle des Arméniens qui leur a survécu (l. XI, ch. XIV). La destruction du paganisme dans l'empire d'Orient a été beaucoup plus lente qu'on ne le croit généralement, et l'auteur du mémoire que nous avons cité a eu le tort de croire que le règne de Basile le Macédonien a vu la ruine totale de l'idolâtrie payenne dans l'empire de Byzance. Les mœurs, nous l'avons déjà dit, sont plus fortes que les lois destinées à les changer; il ne faut donc pas conclure d'un petit nombre de textes législatifs que nulle part le paganisme ne subsista au-delà du IX^e siècle; nous croyons avoir démontré le contraire, en Arménie au moins, dont les habitants sont restés très-longtemps attachés au culte du polythéisme, si longtemps même que de nos jours certaines pratiques du culte primitif ont survécu sur cette terre, où tant de religions ont été révérees en même temps. Ce seul fait, mis en lumière et désormais incontestable, suffit à motiver une aussi longue digression.

§ 3.

Ce paragraphe est consacré tout entier à l'examen de plusieurs questions qui ne paraissent point avoir été résolues d'une manière satisfaisante jusqu'à présent.

Qu'est-ce que Moÿse de Khorène? à quelle époque vivait cet historien?

A quelles sources a-t-il puisé? ces sources sont-elles orientales, grecques ou romaines? mérite-t-il le titre d'Hérodote arménien qui lui a été donné par ses compatriotes?

Depuis l'année 1736, durant laquelle les frères Whiston ont publié une traduction latine, accompagnée du texte original de l'histoire des Arméniens, dont quelques parties seulement avaient été traduites par Brenner plusieurs années auparavant, cette histoire a été réimprimée depuis encore, soit dans le texte original, dont la première édition avait été publiée à Amsterdam, en 1695, soit dans des traductions. Le texte seul, au surplus très-amélioré, a paru à Venise en 1827 et en 1843, avec les autres œuvres de l'auteur; ces deux publications sont dues à la savante congrégation des Mechitaristes établie à Venise depuis plus d'un siècle dans la petite île de Saint-Lazare. La plus ancienne traduction française, faite par Vaillant de Florival, remonte à l'année 1836; elle a été réimprimée en 1844, mais cette fois

avec le texte en regard. La version française, très-améliorée dans la seconde édition, laisse néanmoins beaucoup à désirer quoiqu'elle ait été revue et corrigée par les religieux de Saint-Lazare. Les Italiens en possèdent plusieurs traductions dans leur langue maternelle. L'une, due à l'abbé Cappelletti, a été imprimée à Venise en 1849; deux autres versions dans la même langue sont l'œuvre des Mechitaristes; elles ont été successivement publiées dans le cours des années 1849 et 1850, après avoir été revues par Tommaseo. Une traduction russe, dont nous sommes redevables à M. Emine, imprimée à Tiflis en 1858, se recommande par sa fidélité et par les notes dont le traducteur l'a enrichie. Enfin l'année suivante, V. Langlois, mettant à profit toutes les versions de Moïse de Khorène que je viens d'indiquer, a cru devoir en mettre au jour une nouvelle, après avoir fait une étude spéciale des sources auxquelles cet historien a eu recours, dans le bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg. Il est juste d'ajouter qu'il avait été précédé dans cette voie par Saint-Martin.

Mais aucun des savants que je viens de nommer ne s'étant occupé de rechercher avec le soin nécessaire à quels écrivains venus avant lui Moïse de Khorène a emprunté les faits trop souvent merveilleux qu'il raconte, il était utile de le faire ici. Je ferai observer en même temps

qu'aucun érudit n'a montré que cet historien ignorait la langue latine ; lorsqu'il parle en effet des empereurs romains notamment, il est facile de voir qu'il se laisse guider par des historiens grecs infidèles ou ignorants, au point de donner comme authentiques des documents évidemment apocryphes ou dénaturés. Pour notre compte nous inclinons à croire que Moïse de Khorène a trouvé à peu près tout ce qu'il dit dans les écrivains grecs pour lesquels il professe partout une très-vive admiration. Ce n'est pas cependant qu'il ne connaît l'Italie, comme il nous l'apprend lui-même dans le passage suivant (l. III, ch. LXIII : « En « naviguant vers la Grèce, la violence de la tem- « pête m'a jeté en Italie, et sans m'arrêter à « Rome que tout juste le temps nécessaire pour « saluer la terre où reposent saint Pierre et saint « Paul, après avoir traversé l'Attique, je me suis « fixé quelque temps à Athènes. »

D'ailleurs, pour le sujet dont nous nous occupons en ce moment, nous devons laisser complètement de côté les emprunts plus ou moins nombreux que Moïse de Khorène a pu faire soit aux historiens syriens, tels que Mar Iba Katina, Bardazane, Leroubna, que peut-être il n'avait lus que dans des traductions grecques alors fort répandues en Arménie. Sans doute il a eu recours quelquefois à des écrivains arméniens venus avant lui, tels qu'Agathange ; il connaissait certainement les récits légendaires, les *Chansons de geste* du pays, par-

ticulières à certaines provinces de l'Arménie et dont il nous a conservé quelques fragments ; mais peu nous importe, car bien évidemment ce n'est pas là que Moÿse de Khorène a pu rencontrer les noms des deux sculpteurs crétois dont il parle.

Au chapitre II du livre I^{er}, l'auteur apprend à ses lecteurs les motifs pour lesquels il a emprunté presque exclusivement aux récits historiques de la Grèce les faits qu'il a enregistrés dans ses annales, mais qui sont loin de mériter la même créance.

Le plus souvent il nomme les historiens auxquels il fait des emprunts ; rien alors ne doit nous empêcher de croire aujourd'hui qu'il les avait sous les yeux, dans toute leur intégrité. Cependant il serait possible qu'il n'en eût connu quelques-uns que par la chronique d'Eusèbe, traduite en arménien à l'époque où Moÿse écrivait ; cette traduction plus complète que les fragments grecs que nous en possédons en ce moment lui a même été attribuée. Au v^e siècle de notre ère, on faisait usage de compilations semblables à celles d'Eusèbe, chez les Grecs comme chez les Latins ; ces abrégés historiques comptaient de nombreux lecteurs ; quoique beaucoup moins intéressants que les histoires dont ils formaient le résumé, comme ils coûtaient beaucoup moins cher que les originaux, alors que les manuscrits étaient peu communs,

il fallait bien s'en contenter. Quelques critiques ont été d'avis que la multiplication de ces recueils qui circulaient partout a dû contribuer à la destruction des manuscrits dont les copies étaient beaucoup plus rares. D'un autre côté la société, qui naissait sur un sol formé des débris de la civilisation antique accumulés partout, était beaucoup moins lettrée et nécessairement moins soucieuse de s'instruire ; les barbares appelés à jouer quelques années plus tard un rôle prédominant sur le théâtre du monde, ne devaient pas tenir à connaître exactement ce qui s'était fait avant eux dans les pays qu'ils ravageaient, et bientôt même ces abrégés allaient être menacés d'un anéantissement presque aussi complet que la plupart des monuments historiques de l'antiquité, qui ne nous sont parvenus que mutilés, quand ils sont arrivés jusqu'à nous.

Je dirai peu de chose de la vie de Moÿse de Khorène, originaire d'un pays gouverné par des étrangers. Nous savons, en effet, qu'il est né en Arménie au iv^e siècle de notre ère, dans le bourg de Khorène, canton de Daron, où se sont conservées longtemps les vieilles croyances religieuses de cette contrée. Elevé par un oncle, nommé Mesrob, il fut envoyé par le roi Vram Schapoud, le Sapor des historiens, en Syrie, en Egypte et en Grèce pour y perfectionner son instruction et sans doute aussi pour y recueillir les matériaux de son histoire des Arméniens. Lui-

même a pris soin (l. III, ch. LXI et LXII) de nous apprendre qu'il avait visité successivement la ville d'Edesse, dont les archives étaient alors très-considérables, la Palestine, l'Égypte et la Grèce où il devint le disciple de celui qu'il se contente d'appeler le nouveau Platon, sans le désigner autrement. Poussé, comme nous l'avons dit plus haut, par des vents contraires en Italie, il se contenta de traverser Rome, qui aurait mérité cependant de l'arrêter quelque temps, avant de gagner la Grèce pour retourner à Byzance, cette nouvelle capitale du monde antique.

C'est très-probablement à son retour dans la ville de Constantin, que déjà vieux et malade il écrivit, comme il nous l'apprend, à la demande d'Isaac Bagratide Baragouni, l'histoire des Arméniens, sans avoir le temps de châtier son style. Elle est sans contredit le plus important des écrits qu'il nous a laissés.

« Il ne faut pas s'étonner, ainsi s'exprime-t-il
 « au commencement du l. I, ch. II, que malgré
 « l'existence d'écrivains persans et chaldéens
 « dont les ouvrages mentionnent des faits relatifs
 « à l'Arménie, nous ne citons que des historiens
 « de la Grèce. C'est que les monarques de ce
 « pays, non contents de transmettre à leurs su-
 « jets le récit de leurs propres exploits, ont
 « encore voulu qu'ils eussent connaissance des
 « travaux de l'esprit humain, c'est-à-dire des
 « histoires écrites dans des idiomes étrangers et

« concernant les autres peuples. C'est sous leur
« impulsion, si ce n'est à leur demande expresse,
« qu'un très-grand nombre d'écrivains distingués
« se sont appliqués non-seulement à traduire
« dans leur langue maternelle les documents con-
« servés dans les archives des autres pays ou
« déposés soit dans les édifices religieux, soit
« dans les palais des rois... »

Ailleurs, parlant des chants populaires du pays, de ces récits qui se transmettaient de bouche en bouche et dont nous avons déjà parlé, Moïse de Khorène n'hésite pas à dire que les faits dont ces chants sont en quelque sorte un écho retentissant, ne sont que des fables grossières qui ne méritent aucune créance, des histoires absurdes, insensées ; et s'adressant de nouveau au prince, à la sollicitation duquel il a composé son histoire, il ajoute : « Ce ne sont pas là les riantes fictions
« de la Grèce, si nobles, si pleines de raison, si
« remplies de bon sens, et qui sous le voile
« transparent de l'allégorie cachent la vérité. »

C'est uniquement en considération de la jeunesse de celui auquel il s'adresse que Moïse de Khorène a consenti à rapporter les faits merveilleux de l'antique Arménie, semblable à une nourrice qui endort l'enfant qu'elle tient dans ses bras en lui chantant quelque vieille chanson.

Il est vrai, je le répète, qu'il oppose quelquefois le témoignage des historiens grecs à celui des historiens latins ; mais, à l'égard de ces der-

niers, comme nous l'avons déjà fait observer, il est très-vraisemblable qu'il ne les a jamais lus, soit parce que son ignorance de la langue latine ne le lui permettait pas, soit parce que c'est aux Grecs seuls qu'il croyait pouvoir ajouter une foi pleine et entière.

L'histoire des Arméniens comprenait quatre parties ; nous n'en possédons que les trois premières, et c'est le seul des ouvrages de cet écrivain dont nous ayons à parler ici ; car rien n'autorise à regarder comme de sa composition les traductions de la chronique d'Eusèbe et du Pseudo-Callisthène, le livre des Chries, le traité de Géographie et quelques autres écrits religieux qui lui sont assez généralement attribués ; mais nous pouvons affirmer en même temps, et cette fois sans hésiter, qu'il ne mérite pas le surnom d'Hérodote arménien que ses compatriotes lui donnent avec tant de complaisance. Il a dû emprunter à de nombreux écrivains, plus ou moins recommandables, les matériaux à l'aide desquels il a construit son histoire en les liant par un ciment grossier ; mais malgré la richesse de ses emprunts, il n'a réussi qu'à faire une composition indigeste, mêlant les faits authentiques à des faits bien évidemment controuvés. Lors même qu'il parle des événements contemporains, ou au moins très-rapprochés de lui, il les dénature au point de les rendre méconnaissables. C'est un écrivain de bonne foi sans doute, mais sans critique, et

dont le témoignage peut être contesté avec d'autant plus de raison qu'il se trouve contredit formellement par des écrivains venus après lui, tels que Faustus de Byzance ; et puisque Moïse de Khorène est le premier à dire que les fables qu'il raconte après les avoir empruntées à d'autres ne méritent pas qu'on s'y arrête, on est souvent tenté de se demander quel motif sérieux a pu l'engager à les reproduire.

§ 4.

Il est évident que toutes les sources auxquelles Moïse de Khorène a puisé souvent avec trop de confiance ne méritent pas le soin qu'il a pris d'en indiquer l'origine. D'un autre côté, un assez grand nombre d'entre elles sont taries aujourd'hui, et si quelques-unes ne le sont pas entièrement, c'est qu'à diverses époques les historographes des premiers siècles de l'ère chrétienne ont cherché à les recueillir.

Ne se pourrait-il pas aussi que Moïse de Khorène, se fiant à sa mémoire, n'ait également cité d'une manière fugitive les témoignages historiques qu'il croit devoir invoquer.

Loin de nous la prétention de contrôler sévèrement tous les faits rapportés par l'historien des Arméniens, lequel contredit assez souvent les historiens latins qu'il connaissait à peine ; ce serait sans doute une œuvre méritoire, très-utile par

elle-même, mais en même temps très-longue, que de citer en regard de chacun des événements signalés par Moÿse de Khorène, dans le cours de son histoire, les récits des historiens de l'antiquité relatifs aux mêmes événements; nous laissons à d'autres cette entreprise qui nous éloignerait plus qu'elle ne nous rapprocherait du but auquel nous tendons; ce but consiste à connaître le nom de l'écrivain auquel il a emprunté les noms de Dipœnus et de Scyllis, comme auteurs de la statue d'Hercule portée en Arménie par les ordres d'un prince qui régnait sur ce pays.

Après avoir cherché dans quel ordre devaient se placer les écrivains grecs connus de Moÿse de Khorène et qu'il a cités successivement, nous avons cru devoir les nommer nous-même au fur et à mesure qu'ils se présentent sous la plume de l'historien, et conséquemment sans avoir égard à l'époque où ils ont écrit.

Les trois premiers historiens grecs cités au ch. V du l. I^{er} sont Berosé, Alexandre Polystor et Abydène, dont Moÿse de Khorène oppose les témoignages aux récits bibliques; les ouvrages de ces historiens sont malheureusement perdus pour nous, sauf les fragments qui nous ont été conservés par Eusèbe. Tous trois, antérieurs à l'ère chrétienne, avaient écrit l'histoire des Assyriens, des Chaldéens et des Mèdes. Nous apprenons du même écrivain qu'ils avaient été traduits en grec et qu'ils étaient encore conservés

au IV^e siècle de notre ère. Suivant lui, leurs témoignages concordent parfaitement, ce qui permettait d'y ajouter foi pleine et entière, mais Abydène surtout méritait la renommée dont il n'avait cessé de jouir à cause de sa véracité habituelle.

Au ch. V du l. I^{er}, Moïse de Khorène rapporte un passage de Céphalion, auteur du livre des neuf Muses, contemporain d'Adrien, dont les récits commençaient au règne de Ninus et finissaient à la mort d'Alexandre.

Le savant éditeur des *Fragmenta historicorum græcorum* a reproduit ce que Moïse de Khorène seul nous en a conservé ; c'est en effet tout ce que nous possédons aujourd'hui de cet écrivain qu'il ne faut pas confondre avec le Céphalien de Gergette.

Il n'est pas possible de dire quoi que ce soit concernant un historien nommé Arius, mentionné par Moïse de Khorène, lequel avait traduit du chaldéen en grec des récits historiques qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; on a proposé, mais à coup sûr sans une autorité suffisante, de voir dans cet Arius un écrivain du même nom, originaire d'Heracleopolis, cité par Phylon de Byblos. En invoquant le témoignage de cet historien (l. I, ch. V), à propos de la descendance de Ninus fils de Bel ou Bel lui-même, Moïse de Khorène ajoute que les faits insérés dans son histoire ont été empruntés à la Grèce, la mère de toutes les sciences.

L'absence de critique de l'historien des Armé-

niens se manifeste d'une manière évidente par l'emprunt qu'il a fait aux oracles sybillins, si répandus, si goûtés dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, et dont personne en effet ne révoquait en doute l'authenticité. Il affirme (l. I, ch. VI) que la sybille Berosienne lui semble mériter beaucoup plus de créance que beaucoup d'autres historiens, et pour prouver la véracité de celle qu'il qualifie comme lui étant particulièrement chère, il s'appuie sur le témoignage d'Epiphane, évêque de Constance, dans l'île de Chypre, auteur de la réfutation des hérésies, qui avait rendu un hommage complet à la véracité des récits de la sybille.

Je ne ferai que mentionner ici en passant quelques noms propres, ceux de Kortky, de Panan, de David, d'Olympiodore, cités par Moïse de Khorène, à propos de l'arrivée de Xisusthre en Arménie; leurs récits ne lui inspiraient aucune confiance; conservés en partie, comme il nous l'apprend, dans les chants populaires, ils étaient répétés dans des danses exécutées au son des cymbales. Ces noms propres peuvent avoir été défigurés dans les manuscrits arméniens; dans tous les cas nous devons confesser notre complète ignorance à leur égard.

Parlant de la guerre de Troie, Moïse de Khorène (l. I, ch. XXXII) invoque le témoignage d'Homère à propos de l'Arménien Zarmair, qui, suivi de quelques guerriers de son pays, avait

marché au secours du roi Priam, sous le règne de Teutamus, roi d'Assyrie, puissance à laquelle l'Arménie était elle-même soumise, et dans un combat livré aux Grecs, commandés par Achille, avait reçu la mort des mains de ce héros. On chercherait vainement aujourd'hui ce Zarmair dans les chants homériques ; cependant les Arméniens croient pouvoir reconnaître le héros de leur race dans l'Ascanias du grand poète.

Le nom de Platon se trouve rapproché de celui d'Homère et cité dans une digression assez longue sur les récits fabuleux des Perses opposés aux fictions pleines de noblesse et de raison de l'antique Hellade.

Un historien qui mérite de nous arrêter un peu plus longtemps, et pour plusieurs raisons, c'est le chronologiste Jules l'Africain, dont malheureusement l'ouvrage est aujourd'hui perdu. Cette perte est d'autant plus regrettable que l'existence de la chronologie générale qu'il avait écrite serait précieuse à nos yeux, puisque, suivant Moïse de Khorène, ce chronologiste avait puisé aux meilleures sources, notamment dans les riches archives d'Edène et de Sinope, citées par Moïse de Khorène (l. XI, ch. X) avec toute l'assurance d'un archiviste qui tient entre ses mains les clefs des armoires dans lesquelles sont renfermés les documents auxquels il a eu lui-même recours et qu'il communiquerait au besoin à celui qui voudrait les consulter à son tour.

La bonne foi, les lumières, la science historique de Jules l'Africain dont la chronologie existait encore au XI^e siècle de notre ère, se trouvent attestées, au dire de Moïse de Khorène, par Joseph, par Hippolyte et par un très-grand nombre d'autres historiens grecs. Nous connaissons plusieurs historiens du nom de Joseph, mais nous ne savons absolument rien de cet Hippolyte, et à coup sûr il n'a pu avoir rien de commun ni avec saint Hippolyte ni avec le chroniqueur Hippolyte de Thèbes qui a laissé une chronique allant de Jésus-Christ au XI^e siècle, époque à laquelle il vivait.

En citant (l. II, ch. X) le livre V de la chronologie de Jules l'Africain, l'historien arménien qui avait emprunté une partie du liv. I^{er} de sa propre histoire à la traduction grecque de l'ouvrage d'un écrivain syrien nommé Mar Ypas Katina, semble donner à entendre qu'il aura désormais recours en poursuivant le cours de son récit au témoignage de Jules l'Africain. En conséquence, comme, ainsi que nous l'avons exposé, Moïse de Khorène a parlé des statues en bronze de Diane, d'Apollon et d'Hercule qu'Ardasches avait fait porter à Armavir, en attribuant le simulacre d'Hercule aux deux artistes crétois, ne pourrait-on pas se croire en droit d'en conclure que l'historien arménien a rencontré les noms des deux sculpteurs de la Grèce dans cette chronologie ?

Mais, nous l'avons vu, si Moïse de Khorène

est seul à nous parler d'eux, un grand nombre d'autres historiens mentionnent le pillage des statues grecques par Ardasches, lequel semble avoir montré par sa conduite un zèle plutôt inconsideré pour l'introduction du culte grec sur le sol de l'antique Arménie qu'un goût éclairé pour la conservation des chefs-d'œuvre enfantés par la religion hellénique. Cependant nous n'osons pas affirmer que le fait si curieux de ces divinités grecques arrachées par la main brutale du vainqueur du sanctuaire où elles étaient conservées, suivies en Arménie par les prêtres qui étaient depuis longtemps préposés à leur garde, ait été emprunté à Jules l'Africain, car Moïse de Khorène ne le dit pas en termes exprès et se contente d'enregistrer le fait. Plus on étudie la compilation historique dont il est l'auteur et plus on demeure convaincu qu'il n'avait pas les lumières nécessaires pour dissiper convenablement les obscurités qui enveloppent de toutes parts les temps historiques des siècles écoulés avant lui. Ne va-t-il pas jusqu'à raconter qu'au dire de quelques historiens dont il cite les noms, Cyrus avait fait périr Crésus, et Crésus combattu Nectanèbo, le dernier roi d'Egypte, selon Manethon, dans lequel Moyse de Khorène voit le père d'Alexandre le Grand.

Personne n'ignore que dans le roman célèbre d'Alexandre, l'intrigue galante à la suite de laquelle la femme du roi de Macédoine devient en-

ceinte d'Alexandre le Grand, intrigue où le mage Nectanèbo a joué un rôle assez plaisant, se trouve racontée fort longuement. Or ce roman d'Alexandre, dont il existe des versions dans la plupart des idiomes de l'Orient, avait été traduit en arménien et Moïse de Khorène a dû avoir connaissance d'une traduction faite dans la langue de son pays à l'époque où il vivait et qu'on a été jusqu'à lui attribuer ; rien en conséquence ne nous empêche de croire qu'il y a pris ce qu'il raconte, sans cependant y ajouter une foi pleine et entière, puisqu'au l. II, ch. XIII, de son histoire, il a fait observer que Crésus vivait 200 ans avant Nectanèbo, et Nectanèbo lui-même 200 avant le premier roi des Arméniens Ardasches.

Nous venons de dire que Moïse de Khorène citait les écrivains grecs, auxquels il a fait des emprunts et dont il a souvent de la peine à adopter les témoignages ; cependant, au nombre de ceux qu'il a consultés, nous pouvons citer Manethon qui a placé Nectanèbo dans la 30^e dynastie égyptienne, dite sebennitique, et dont au surplus la véracité était certainement égale à celle de Jules l'Africain. Parmi les autres historiens, dont quelques-uns sont très-peu connus, figure un Polycrate. Plutarque mentionne un Grec du même nom parmi les historiens d'Alexandre le Grand, mais est-ce bien le même ?

Nous rencontrons ensuite sous la plume de Moïse de Khorène un Evagros, auteur d'une vie

de Crésus, un Camadros, auquel on devait une biographie du même prince. Un autre historien originaire de l'Orient, converti au christianisme un peu plus tard, auquel Moïse de Khorène (l. II, ch. LXX) donne le nom de Khorophoud, secrétaire de Chaboud, roi des Parthes, et contemporain de Julien l'Apostat, avait écrit en grec l'histoire de cet empereur et de Chaboud. Il avait traduit dans la même langue du texte persan, dû à la plume de Parsouma, une histoire des temps antérieurs à ces deux monarques, défigurée par les fables les plus grossières. C'est cependant à cet historien, aussi crédule qu'ignorant, que Moïse de Khorène a pris ce qu'il raconte des victoires remportées par Chosroès le Grand sur Ardaschir, roi Sassanide de Perse, avec l'aide et l'appui de l'empereur Philippe.

La perte totale de cette histoire ne nous permet pas de montrer ce qu'elle pouvait avoir d'instructif pour nous, mais il est douteux qu'elle eût l'intérêt du récit des persécutions suscitées contre l'église chrétienne sous les règnes de Maximien, de Decius et de Dioclétien, récit sorti de la plume d'un évêque de Cappadoce, élève d'Origène, nommé Firmilianus; Moïse de Khorène, au surplus, lui reproche de parler trop brièvement des mesures cruelles auxquelles les chrétiens d'Arménie furent soumis pendant le règne de Chosroès.

N'oublions pas de mentionner au nombre des

écrivains grecs dont Moÿse de Khorène a conservé les noms, Pflégon, et non pas Phlédon, comme Vaillant de Florival l'orthographie dans sa traduction française, car nous ne pouvons douter que le passage cité par Moÿse de Khorène ne soit tiré de l'ouvrage dans lequel Pflégon avait entassé sans ordre comme sans critique une foule de faits merveilleux. Quel autre que lui pouvait dire qu'Ardasches naviguait sur terre toutes voiles déployées et marchait tranquillement sur les eaux de la mer en fureur ?

Moÿse de Khorène a été beaucoup mieux inspiré en empruntant à Ariston de Pella, contemporain d'Adrien, auteur d'une apologie chrétienne, le passage curieux et instructif dans lequel il est question des cérémonies publiques qui eurent lieu à l'occasion des funérailles d'Ardasches. Ce prince, se voyant mourir, avait inutilement demandé à Artemis, qu'on adorait plus particulièrement dans le temple d'Eriza, de lui rendre la santé qu'il avait depuis longtemps perdue ; cette déesse, malgré les prières ferventes du monarque, ne s'était pas laissé séduire, et bientôt la mort du malade donna lieu à des obsèques magnifiques auxquelles assistèrent les enfants, les parents, les alliés du roi défunt, les gouverneurs des provinces, les officiers de la maison royale, l'armée, les simples citoyens, et qui se terminèrent par la mort volontaire des femmes, des esclaves du défunt, genre de sacrifice qui

rappelle ce qui se voyait naguère encore dans quelques parties de l'Inde.

Après avoir parlé de l'histoire traduite en grec du syriaque, de Bardesane (Partadzan), d'Edesse, contemporain de Titus, où Moïse de Khorène a pris ce qu'il raconte de Dicran V (Tigrane), dernier prince du même nom, l'historien des Arméniens fait de nombreux emprunts à l'histoire d'Agathange (l. XI, ch. LXVII) que nous avons eu souvent l'occasion de citer, et un peu plus loin (au ch. LXIX), dans son énumération rapide des monarques arméniens de la race des Arsacides, dont l'histoire paraît avoir été écrite par un très-grand nombre d'auteurs orientaux et grecs, Moïse de Khorène cite encore parmi eux Paléphate, Porphyre et Philémon. Nous ne savons absolument rien du dernier et le premier ne doit pas être confondu avec les écrivains du même nom, car l'un est antérieur à Homère, l'autre vivait au temps d'Alexandre le Grand, mais tout nous autorise à croire que le Porphyre de Moïse de Khorène est le philosophe dont nous possédons quelques écrits admirablement traduits en arménien par David; ce qui permet d'affirmer qu'au v^e siècle de notre ère, le texte grec de l'*Introduction aux catégories d'Aristote* (Εἰσαγωγή) était entièrement conforme à celui que nous possédons aujourd'hui.

Le plus souvent, comme nous venons de le

voir, Moïse de Khorène mentionne des historiens pour la plupart inconnus aujourd'hui ; il est néanmoins assez probable que dans l'antiquité leurs noms n'avaient pas la notoriété de ceux dont les écrits plus ou moins bien conservés sont arrivés jusqu'à nous. Il ne nous paraît pas les avoir eus tous à sa disposition, car (ch. I^{er}, l. III), après avoir avancé que l'Arménie ne possède aucune histoire remontant à des époques un peu anciennes, il ajoute : « Je n'ai pas malheureusement à ma disposition les histoires de Diodore, » dont très-probablement il ne connaissait que le nom.

De ce que nous venons de dire des sources grecques auxquelles Moïse de Khorène a pu puiser et qu'il n'a sans doute connues que très-imparfaitement, parce qu'à l'époque où il écrivait elles ne lui arrivaient qu'à moitié taries ou troublées par des traducteurs infidèles ou des abrégiateurs négligents, il résulte que parmi les écrivains grecs dont les noms se trouvent dans ses écrits, un très-petit nombre sont antérieurs à l'ère chrétienne, que la plupart n'étaient que des traducteurs du syriaque ou du persan ; mais en même temps nous présumons que Moïse de Khorène a emprunté à la chronique de Jules l'Africain, dont on ne possède plus que d'insignifiants fragments, l'histoire du transport des divinités grecques en Arménie, parmi lesquelles figuraient quelques-uns des simulacres les plus vénérés, attribués à tort ou à raison à l'école pri-

mitive des Dédalides ou plutôt à la corporation des artistes auxquels on a donné ce nom et dont faisaient partie les sculpteurs crétois Dipœnus et Scyllis.

Maintenant, sans avoir dissipé tous les doutes que les premiers siècles de l'histoire de l'Arménie font naître, nous allons citer parallèlement les textes grecs et latins relatifs aux deux Crétois dont les œuvres ont commencé une nouvelle période de l'art antique, et lorsque nous saurons bien ce que ces mêmes textes doivent nous apprendre, nous nous trouverons amenés à contrôler les opinions émises à leur sujet par les archéologues modernes qui ont cherché de leur côté à concilier les témoignages contradictoires des anciens. Alors nous pourrons discuter en connaissance de cause la question de savoir si, parmi les documents de l'antiquité figurée venus jusqu'à nous, on peut raisonnablement en attribuer quelques-uns à l'époque où Dipœnus et Scyllis ont vécu.

§ 5.

L'écrivain le plus ancien qui ait parlé de ces deux sculpteurs, c'est Pline ; voici ce qu'il en dit (au ch. IV, l. XXXVI, de ses histoires) :

« Marmore scalpendo primi omnium inclaruerunt
 « Dipœnus et Scyllis, geniti in Creta insula etiam
 « nunc Medis imperantibus, priusque quam Cyrus

« in Persis regnare incipere, hoc in Olympiade
 « circiter L. in Sicyonem se contulere quæ diu
 « fuit officinarum omnium talium patria. Deo-
 « rum quorundam simulacra publice locaverant
 « Sicyoniï, quæ priusquam absolverentur arti-
 « fices, injuriam questi, abierunt in Ætolos.
 « Protinus Sicyonem fames invasit ac sterilitas,
 « mœror que dirus. Remedium petentibus Apollo
 « Pythius affuturum respondit, si Dipœnus et
 « Scyllis deorum simulacra perfecissent. Quod
 « magnis mercedibus obsequiis que impetratum
 « est. Fuere autem simulacra ea Apollinis, Dianæ,
 « Herculis, Minervæ, quod e cœlo postea tactum
 « est. »

Dans un autre passage Pline ajoute : « Dipœni
 « quidem Ambracia, Argos, Clone operibus re-
 « ferta fuere » (ch. V du même livre).

Si du récit de Pline on excepte le merveilleux, c'est-à-dire si l'on regarde comme une fable l'intervention d'Apollon consulté à Delphes par les Sicyoniens, à l'occasion de la famine née sans doute de l'insuffisance de leurs récoltes, sur les causes de cette stérilité et de la famine qu'elle avait amenée à la suite, il résulte des deux passages que nous venons de citer plusieurs faits importants à signaler : à savoir que, avant la cinquantième Olympiade, Dipœnus et Scyllis étaient nés en Crète, qu'avaient habitée les *Dactyles*, ces *δημουργοί σιδήρου*, et qui possédait un labyrinthe dessiné, disait-on, par Dédale :

qu'à cette dernière époque ils vinrent tous les deux habiter Sicyone, ville qui était alors regardée comme la mère-patrie de tous les arts, et notamment de celui qui consistait à fondre les métaux. Précédés de la réputation qu'ils avaient depuis longtemps acquise dans l'île de Crète, Dipœnus et Scyllis trouvèrent bientôt à utiliser leurs talents dans la nouvelle résidence qu'ils avaient choisie et où ils reçurent des commandes importantes, moyennant un prix convenu à l'avance. Au nombre de ces commandes se trouvaient les statues d'Apollon, de Diane, d'Hercule, de Minerve ; mais avant qu'elles fussent terminées, les mêmes artistes devinrent l'objet de la jalousie et de l'envie des sculpteurs ou des fondeurs de Sicyone, peu satisfaits de voir des étrangers s'établir parmi eux ou le marbre remplacer le bronze, et ils quittèrent cette ville avant d'avoir achevé les simulacres des divinités qui ne leur avaient pas été payés. A peine étaient-ils partis que les habitants de Sicyone, désolés de voir les images des dieux, qui faisaient l'objet de leur dévotion, rester à l'état d'ébauche, firent auprès de Dipœnus et de Scyllis des démarches qui furent couronnées de succès, et bientôt après les deux Crétois de retour achevèrent ce qu'ils avaient commencé, c'est-à-dire des statues probablement en marbre dans l'exécution desquelles ils montrèrent une habileté peu commune.

• Sans doute Pline ne dit pas explicitement qu'ils

avaient employé le marbre, matière dont ils ne furent pas les premiers à se servir, mais qu'ils furent les premiers à tailler habilement; cela néanmoins résulte de l'ordre logique dans lequel le récit de cet écrivain est disposé, car après avoir dit qu'ils se distinguèrent dans le travail du marbre, et que les villes d'Ambracie, d'Argos, de Cléome, renfermaient des œuvres nombreuses de Dipœnus, il ajoute que tous les artistes qu'il venait de nommer en même temps que les deux Crétois, savoir : Mélas, Archennus, Bupalus, Athenis, n'avaient employé que le marbre blanc de Paros, nommé d'abord *lichnites*, parce qu'au dire de Varron on le dégrossissait dans les carrières à la lumière des lampes.

Les expressions mêmes employées par Pline sembleraient indiquer que les artistes antérieurs s'étaient servis d'une autre espèce de marbre, car la sculpture, au dire de cet écrivain, remontait au commencement des Olympiades et devait être regardée comme antérieure à la statuaire en airain, *statuaria*, pratiquée pour la première fois par Phidias, vers la 82^e Olympiade. Phidias fut en effet le premier à communiquer aux œuvres en airain sorties de ses mains une supériorité remarquable.

Devant un témoignage aussi formel que celui de l'écrivain latin, nous n'aurions qu'à nous incliner, en adoptant purement et simplement son opinion, si Pausanias ne contredisait formelle-

ment Pline dans un passage que nous croyons devoir rapporter in extenso (l. II, ch. XV), à cause de son importance :

« Ἐκ Κορίνθου δὲ εἰς Ἄργος ἐρχομένῳ Κλεωναὶ
 « πόλις ἐστὶν οὐ μεγάλη. Παῖδα δὲ εἶναι Πέλοπος
 « Κλεώνην λέγουσιν, οἱ δὲ τῷ παρὰ Σικυῶνα φέροντι
 « Ἄσωπῳ θυγατέρα ἐπὶ ταῖς ἄλλαις Κλεώνην γενέσ-
 « θαι· τὸ δ' οὖν ὄνομα ἀπὸ τοῦ ἑτέρου τούτων ἐτέθη
 « τῇ πόλει. Ἐνταῦθά ἐστιν ἱερόν Ἀθηνᾶς, τὸ δε
 « ἀγάλμα Σκυλλίδος τέχνη καὶ Διποίνου· μαθητὰς
 « δὲ εἶναι Δαϊδάλου σφας, οἱ δὲ καὶ γυναῖκα ἐκ Τόρ-
 « τυνος ἐθελουσι λαβεῖν Δαΐδαλου, καὶ τὸν Δίποινον
 « καὶ Σκυλλιν ἐκ τῆς γυναικὸς οἱ ταυτῆς γενέσθαι. »

« Sur la route de Corinthe à Argos se trouve
 « Cleone, petite ville ainsi nommée de Cleonos,
 « fils de Pelops, suivant les uns, et suivant les
 « autres de Cleone, l'une des filles de l'Asope
 « qui passé au milieu de Sicyone ; ce qui est
 « indubitable, c'est que le nom de cette ville a été
 « tiré de l'une ou de l'autre. Dans cet endroit
 « existe un temple consacré à Minerve et dans
 « ce temple une statue de la même déesse, œuvre
 « de Scyllis et de Dipœnus, tous deux, à ce qu'on
 « croit, élèves de Dédale, peut-être même les
 « propres enfants de cet artiste, comme nés de la
 « fille de Görtys, que Dédale avait épousée. »

Pausanias, dans les lignes que nous venons de citer, n'est en réalité que l'écho affaibli et mourant des traditions de l'antiquité, et sauf sur un seul point, celui où il constate l'existence,

au moment où il écrit, d'une statue de Dipœnus et de Scyllis à Cleoné, il contredit l'opinion de Pline qui écrivait avant lui : il semble ainsi se ranger du côté de l'opinion de ceux qui voyaient dans les artistes crétois les élèves et même les fils de Dédale ; ils auraient ainsi vécu à une époque beaucoup plus reculée, tellement éloignée même des temps historiques qu'elle se perdrait dans la nuit des temps.

Cependant, dans un autre passage (l. II, ch. XXXII, de la description de la Grèce, si intéressante à consulter, malgré les erreurs qu'elle peut renfermer, Pausanias se contredit lui-même comme cela résulte des termes qu'il emploie :

« Ἐν δὲ τῇ ἀκροπόλει τῆς Σθηνιάδος καλουμένης
 « ἱνάς ἐστιν Ἀθηνᾶς. Δῆτ' ὁ δὲ εἰργασατο τῆς θεοῦ τὸ
 « ἔξάνον Κάλλιον Ἀιγινήτης. Μαθητῆς δὲ ὁ Κάλλιον
 « ἦν Τεκταῖος καὶ Ἀγγελίωνος, οἱ Δηλῆσις ἐποίησαν
 « τὸ ἀγάλμα τοῦ Ἀπόλλωνος. ὁ δὲ Ἀγγελίων καὶ
 « Τεκταῖος παρὰ Διποίνῳ καὶ Σκύλλιδι ἐδιδάχ-
 « θησαν. »

Parlant, en effet, de la statue en bois de Minerve qui se voyait dans le temple de cette déesse surnommée Streniade, attribuée à Callon, né dans l'île d'Egine, il affirme que cet artiste était disciple de Tectœus et d'Angelion, auteurs communs du simulacre d'Apollon, dans lesquels, soit dit en passant, nous serions tentés de voir de simples ouvriers en métaux chargés des assemblages des feuilles métalliques repoussés au mar-

teau au moyen de rivets ; puis il ajoute que ces deux artistes avaient appris de Dipœnus et de Scyllis les éléments de l'art qu'ils exerçaient.

Les lignes que nous venons de citer montrent clairement que Pausanias s'éloigne de la première opinion qu'il avait exprimée au sujet de la naissance et de la filiation des deux artistes crétois pour se rapprocher de l'opinion de Plinè. Sans doute, et comme on l'a fait observer depuis longtemps, il est impossible aux modernes de dissiper aujourd'hui toutes les obscurités qui couvrent le commencement des arts en Grèce, ce qui du reste ne doit pas nous étonner, car l'histoire des arts au moyen âge est elle-même très-obscurè. Les actions du prétendu maître de Dipœnus et de Scyllis, de ce Dédale auquel les anciens attribuaient tant de rares inventions et prêtaient tant d'aventures extraordinaires, sont trop mêlées à des fables de la mythologie grecque pour que nous puissions en tirer un enseignement historique, et Pausanias n'a pas ignoré qu'il existait à une époque très-ancienne des images en bois nommées *Dedalia*, et des *Dedalties*, c'est-à-dire des fêtes solennelles dans lesquelles ces images étaient portées processionnellement, comme nous voyons encore de nos jours les chasses dans lesquelles les chrétiens conservent précieusement les reliques des saints honorés par l'Eglise, figurer dans les processions du nouveau culte. Toutes les statues attribuées à Dédale par

Pausanias et qu'il a eu l'occasion de rencontrer dans son tour en Grèce, étaient en bois, notamment celle d'Hercule à Chalinitis, et dans d'autres localités, tandis que Pline affirme que les œuvres de Dipœnus et de Scyllis étaient en marbre ou en bronze.

N'est-il pas possible qu'à une époque incertaine, mais évidemment plus rapprochée de nous, le nom collectif des Dedalia, par lequel on avait pendant longtemps désigné les statues en bois conservées dans différents sanctuaires de la Grèce, après avoir passé, légèrement modifié, aux artisans qui exécutaient les images des dieux et qui formaient une corporation sous ce nom, soit devenu un nom propre particulier, servant à désigner le personnage fabuleux que nous rencontrons aujourd'hui dans quelques écrivains de la Grèce. Dans les temps modernes, l'adjectif qualificatif de *faber* a servi à désigner un très-grand nombre d'individus avec d'assez légères variantes dans la manière de l'écrire.

En Grèce, l'épithète Dédalide a pu être employée de la même manière, et quelques adjectifs grecs par lesquels on désignait l'habileté de la main humaine paraissent avoir également servi à nommer plus tard des artistes qui n'avaient jamais existé.

Sans cela comment pourrait-il se faire que le Dédale des poètes ou des historiens ait été contemporain de Thésée et qu'il ait pu vivre plusieurs

siècles avant la guerre de Troie, tandis que Pline mentionne lui-même un autre Dédale ayant existé assurément beaucoup plus tard, ce qui dans tous les cas permet de supposer que plusieurs artistes grecs, descendants de la même famille ou membres de la même corporation, ont porté au moins un nom semblable quoiqu'à des époques différentes.

La même incertitude règne au sujet du nom du père de Dédale, premier du nom. Les uns, en effet, le disent fils de Metion et d'Iphim, les autres voient en lui le petit-fils d'Eupalamos ; aux yeux de quelques-uns il passe pour le fils d'Eupalamos et pour le petit-fils de Metion et d'Alcippe, ailleurs on le fait descendre d'Erechthée ou de Palémon, ailleurs encore il est appelé fils d'Euphemus.

L'antiquité tout entière nous le représente tour à tour comme un sculpteur soit en bois, soit en marbre, comme un architecte, comme un ingénieur mécanicien. Quelques écrivains, de leur côté, prétendent qu'il a été le premier à transformer les hermès terminés par des gaines, ou des troncs d'arbre grossièrement sculptés, en des statues proprement dites, c'est-à-dire avec des bras et des jambes séparés du corps, membres auxquels il aurait communiqué le mouvement et la vie. Les anciens lui attribuent l'invention de la hache, du fil à plomb, des mâts de vaisseaux garnis de voiles. Allant plus loin encore, ces Grecs, à la riche et puissante imagination, vont

jusqu'à dire que, jaloux de son fils Talas qui, de son côté, avait inventé le tour du potier, la scie, etc., il l'aurait précipité du haut de l'Acropole d'Athènes et que, condamné à mort pour ce meurtre, il se serait enfui en Crète, où il aurait exécuté de nombreux ouvrages, notamment le groupe d'Ariadne et des danseuses, qui existait encore du temps de Pausanias, comme nous l'apprenons par le passage suivant (l. IX, ch. XL) :

« Δαιδάλου δὲ τῶν ἔργων δύο μὲν ταῦτά ἐστιν ἐν Βοιωτία, Ἡρακλῆς τε ἐν Θήβαις καὶ παρὰ Λεβάδεῦσιν ὁ Τροφώνιος, τασαῦτα δὲ ἕτερα ζόανα ἐν Κρήτῃ, βριτόμαρτις ἐν Ὀλοῦντι καὶ Ἀθήνᾳ παρὰ Κνωσίοις· παρὰ τούτοις δὲ καὶ ὁ τῆς Ἀριάδνης χορὸς, οὗ καὶ Ὅμηρος ἐν Ἰλιάδι μνήμην ἐποιήσατο, ἐπειρασμένος ἐστὶν ἐπὶ λευκοῦ λίθου. »

Quelques écrivains de l'antiquité attribuent au même personnage le fameux taureau auquel Pasiphae, mère d'Ariadne, a dû une si triste renommée ; suivant eux, il aurait dessiné le fameux labyrinthe à la demande de Minos, puis il serait tombé dans la disgrâce de ce prince pour avoir donné à Ariadne le fil dont Thésée se servit pour sortir de ce même labyrinthe dans lequel il fut lui-même enfermé à son tour avec Icare son fils, et dont il parvint à s'échapper grâce aux ailes de cire qu'il avait fabriquées. Un peu plus tard, parvenu en Sicile auprès de Cocalos, qui l'accueillit volontiers, il y fut poignardé par la fille de ce roi,

qui récompensa assez mal ce que Dédale avait fait pour son père, en employant ses grands talents à la construction de différents monuments. Cependant, s'il faut en croire d'autres mythologues, le même personnage avait fini par trouver un asile inviolable en Sardaigne, où ses talents lui avaient valu des honneurs semblables à ceux qu'on rend à la divinité. Je ne sais quel écrivain lui a fait épouser une Crétoise nommée Iapyx ou Naucrates, dont il aurait eu son fils Icare, mort si malheureusement, et c'est d'une autre union, aussi fabuleuse que la précédente, avec la fille de Gortys que seraient nés les sculpteurs crétois Dipœnus et Scyllis, comme Pausanias l'affirme, mais à coup sûr sans en être bien sûr lui-même, ce qu'il est loin au surplus de dissimuler.

Si nous avons rapporté ici une faible partie des récits fabuleux qui concernent Dédale et dont Pausanias s'est fait l'écho complaisant, en confondant le temps et les lieux, puisqu'il attribue à un même personnage non-seulement les œuvres de plusieurs artistes, mais encore de plusieurs siècles, c'est parce que dans l'histoire du même personnage on pourrait avec un peu de bonne volonté retrouver le développement successif des arts en Grèce, et qu'il était en même temps utile de montrer que le témoignage tout à la fois précis et vraisemblable de Pline concernant les artistes crétois dont il s'agit doit être préféré à celui de Pausanias.

En outre, si les sculpteurs crétois, au dire même de Pausanias, en contradiction flagrante avec lui-même, ont été les maîtres de Tectœus et d'Angelion, élèves eux-mêmes de l'éginète Callon que nous nous garderons bien de confondre avec l'éleen du même nom, comme l'a fait Meyer dans son histoire des *beaux-arts* chez les Grecs, ce que Sillig lui a reproché (*Catalogus artificum*) avec raison, et si d'un autre côté Callon doit être regardé comme ayant vécu en même temps que Canachus de Sicyone, nous verrons bientôt que Pausanias et Pline semblent presque d'accord au sujet de l'époque qui a vu fleurir les deux maîtres crétois en question.

Canachus en effet a vécu incontestablement entre la 65^e et la 75^e Olympiade, tandis qu'au dire de Pline, Dipœnus et Scyllis fleurissaient vers la 50^e; or, suivant Pausanias, ils auraient eu pour disciples Angelion et Tectœus, et ceux-ci à leur tour auraient donné des leçons à Callon; rien n'empêche de croire que les maîtres crétois de l'Olympiade 50^e aient enseigné leur art vers la 58^e et que leurs élèves Angelion et Tectœus aient eux-mêmes transmis les leçons qu'ils avaient reçues à Callon vers la 66^e Olympiade, quoi qu'ait pu dire à ce sujet Otfried Müller dans ses *Æginetica*, p. 101.

Callon l'Eginète, dont il vient d'être question, comme Pausanias nous l'apprend, était contemporain de Canachus de Sicyone, fils de Cleotas, frère

d'Aristocles, et c'est à Canachus qu'il faut notamment attribuer la statue colossale d'Apollon Philézien, à laquelle il travaillait vers la 73^e Olympiade. Les critiques qui se sont occupés de la chronologie des œuvres de la plastique grecque admettent unanimement que l'époque où cet artiste se montra dans tout son éclat ne peut pas remonter au-delà de la 75^e Olympiade. Laissant donc complètement de côté la question de savoir s'il a pu exister deux artistes nommés Canachus dont le dernier aurait vécu vers la 84^e Olympiade, ce qui nous importe peu en ce moment; nous nous contenterons de nous demander si les maîtres de Callon, Angelion et Tectœus, peuvent être considérés comme ayant été les maîtres de Callon. Or Pausanias le dit en termes trop exprès (l. II, ch. XXXII), cités un peu plus haut et auxquels nous nous référons, pour que nous n'acceptions pas son témoignage; mais ceux-ci ayant été les disciples des deux maîtres crétois qui fleurissaient vers la 50^e Olympiade, cet écrivain nous autorise à adopter l'opinion de Sillig, qui, dans son *Catalogus Artificum*, propose de considérer comme contemporains de la 58^e Olympiade les élèves de Dipœnus et de Scyllis, auteurs communs de l'Apollon Délien, statue célèbre dans l'antiquité et dont Plutarque a parlé dans les termes suivants :

« ἐί γε ξύλινον μὲν ἦν τὸ πρῶτον εἰς Δῆλον ὑπὸ Ἐρη-
« σιχθουνοσ Ἀπολλωνι ἐπὶ τῶν θεωριῶν ἀγαλμα. »

Nous sommes condamnés à ignorer si Angelion

et Tectœus méritaient la renommée à laquelle ils étaient parvenus en travaillant le marbre ou le bronze, mais comme leurs maîtres Dipœnus et Scyllis passent pour avoir été très-habiles à sculpter le marbre, il nous est permis de supposer que leurs élèves ont dû employer la même matière. Toutefois nous croyons devoir observer que l'association de ces différents maîtres nous rappelle le temps où il n'existait encore que des ouvriers en métaux, des maîtres tailleurs de pierre, des sculpteurs praticiens regardés comme Dédalides, c'est-à-dire comme les élèves, les enfants, les apprentis d'un maître qui n'a peut-être jamais existé, parce que sans aucun doute les œuvres qui sortaient de leurs mains étaient exécutées dans le style ancien, c'est-à-dire dans le style convenu et religieusement conservé, à l'exemple des statues nommées *Dedalea*, exposées dans les fêtes nommées *Dédalies*, dont nous avons parlé.

Parmi les autres disciples de Dipœnus et de Scyllis, Pausanias (l. III, ch. XVII) range Klarchus de Rhegium, « Κλέαρχον δὲ ἄνδρα Ῥηγῖνον τοῦ ἀγάλμα ποιῆσαι λέγουσιν, ὃν Διποίνου καὶ Σκύλλιδος, οἱ δὲ αὐτοῦ Δαιδάλου φασὶν εἶναι μαθητὴν, » maître lui-même de Pythagoras, originaire de la même ville (le premier a fleuri sous la 68^e Olympiade), Doryclidas et Médon, tous les deux frères, tous les deux Lacédémoniens, auteurs, le premier d'une statue de Themis, mère des Heures, l'autre d'une

statue de Minerve ; ces deux simulacres se voyaient dans le temple de Junon à Elise. Cependant Pausanias ne paraît pas être très-bien informé au sujet de Clearchus dont il vient d'être question, car il hésite à croire qu'il ait été élève des deux sculpteurs crétois, parce que, suivant quelques-uns, il était élève de Dédale, du fabuleux Dédale.

Quant à la statue de Jupiter que le même écrivain attribue à Clearchus, elle devait remonter aux premiers temps de l'art, puisqu'elle était faite de feuilles de bronze peu épaisses, travaillées au marteau et réunies ensuite avec des queues d'aronde ou de simples rivets. Sillig, et avant lui Thiersch, ont déjà fait observer que nous avons là un spécimen de ce que les Grecs nommaient σφρηλάτον.

Aucun doute au surplus à concevoir au sujet de Doryclidas et de Médon ; tous deux avaient appris leur art à l'école des artistes crétois. Pausanias le dit à deux reprises différentes dans le passage suivant (l. V, ch. XVII) :

« Παρὰ δὲ αὐτὰς Οἰμίδος ἄτε μητρὸς τῶν Ὀρῶν ἄγαλμα ἔστηκε Δορυκλείδου τέχνη, γένος μὲν Λακεδαιμονίου, μαθητοῦ δὲ Δίποινου καὶ Σκύλλιδος· τὰς δὲ Ἑσπερίδας πέντε ἀριθμοὺν Θεοκλῆς ἐποίησε, Λακεδαιμόνιος μὲν καὶ οὗτος, πατὴρ Ἡγυλοῦ, φοιτῆσαι δὲ καὶ αὐτὸς παρὰ Σκύλλιν καὶ Δίποινον λέγεται· τὴν δὲ Ἀθηναίων κράνος ἐπιχειμένην, καὶ δόρυ καὶ ἀσπίδα ἔχουσαν Λακεδαιμονίου λέγουσιν

ἔργον εἶναι Μέδοντος, τοῦτον δὲ ἀδελφον τε εἶναι Δορυκλείδου καὶ παρὰ ἀνδρασι διδαχθῆναι τοῖς αὐτοῖς.

Le même temple de Junon, situé à Olympie, gardait, au temps de Pausanias, cinq statues nommées Hesperides, τὰς δὲ Ἑσπερίδας πέντε ἀριθμοῦ Θεόκλης ἐποίησε, c'est-à-dire les Nymphes filles de la nuit, œuvres également d'un statuaire lacédémonien nommé Theocles, fils d'Hegylus, et qui passait pour avoir suivi lui aussi les leçons des deux artistes crétois. Ne peut-on pas se croire autorisé à appliquer à toutes ces œuvres d'art sorties des mains des élèves de Dipœnus et de Scyllis ce que dit Pausanias en parlant des simulacres de Jupiter et de Junon placés dans le temple de la même déesse, lesquels, il est vrai, étaient en or et en ivoire, mais qu'il caractérise par les mots ἔργα δὲ ἐστὶν ἄπλα, malgré la beauté des matières employées à leur confection, en se servant du mot ἀρχαῖα pour quelques autres simulacres du même sanctuaire, tels que ceux de Bacchus, de Latone, de la Fortune et de la Victoire ; « ὀπισθέν δὲ τῆς Χαλκιοῦκου ναὸς ἐστὶν Ἀφροδίτης Ἀρείας τὰ δὲ ἕξ ἀνα ἀρχαῖα, εἶπερ τι ἄλλο ἐν Ἑλληνισιν. »

Il nous reste encore à parler d'un autre élève de Dipœnus et de Scyllis mentionné par Pausanias (l. VI, ch. XIX), auquel on attribuait quelques statues déposées dans le trésor d'Olympie, œuvre des Mégariens, mais que cet écrivain n'a

pas cru devoir signaler d'une manière plus expresse. En effet, il s'est contenté de dire : « τὰ δὲ ἀναθήματα ἐκ παλαιοῦ σφᾶς ἔχειν εἰκὸς, ἃ γὰρ ὁ Λακεδαιμόνιος Δόντας Διποίνου καὶ Σκύλλιδος μαθητῆς ἐποίησεν. »

Comme les artistes précédents, Doryclidas, Medon, Theocles, Dontas, étaient originaires de Lacédémone; n'est-ce pas un fait bon à signaler ici?

D'un autre côté, les œuvres d'art attribuées aux élèves des mêmes maîtres avaient été exécutées aussi bien en bois qu'en bronze, qu'en ivoire, en or et en ébène, matières précieuses que les Grecs ne rencontraient pas sur leur sol ou du moins qu'en très-faible quantité; cette considération pourrait bien à elle seule infirmer le témoignage de Pausanias, en ce qui touche l'ancienneté des unes comme des autres, à moins qu'on ne soit tenté d'admettre que les Grecs tenaient de leurs voisins l'exemple et l'usage de l'emploi de matières aussi rares.

Si maintenant nous consentons à nous rappeler que dans l'énumération rapide et concise de Pline des œuvres d'art attribuées aux deux artistes crétois, maîtres des artistes grecs dont nous avons cité les noms en dernier lieu, très-vraisemblablement comme les plus illustres ou du moins les seuls dont il eut l'occasion d'entendre parler, nous ne trouvons que des simulacres de divinités telles qu'Apollon, Diane, Minerve, Hercule, Pausanias a

contribué à augmenter et à diversifier le nombre des œuvres d'art sorties de leurs mains. En effet, le Périégète mentionne successivement une statue en bois de Minerve conservée dans la petite ville de Cleoné, les Dioscures et leurs enfants Anaxide et Mnesinous, les mères de ces deux enfants, Hilaire et Phebœ, dont les images avaient été exécutées par une combinaison heureuse du bois, de l'ébène et de l'ivoire. Le culte des Dioscures remontait à une si haute antiquité qu'à Sparte on les voyait représentés par des pièces de bois disposées en parallélogrammes, auxquelles on donnait le nom particulier de *δόκανα*, et qu'on conservait précieusement dans les temples nommés *ἀνάκτορον*. La popularité du culte des Dioscures explique suffisamment comment de bonne heure ils ont pu être représentés par l'art grec qui, avant d'être entièrement maître de lui-même, a pu employer l'ivoire, l'ébène et l'or à la confection d'images grossières de la divinité, parce que ces matières, quoique rares ou inconnues en Grèce, avaient été depuis très-longtemps mises en œuvre par les ouvriers orientaux qui en fabriquaient sans doute des idoles grossières, mais que la Grèce ne devait pas tarder à métamorphoser en œuvres immortelles d'invention et de goût. Sans cette considération, on pourrait douter un peu de la véracité ou des lumières de Pausanias, car il n'est pas facile de comprendre au premier abord comment deux artistes, nés en Crète, île puissante et

riche il est vrai, venus plus tard à Sicyone, avaient pu exécuter vers la 50^e Olympiade, c'est-à-dire plus de trente Olympiades avant Phidias, des statues de grandeur naturelle, non plus isolées, mais groupées ensemble, et qu'ils aient pu le faire autrement qu'en bois, seule matière commune dans leur pays.

Pausanias parle en effet d'ornements en ébène, en ivoire, des chevaux des Dioscures. Mais le sol de la Grèce ne produisait ni l'ébène, ni l'ivoire, l'or ne devait pas y être commun; c'est au commerce seul des Grecs avec les populations orientales qu'il faut attribuer la diffusion, l'usage de ces matières que les modernes prisent encore très-haut, quoiqu'elles soient devenues beaucoup moins rares. Pausanias cependant n'est pas le seul écrivain de l'antiquité qui nous ait conservé le souvenir des simulacres des Dioscures attribués à Dipœnus et à Scyllis; un écrivain beaucoup plus moderne, sans nous faire connaître où il a pu puiser ce qu'il dit à cet égard, Clément d'Alexandrie dans sa *Cohortatio ad gentes*, mentionne les statues des Dioscures dans le passage suivant :

« Ἐγενεσθη δὲ καὶ ἄλλωτινε δυω, Κρητικῶ οἰμαι ἀνδριαντοποιῶ· Σκυλῆς καὶ Διποινος ὠνομαζέσθη· τούτω δὲ τὰ ἐν Ἄργει τῶν Διοσχορῶν ἀγαλματα κατεσκευασατήν, καὶ τὸν ἐν Τιμυνθί Ηρακλεους ἀνδριαντα καὶ τὸ τῆς Μουνυχίας Ἀρτεμιδος ξοανὸν ἐν Συκυωνί. »

Ce passage, en confirmant ce que nous savions sur la patrie de Dipœnus et de Scyllis, nous apprend en même temps qu'ils avaient fait un simulacre d'Hercule pour les habitants de Tyrinthe et un autre de Diane pour Sicyone dont Pausanias n'a pas parlé. Le silence de ce dernier écrivain semble autoriser à croire que l'écrivain chrétien, loin de puiser ce qu'il a dit dans la description de la Grèce, avait eu recours à d'autres sources.

Nous n'en avons pas encore fini avec les témoignages empruntés à l'antiquité, relatifs aux deux artistes crétois, car un chroniqueur du XI^e siècle, Cedrenus, écrivain aussi crédule que médiocre, et qui a cru devoir entasser fables sur fables dans l'indigeste compilation historique qu'il nous a laissée, affirme qu'il existait à Constantinople une statue d'émeraude haute de quatre coudées, sortie des mains associées de Dipœnus et de Scyllis. Au dire de cet écrivain, le roi d'Égypte Sésotris avait fait cadeau de cette statue à Cléobule, tyran de Lyndos dans l'île de Rhodes. Voici le passage de Cédrenus :

« Ἐν τοῖς Λαύσου ἦσαν οἰκηματα παμποικίλα καὶ ξενοδεχεῖα τινὰ, ὅπου ἡ φιλόξενος ἐχώμηγεν τὸ ὕδωρ, ἔνθα ἔχε τὴν κλῆσιν ἴσατο δὲ καὶ τὸ ἀγαλμα τῆς Λινδίας Ἀθηνᾶς τετράπηχη ἐκ λίθου σμαράγδου, ἔργον Σκύλλιδος καὶ Διποίνου τῶν ἀγαλματουργῶν ὅσπερ ποτὲ δῶρον ἔπεμψε Σέσωστρις Ἀίγυπτου τύραννος Κλεοβουλῶ τῷ Λινδίῳ τύραννῳ. »

« In lausi erant domunculae varie et quædam hospitum receptacula, ubi hospitalis illa aquam suggerebat unde habebat nomen. Stabat etiam simulacrum Minerviæ Lindiæ in lapide smaragdo altum cubitos quatuor, opus Scyllidis et Dipoeni statuariorum, quod olim donum misit Sesostris Ægyptorum tyrannus Cleobulo Lindi tyranno. »

Il aurait bien dû nous apprendre comment le monarque égyptien, qui vivait en 643 avant l'ère chrétienne, avait pu faire un aussi beau présent à Cléobule, qui existait encore au v^e siècle avant la même ère. Il est vrai que Cléobule avait voyagé en Egypte, pays dont les anciens tiraient les émeraudes qu'ils employaient. Pline s'est étendu très-longuement sur cette pierre précieuse, dont le prix était si excessif qu'au rapport de Theophraste les livres égyptiens racontaient qu'un roi de Babylone avait envoyé en présent au roi d'Egypte une émeraude longue de quatre coudées et large de trois. Le même auteur, ajoutait-il, prétend qu'en Egypte, dans un temple de Jupiter, on voyait un obélisque fait de quatre émeraudes, lequel mesurait quarante coudées de hauteur, avec une largeur de quatre coudées à l'une de ses extrémités et de deux à l'autre, et qu'enfin, c'est toujours Pline qui parle, « au moment où j'écris, il existe à Tyr, dans le temple d'Hercule, « une stèle très-grande d'une pierre semblable ; » mais Pline devait-il ajouter foi à de pareils contes, à des exagérations aussi manifestes ? De nos jours

on est loin de rencontrer des émeraudes d'aussi forte dimension, ce qui permet de douter qu'il en ait existé d'aussi prodigieusement grandes que celles dont parle le naturaliste romain. Cependant, il n'est pas douteux que les anciens n'aient connu la véritable émeraude, c'est-à-dire l'émeraude verte analogue à celle du Pérou. On doit à M. Cailliaud la découverte des carrières où les Egyptiens exploitaient cette pierre précieuse ; malheureusement cette carrière, située dans la montagne de Zabara, est épuisée depuis longtemps. Si l'on admet au surplus l'existence dans l'antiquité d'émeraudes de quatre coudées, il sera sans doute nécessaire de reconnaître que les anciens donnaient ce nom à des substances vertes, qui n'avaient rien de commun avec les émeraudes que nous désignons sous le nom de béryl.

Ce serait d'ailleurs perdre un temps précieux que de rechercher à quelle source le chroniqueur Cédrenus a puisé ce qu'il dit des deux sculpteurs crétois dont la renommée paraît avoir été si grande dans l'antiquité qu'elle a pénétré jusqu'en Arménie, et qu'après tant d'années écoulées, dans le siècle où nous sommes ces deux artistes ont encore occupé la plupart des archéologues, comme nous allons le voir dans le § suivant.

§ 6.

Après avoir soigneusement rapporté tous les témoignages que les écrivains de l'antiquité nous

ont transmis concernant Dipœnus et Scyllis, et en même temps démontré d'une manière irrécusable que l'opinion de Pline relative à ces deux sculpteurs doit l'emporter sur celle de Pausanias, à cause de la contradiction manifeste dans laquelle celui-ci est tombé, je suis arrivé insensiblement à la conclusion de mon mémoire ; mais avant d'agiter l'importante question de savoir si nous possédons aujourd'hui des œuvres d'art qu'on puisse raisonnablement attribuer à la 50^e Olympiade, je crois nécessaire de résumer en quelques pages les opinions émises par les archéologues les plus renommés de l'Europe depuis un siècle environ, au sujet de l'époque à laquelle Dipœnus et Scyllis ont vécu. Personne au surplus n'ignore que l'un comme l'autre ont occupé dans l'histoire de l'art grec une place importante que l'antiquité avait été unanime à leur accorder et qu'au surplus les modernes ne leur contestent pas.

Le premier antiquaire dont le nom se rencontre tout naturellement sous ma plume, c'est l'immortel Winckelmann. Cependant il ne faut pas attacher une très-grande importance à ce qu'il dit des deux sculpteurs crétois, puisque non-seulement il en a parlé très-succinctement, mais encore contradictoirement. En effet, au ch. XI du liv. I de *l'Histoire de l'art antique*, le grand antiquaire a fait observer qu'au nombre des statues en bois qui se voyaient en Grèce au temps de Pausanias, il fallait placer les images d'Hilaire et



de Phœbe, femmes de Castor et de Pollux, dont les chevaux en ébène et en ivoire, de la main de Dipœnus et de Scyllis, disciples de Dédale, étaient conservés également dans le temple consacré aux Dioscures, non pas à Thèbes, comme le dit Winckelmann à tort, mais à Argos, ainsi qu'on l'a fait observer depuis longtemps. Voici le passage : « Besonders sind zu merken Hilaira und Phœbe zu Theben, nebst den Pferden des Kastor und Pollux aus Ebenholz und Elfenbein, als Werke des Dipœnus und Skyllis welche Schüler des Daedalus waren, » que j'ai tenu à rapprocher du suivant (l. IX, ch. I, § 5) du même ouvrage, dont la teneur suit : « Damals blüheten auch Dipœnus und Scyllis, welche Pausanias sehr irrig für Schüler des Dædalus angibt : es müsste denn derselbe ein jüngere Dædalus sein..... » parce que Winckelmann n'hésite pas à y blâmer Pausanias, et avec toute raison, d'avoir très-mal à propos fait des deux sculpteurs crétois des disciples de Dédale.

En 1788, Sainte-Croix, auteur de la chronologie des artistes grecs qui accompagne le célèbre Voyage d'Anacharsis, de l'abbé Barthélemy, qui, après avoir joui d'une réputation considérable, est aujourd'hui à peu près oublié, a adopté l'opinion finalement émise par Winckelmann en regardant Dipœnus et Scyllis comme les élèves de Dédale de Sycione ; il s'est trompé à coup sûr ; mais néanmoins il a fait preuve

de discernement en empruntant ce qu'il a dit à Winckelmann.

Heyne, auteur d'un mémoire qu'on lit encore avec profit aujourd'hui et qui a pour titre : *Antiquior artium inter Græcos historia ad tempora sua probabiliter revocata*, n'avait garde d'oublier les deux artistes crétois, et voici ce qu'il en dit :

« Ita plures Dædali discipuli celebrati sunt, inter-
 « dum qui aliquos sæculis post eos vixere, ita
 « Scyllis et Dipœnus quorum ætas Cyri tempora
 « et Olympiadam quinquaginta attigit Dædali dis-
 « cipuli Cleoneis habitati sunt ab aliis ejus liberi
 « a Gortyni filia suscepti, simili loquendi usu
 « Dædali temporibus vixisse dicti sunt, sculptores
 « quorum nomina ætatibus antiquioribus ad se-
 « quiores pervenerant, cum nihil aliud quam
 « ætati antiquiores eos vixisse de iis constaret. »

Mais en outre il fait observer que les statues en marbre exécutées par les mêmes maîtres ou n'existaient plus au temps de Pausanias, ou avaient entièrement disparu du sol de la Grèce, enlevées sans doute par les mains des envahisseurs de ce pays, tandis qu'on continuait à y montrer des œuvres d'art exécutées par Dipœnus et Scyllis, soit en bois, soit en ivoire, soit en airain. Conséquemment, dit-il, « on est en droit d'en
 « conclure qu'au temps où Pausanias parcourait
 « la Grèce, les *ciceroni* qui lui montraient sur son
 « passage les objets de l'art antique qui cou-
 « vraient le sol du même pays attribuaient aux

« deux Crétois, dont la renommée n'avait fait
 « que grandir avec le temps, tous les anciens
 « simulacres de divinités exécutés par des mains
 « différentes, mais dans le même style et par
 « des procédés semblables. » Le passage que
 nous venons de citer, sagement interprété, dé-
 montre que le célèbre critique était loin d'ad-
 mettre que Dipœnus et Scyllis eussent figuré au
 nombre des élèves de Dédale ; au surplus, ail-
 leurs Heyne a lui-même employé les expressions
 dont Pline l'ancien s'était servi en parlant d'eux ;
 conséquemment il les a regardés comme con-
 temporains de la 50^e Olympiade.

Hirt, dès l'année 1805, avait lu à l'Académie
 de Berlin un mémoire qu'il a inséré dans le tome I
 du recueil de l'Amathea, page 207, où, parlant
 de la sculpture en ivoire, il adopte l'opinion de
 Pline concernant l'époque où les deux sculpteurs
 crétois exerçaient leur art en commun.

Depuis, le même archéologue, dans une *His-
 toire des beaux-arts chez les Grecs*, publiée en
 1833, sans abandonner entièrement l'opinion
 qu'il avait précédemment émise, n'hésite pas à
 admettre qu'à ses yeux Dipœnus et Scyllis ont
 vécu beaucoup plus tard qu'on ne l'admet géné-
 ralement.

Boettiger, dans ses *Andeutungen zu vier und
 zwanzig vortragen ueber die Archeologie*, qui
 remontent à l'année 1806, a fait justement ob-
 server que jusqu'à cette date aucun archéologue

n'a égalé le mérite d'Heyne, comme auteur d'une histoire de l'art antique divisée en trois périodes : la première depuis son origine jusqu'à Phidias, la seconde depuis Phidias jusqu'à Praxitèle, la troisième enfin depuis Praxitèle jusqu'à Lysippe ; au dire du même archéologue, Heyne a montré un rare esprit de critique en disant qu'à l'origine, les arts chez les Grecs étaient exercés et pratiqués en famille et que les élèves d'un même maître étaient appelés ses enfants. C'est ainsi, pour donner un exemple, que Dipœnus et Scyllis, disciples d'un même maître, étaient regardés comme lui appartenant par les liens du sang. Il y a eu des Dedalides, comme des Asclépiades et des Homerides, et les premiers n'étaient que des ouvriers, des artisans plus ou moins habiles, auteurs des statues nommées Dedalia.

Emeric David, de son côté, à la même époque que Boettiger, adoptait dans son *Histoire de la sculpture antique* l'opinion soutenue par Heyne, dont les travaux paraissent lui avoir été familiers. Voici ce qu'il dit en parlant de Dipœnus et de Scyllis : « Ils florissaient vers la 50^e Olympiade, « l'an 580 avant notre ère, et ils acquièrent autant « de renommée par le mérite de leurs élèves « que par leurs propres ouvrages ; ils formèrent « Learque de Rhège, Smilis d'Egine, Theocles, « fils d'Hegylus, Dontas, Dorycidas et son frère « Medon, tous de Lacédémone, et entre autres « Tectœus et Angelion, qui furent les maîtres de

« Callon d'Egine. » Dans l'édition de cette histoire donnée il y a quelques années, on a remplacé Smilis par Emilis ; c'est une faute qu'il est utile de relever.

Quatremère de Quincy a publié en 1814 son *Jupiter Olympien*, ouvrage considérable et dont l'auteur mérite d'être cité, parce qu'il a contribué puissamment aux progrès de l'archéologie, malgré les critiques qui ne lui ont pas été épargnées par les archéologues d'un pays voisin du nôtre. Ce savant n'hésite pas à dire que l'école de Dipœnus et de Scyllis lui paraît avoir été la première à mériter ce nom, sous le rapport de l'enseignement, car elle obtint dans toute la Grèce la consistance, la durée et l'éclat. « Pline, ajoute-t-il, a fixé avec beaucoup de précision l'époque où ces deux artistes fleurissaient ; leurs ouvrages étaient très-nombreux en Grèce et l'on doit s'étonner que Pausanias ait pu, sans s'apercevoir de l'anachronisme, regarder Dipœnus et Scyllis non-seulement comme des élèves, mais encore comme des fils de la fille de Gortyne, épouse de Dédale. Pausanias, au surplus, a fourni lui-même des preuves de cet anachronisme, et c'est bien à tort que Winckelmann a proposé de remplacer le nom de l'ancien Dédale, fils d'Eupalamus, par celui de Dédale de Sicyone ; n'était-ce pas substituer une erreur à une autre ? » En effet, l'âge de Dédale de Sicyone se trouve incontestablement fixé par l'existence

même des ouvrages que les anciens lui attribuent, ce sont des statues d'athlètes vainqueurs à Olympie ; or ces statues n'ont pas dû être exécutées avant la 60^e Olympiade. Mais Pausanias affirme que Dédale de Sicyone était fils de Patrocles, lequel, au dire de Pline, fleurit dans la 95^e Olympiade. Dédale de Sicyone avait élevé le trophée dans l'Altis, après la victoire des Eléens sur les Lacédémoniens, et ce trophée étant postérieur à la 94^e Olympiade, on peut donc considérer comme un fait incontestable que c'est du même artiste dont parle Pline (l. XXXIV, ch. 8), en disant : « Dédale, estimé aussi entre les artistes qui ont fait des ouvrages en argile, est l'auteur des deux enfants en bronze qui se frictionnent : *Dædalus et ipse inter fectores laudatus pueros duos destringentes se fecit.* » On attribuait au même artiste une Vénus au bain : *Venerem lavantem sese Dædalus, stantem Polycharmus.* Nous croyons devoir faire observer ici que Sillig, dans la dernière édition de Pline qu'il a donnée en 1851, a supprimé le nom propre Dædalus de la citation précédente faite par Quatremère de Quincy, et voici comment il a rétabli la phrase : *Venerem lavantem se sed et aliam stantem Polycharmus.* Que Sillig ait eu tort ou raison de corriger ainsi le texte de Pline, je ne l'examine pas ici ; mais à nos yeux il résulte de l'opinion très-habilement motivée de Quatremère que Winkelmann s'est trompé.

Thiersch, dans un mémoire important publié en 1816, *Ueber die Epochen der bildenden Künste*, le meilleur peut-être que l'archéologie allemande ait produit sur le même sujet, et qu'il a singulièrement amélioré dans la seconde édition qu'il en a donnée en 1829, remarque en premier lieu que la plupart des artistes grecs antérieurs à la 70^e Olympiade appartiennent par le style de leurs ouvrages à la plus ancienne école de l'Attique, et que c'est le motif qui les a fait appeler élèves de Dédale : parmi ces artistes on a rangé Dipœnus et Scyllis, qui cependant doivent être placés incontestablement au commencement du VI^e siècle avant l'ère chrétienne, tandis que les traditions relatives à Dédale le placent au V^e siècle avant notre ère.

Comme nous nous proposons de revenir à Thiersch qui, au surplus, n'hésite pas à considérer les célèbres metopes de Selinonte comme des œuvres contemporaines des deux Crétois, nous nous contentons en ce moment de regarder le témoignage de cet archéologue comme favorable à l'opinion que nous avons adoptée nous-même.

Meyer est l'auteur d'une *Histoire des beaux-arts chez les Grecs* depuis l'origine jusqu'au moment de son déclin, publiée en 1824-1835. Cet écrivain, parlant de Dipœnus et de Scyllis, se contente de dire que les œuvres d'art attribuées aux deux artistes crétois par Pausanias

ont été réellement exécutées par eux et qu'il existe des motifs très-plausibles pour ne pas admettre qu'ils aient été les élèves et les enfants du premier Dédale. C'est ainsi que le simulacre de la *Minerva Alea*, qu'on leur attribue et qui était partie en ébène et partie en ivoire, autorise à croire que cette statue ne pouvait pas remonter au siècle où l'on est convenu de placer Dédale, le prétendu maître de ces deux artistes, parce que l'emploi seul de matières aussi précieuses et que le sol de la Grèce ne fournissait pas à coup sûr, semble appartenir à un art plus perfectionné, à des mains plus habiles, à une époque de civilisation plus développée. L'exécution de cette statue n'indique-t-elle pas les leçons de maîtres étrangers habitués depuis longtemps à se servir de l'ébène et de l'ivoire, ou même l'imitation d'objets semblables inconnus jusque là à la Grèce? Ne doit-on pas tenir compte d'un fait hors de conteste, l'existence vers la 50^e Olympiade de Dipœnus et de Scyllis qui ont dû leur célébrité à l'habileté avec laquelle ils taillaient le marbre, matière déjà employée avant eux, mais moins généralement, quoiqu'il fût très-abondant en Grèce?

Suivant Meyer, l'intervalle considérable, il est de plusieurs siècles, qui sépare le commencement des arts sous les Dédalides, de l'époque contemporaine des deux Crétois, semble démontrer que nous ne possédons aujourd'hui que des

traditions incertaines sur ses premiers développements.

Otfried Müller, malgré sa science ordinairement aussi sûre que profonde, ne nous paraît pas s'être approché de la vérité autant que la plupart des archéologues dont nous avons jusqu'à présent cité les noms. En effet, dans deux ouvrages différents et à deux reprises, savoir dans les *Ægine-tica* et dans les *Ephémérides* de Vienne, année 1835 (cette dernière dissertation a été réimprimée depuis sa mort), il a cru devoir adopter l'opinion de Pausanias, comme ses compatriotes le lui ont reproché, notamment Sillig et Thiersch, qui le traite avec son âpreté ordinaire. Cependant je n'hésite pas à mettre Otfried Müller au nombre des érudits qui placent Dipœnus et Scyllis vers la 50^e Olympiade, en leur donnant pour élèves Angelion et Tectœus, Doryclidas, Dontas, Theocles, Medon, à peu près contemporains; c'est ce qui semble résulter du § 82 de la première édition du Manuel archéologique de cet illustre savant.

Sillig, dans son *Catalogus artificum*, antérieur à la première édition du manuel dont on vient de parler, n'a pas eu de peine à montrer que le témoignage de Pline devait être préféré à celui de Pausanias, parce que, comme il le dit très-bien, ce dernier écrivain ne s'étant jamais proposé pour but d'écrire une histoire chronologique de l'art grec, nous devons le considérer comme

ayant adopté sans parti pris l'opinion de ceux qui
 « *Dipænum et Scyllidem Dædali discipulos vel*
 « *filios dixerunt, sed nihil aliud voluerunt quam*
 « *primos hos sculptores cum chorago omnium arti-*
 « *ficum conjungere.* »

Sillig ajoute que l'opinion de Pline se trouve confirmée d'une manière irréfutable, par le seul fait de l'existence de Callon l'Eginète, contemporain de la 76^e Olympiade, lequel avait suivi les leçons de Tectœus et d'Angelion; or ceux-ci étaient sortis de l'école de Dipœnus et de Scyllis, comme Pausanias lui-même nous l'apprend dans le passage qu'Otfried Müller a cru pouvoir rejeter et que nous avons nous-même rapporté tout au long.

Schinke, auteur de l'article de *Dipœnus* dans la grande Encyclopédie connue sous le nom d'Ersch et Gruber, se montre disposé à admettre comme un fait incontestable que le type primitif des images des Dieux, avait dû être religieusement conservé. Ce fait une fois admis permet, suivant lui, de comprendre très-facilement comment il a pu se faire qu'un grand nombre de statues, reproduisant des types depuis longtemps en usage, aient été regardées comme ayant été exécutées au temps où l'on suppose que Dédale a vécu, c'est-à-dire à une époque très-reculée. Mais lorsque les auteurs de ces mêmes statues reproduites incessamment et à des époques très-différentes avaient quelque réputation, ils ont dû être eux-mêmes appelés élèves

et fils même de Dédale, personnage fabuleux. Au nombre des artistes dont les noms sont venus jusqu'à nous, on a placé Dipœnus et Scyllis, dont les œuvres forment en quelque sorte la transition de l'art primitif à l'art insensiblement transformé et comme animé d'un souffle nouveau. Dans des temps plus rapprochés de nous, l'art a reproduit également des types figuratifs depuis longtemps consacrés.

Raoul Rochette, dans le *cours d'archéologie* professé à la Bibliothèque du roi en 1828, s'est demandé si l'art grec a dû sa naissance et son développement à l'influence de l'art égyptien, question qu'il a résolue négativement, et il a rangé parmi les Dédalides Dipœnus et Scyllis. Suivant lui, ces deux sculpteurs, par la nature même de leurs travaux et d'après des témoignages dignes de foi, doivent avoir vécu à cinq ou six siècles de distance de l'Athénien Dédale, et ne peuvent conséquemment être regardés comme ses enfants que dans le sens moral de ce mot, c'est-à-dire en qualité de disciples formés à son école.

Hoeck, auteur d'un savant ouvrage sur l'île de Crète, patrie de Dipœnus et de Scyllis, qui a paru sous le titre de Kreta, et dont le premier volume remonte à 1829, s'est contenté de dire que ces deux artistes ayant vécu vers la 50^e Olympiade, il n'existe aucun motif pour admettre qu'ils aient été fils et élèves de Dédale.

Bartsch, dans sa *Chronologie des artistes grecs*

et romains (Vienne, 1835), a placé Dipœnus et Scyllis, dédalides, originaires de l'île de Crète, comme ayant vécu à Sicyone vers la 50^e Olympiade.

Le professeur Ross, qui, dans son ΕΓΧΕΙΡΙΔΙΟΝ ΤΗΣ ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΑΣ ΤΩΝ ΤΕΧΝΩΝ, avait pris pour guide le Manuel d'archéologie d'Otfried Müller, a rangé parmi les artistes grecs dont les noms ont commencé à être connus, outre Rhœcus, Théodore et Telecles Samicus, Glaucus de Chio, Learque de Rhégium, Gitiadas le Lacédémonien, Aristocles de Cydarinte ; Dipœnus et Scyllis, les Dédalides crétois qui vivaient vers la 50^e Olympiade, suivant le témoignage de Pline, c'est-à-dire avant le règne de Cyrus ; mais en ajoutant qu'il existe sur l'époque où les artistes crétois exerçaient leur art une assez grande incertitude, puisque Pausanias a pu dire qu'ils avaient eu pour maître Léarque.

Frantz Kugler, dans son *Manuel de l'histoire de l'art*, dont la première édition date de l'année 1841, a placé dans la première moitié ou au milieu du vi^e siècle avant l'ère chrétienne deux artistes ayant travaillé en commun, Dipœnus et Scyllis de Crète, dont les travaux et l'influence laissent apercevoir une personnalité considérable dans les arts. Ils ont exercé leur art dans le Péloponèse, notamment à Sicyone et à Argos, et ont formé une école importante. Parmi leurs élèves cite notamment des Lacédémoniens. Au nombre des sujets qu'ils ont traités, outre quelques statues de divinités,

on rencontre des groupes de figures appartenant au mythe héroïque qui avaient été consacrés dans des temples, notamment à Olympie; les matières principalement employées dans leurs divers travaux offraient l'association du bois de cèdre à des ornements d'ivoire et d'ébène.

C'est en 1847 que le comte de Clarac a publié son catalogue chronologique des artistes de l'antiquité dans lequel il a placé à l'Olympiade 50 (580 avant Jésus-Christ), Dipœnus et Scyllis, de Crète, premiers sculpteurs en marbre, qui passaient pour être de l'école de Dédale, ou statuaires du premier style, en ajoutant que Dipœnus travaillait aussi en or et en ivoire, et qu'il avait fait notamment des chevaux en ébène dont les sabots étaient en ivoire.

Brunn, dans son *Histoire des artistes grecs* (1853), dit en parlant des deux artistes crétois qu'ils nous ramènent au temps de Dédale. S'ils ont été appelés élèves et même fils de ce personnage, c'est bien évidemment parce qu'ils appartenaient à l'école dédalienne et qu'ils sortaient de l'île de Crète. Pline, suivant Brunn, a déterminé positivement l'époque à laquelle ils ont vécu, en les plaçant vers la 50^e Olympiade, mais ne peut-on pas se demander s'ils sont bien nés à la même époque ou si leur plus grande renommée date de l'Olympiade dont il est question dans le texte de Pline? Otfried Müller a montré avec une certitude à peu près absolue sur quoi se fonde l'assertion de Pline, et c'est aux

sources arméniennes que le célèbre archéologue a puisé.

Ici nous demandons la permission de faire quelques observations qui ont bien leur importance. Si le savant archéologue de Göttingue a connu le passage de Moïse de Khorène que nous avons cité au commencement de ce mémoire, ne s'est-il pas trompé en interprétant le texte arménien qu'il n'avait pas lu du reste dans la langue originale? Cyrus, au dire de Brunn que je cite textuellement, avait trouvé dans le butin fait sur Crésus une statue d'Hercule, ouvrage de Dipœnus et de Scyllis, aussi bien qu'un Apollon et une Diane, vraisemblablement exécutés par les mêmes artistes, et il les avait emportés avec lui. Il résulte de là que les deux artistes crétois exerçaient leur art avant la défaite de Crésus, qui eut lieu la troisième année de la 50^e Olympiade. Allant encore plus loin et par une autre conjecture, Otfried Müller a cru pouvoir admettre que les artistes crétois avaient vécu beaucoup plus tard et il en a conclu qu'ils avaient pu traiter le sujet si souvent représenté par les anciens, l'enlèvement du trépied d'Apollon par Hercule. Chacun des simulacres de ces divinités grecques aurait été exécuté de ronde bosse, et indépendamment l'un de l'autre; mais plus tard groupés ensemble, ils auraient servi à composer la représentation tout entière de cet épisode mythique à l'instar des statues des frontons de quelques temples.

Néanmoins, en rapportant l'opinion d'Otfried Müller, Brunn est loin de l'accepter tout entière, et en conséquence il se refuse à croire que les statues portées en Arménie par Ardasches aient pu faire partie du butin enlevé à Crésus, et suivant nous il ne s'est pas trompé.

Que dit en effet Moÿse de Khorène? « Ardasches
« va à l'occident, il fait captif Crésus, roi des Ly-
« diens. Ayant trouvé en Asie les statues de bronze
« doré d'Artémise, d'Hercule et d'Apollon, il or-
« donne de les porter en notre pays, afin qu'elles
« soient érigées à Armavir: quant à la statue
« d'Hercule représenté dans la force de l'âge, faite
« par Scyllis et Dipœnus de Crète, les prêtres qui
« appartenaient à la famille des Vahnouni l'ayant
« regardée comme la figure de leur ancêtre Vahakn,
« ils l'élevèrent, après la mort d'Ardasches, dans la
« contrée de Daron, au village nommé Achdichad,
« qui leur appartenait. »

Il résulte de ce passage que le roi d'Arménie Ardasches I^{er} fit prisonnier Crésus, roi de Lydie, et qu'ayant trouvé en Asie les statues en bronze doré de Diane, d'Hercule et d'Apollon, il les envoya en Arménie pour les ériger à Armavir. Or à quelle époque vivait Ardasches ou Artaxes I^{er}? De l'année 444 à l'année 80 avant Jésus-Christ. Conséquemment il n'a pu faire prisonnier un prince ayant vécu lui-même plusieurs siècles avant l'ère chrétienne.

D'un autre côté, résulte-t-il des expressions

employées par Moïse de Khorène que les statues en question appartenissent à Crésus ? Non assurément ; pas plus que les simulacres de Jupiter, de Diane, de Minerve, de Vulcain, de Vénus, arrachés à la Grèce par le même prince. Mais l'historien des Arméniens, ordinairement si crédule en rapportant fidèlement ce que les écrivains grecs avaient dit concernant Ardasches, semble regarder lui-même ce qu'il avance comme une fable ; il n'ignorait pas que Cyrus avait pardonné à Crésus, après l'avoir condamné à périr, sans ajouter aucune créance à cette fable racontée par plusieurs écrivains, tels que Evagoras, Camadros, Pflégon, il ajoute : « A moins qu'il n'ait existé « plusieurs Crésus, ce qui pourrait expliquer « tout. »

Un de nos anciens confrères a publié en 1864 une histoire de la sculpture grecque avant Phidias, accompagnée de planches très-médiocres. Cette histoire a été réimprimée sans aucun changement en 1870 ; conséquemment nous devons croire que l'auteur regardait comme incontestable ce qu'il a pu dire des sculpteurs crétois. Dipœnus et Scyllis furent, suivant lui, pour la sculpture en marbre ce que Dédale avait été pour la sculpture en bois. Le marbre qu'ils employaient était le marbre de Paros, à l'exemple des sculpteurs de Chio, et, ce qui est digne d'être noté, ajoute-t-il, c'est que les Crétois avaient établi des colonies dans les deux îles de Paros et de Chio.

Tous deux vivaient avant Cyrus, vers la 50^e Olympiade; car Cyrus, parmi le butin enlevé de Sardes, emporta une statue d'Hercule que ces deux artistes avaient faite pour Crésus. Ainsi, ce roi éclairé autant que magnifique avait demandé des œuvres d'art à la Crète, aussi bien qu'à Samos et à l'Ionie. Seulement, comme le royaume de Lydie fut détruit trente-cinq ans plus tard par Cyrus, on ne peut décider si la 50^e Olympiade marque l'époque de la naissance des deux artistes ou celle de leur notoriété.

M. Beulé ne nous apprend pas sur quelle autorité il s'est fondé pour avancer que Crésus avait enlevé une statue d'Hercule sortie des mains des deux artistes crétois et qu'ils avaient exécutée à la demande de ce prince; mais comme ce fait ne se trouve mentionné que par Moÿse de Khorène, l'auteur de la *Sculpture grecque avant Phidias* n'aurait dû l'admettre qu'avec certaines réserves, et surtout après avoir avoué qu'il avait emprunté le fait en question au savant archéologue de Gœttingue. Au surplus, M. Beulé affirme beaucoup plus qu'il ne prouve; le plus souvent, sous sa plume convaincue, les conjectures deviennent des faits incontestables. Si Dipœnus et Scyllis sont venus à Sicyone, comme l'avance Pline, c'est qu'ils y avaient été appelés de Crète pour y exécuter des statues commandées par les Sicyoniens, séduits comme Crésus par la réputation de ces artistes. Les statues étaient commandées et payées par

l'état : donc c'était un travail d'une grande importance. S'ils quittent Sicyone pour se réfugier en Etolie, c'est qu'ils avaient été persécutés par leurs rivaux, c'est-à-dire par les artistes sicyoniens, qui façonnaient les métaux et devaient considérer avec envie ces étrangers, qui savaient travailler cette belle pierre blanche qui n'avait pas de nom dans la langue grecque et que l'on faisait venir de Paros ; mais les statues enlevées au roi Crésus, et notamment celle d'Hercule, étaient en bronze doré, au dire de Moÿse de Khorène, et Pline ne dit nulle part que les quatre statues de divinités exécutées à Sicyone fussent en marbre. Comment concilier cela ? Sans plus de gêne, M. Beulé attribue une erreur géographique à Pline en lui reprochant d'avoir prétendu que Dipcenus et Scyllis restèrent longtemps en Etolie ; c'était en Acarnanie qu'il aurait dû dire, car la ville d'Ambracie, qui était remplie des œuvres des deux Crétois, était précisément située en Acarnanie.

M. Beulé, après avoir parlé du rappel des deux artistes à Sicyone, où ils furent reçus avec de grands honneurs et comblés de présents, et qu'ils ne quittèrent qu'après avoir terminé les quatre statues qu'ils avaient ébauchées durant leur premier séjour, Apollon, Diane, Hercule, Minerve, ajoute que ces simulacres formant un seul groupe représentaient la fameuse dispute du trépied, si chère aux villes doriennes. O. Müller avait été le

premier à émettre la même idée qui ne repose pas sur un fondement sérieux ; mais M. Beulé néanmoins croirait plus volontiers que les quatre statues dont il parle étaient isolées et destinées à divers sanctuaires de Sicyone ; il n'est pas éloigné d'admettre qu'elles avaient été portées à Rome, car Pausanias ne les trouva plus à Sicyone... D'un autre côté, Clément d'Alexandrie ayant attribué aux mêmes sculpteurs une statue de Diane en bois, M. Beulé en conclut qu'ils avaient dû au travail du bois auquel ils s'étaient longtemps livrés, comme les statuaires de Chio, le nom d'élèves de Dédale, bien que plusieurs siècles les séparassent des temps fabuleux où l'on plaçait Dédale. Suivant lui, les artistes crétois avaient donné à leurs œuvres un caractère archaïque, embarrassé, roide, et lorsqu'ils façonnaient le marbre le mérite d'exécution devait être contestable. Mais comme l'auteur de la Sculpture avant Phidias admet que les statues de divinités exécutées à Sicyone ont été transportées à Rome, il se met en contradiction avec lui-même lorsqu'il prétend que les Romains n'avaient qu'un goût très-moderé pour les œuvres des deux statuaires.

Pline a déjà été corrigé par M. Beulé, pour avoir pris l'Étolie pour l'Acarnanie, mais une seconde fois notre ancien confrère le gourmande pour avoir dit que les deux villes de Cleone et d'Argos, peu éloignées de Sicyone, étaient remplies des œuvres des vieux maîtres crétois, car

M. Beulé n'a trouvé à Cleone qu'une Minerve et dans Argos six statues placées dans le temple des Dioscures et formant un ensemble : *Castor* et *Pol-lux*, tenant chacun un cheval, *Hilaira* et *Phæbé* leurs femmes, *Anaxidis* et *Mnasinous* leurs fils ; ces figures étaient en bois d'ébène avec quelques parties en ivoire. Mais il nous semble que l'idée d'avoir groupé six personnages différents et en outre d'avoir employé des matières aussi précieuses que l'ébène et l'ivoire, peu communes, si ce n'est même inconnues en Grèce, semble annoncer que les maîtres crétois étaient initiés à tous les secrets, à toutes les ressources de leur art.

Poursuivant l'énumération des œuvres d'art sorties de l'atelier de Dipœnus et de Scyllis, le même archéologue parle d'une statue d'Hercule que les Tirynthiens leur avaient demandée, et la troisième qu'ils eussent exécutée ; en ajoutant qu'ils se copiaient volontiers eux-mêmes, car ils avaient également répété Minerve à plusieurs reprises.

Enfin, pour terminer son histoire chimérique, ou à peu près, des maîtres crétois, M. Beulé a consacré quelques lignes au moine Cédrenus, dont, dit-il, les inepties sont nombreuses en matière d'art. Ce moine, comme nous l'avons vu, a raconté qu'on admirait au palais de Lausus, à Constantinople, une Minerve en émeraude haute de quatre coudées, c'est-à-dire de six pieds, œuvre de Dipœnus et de Scyllis, et qui avait été envoyée au tyran

de Lindos Cléobule par Sésostris, roi d'Égypte. M. Beulé pense que le moine en question avait mal compris le mot *lychnite* par lequel on désignait une certaine qualité de marbre de Paros, et pensé à tort qu'il s'agissait d'une pierre précieuse, émeraude ou autre, tandis que la statue en question était en marbre blanc. Elle avait été commandée par le tyran Cléobule, un des sept sages, et plus tard enlevée de Lindos, cité dorienne de l'île de Rhodes.

Je ne veux pas continuer plus longtemps l'analyse de ce que le même savant a dit des deux maîtres crétois qui, suivant lui, auraient exercé sur l'art de la Grèce continentale une influence salutaire et introduit l'usage du marbre, cette admirable matière dont l'art moderne se montre si épris. Pline s'était contenté de dire qu'ils s'étaient rendus célèbres par la perfection avec laquelle ils le taillaient, sans cependant avoir été les premiers à le faire.

J. Overbeck, dans l'ouvrage suivant : *Die antiken schriftquellen zur Geschichte der bildenden kunste bei den Griechen*, Leipzig, 1868, s'est contenté de placer les deux artistes crétois en regard de la 50^e Olympiade.

Urlichs, dans un programme publié en 1871 à Wurtzburg, dont le titre porte : *Commencements de l'histoire des artistes grecs*, et que je ne connais malheureusement que par la critique qu'en a faite Brunn dans les comptes-rendus de l'acadé-

mie des sciences de Munich, est d'avis que les deux Crétois ne devaient pas avoir moins de vingt-cinq ans lorsqu'ils quittèrent la Crète et qu'ils n'ont pu arriver à Sicyone que vers la 55^e Olympiade, tandis que Brunn admet de son côté que Dipœnus et Scyllis avaient environ vingt-neuf ans lorsque Cyrus monta sur le trône.

Ulrichs est également persuadé que ces mêmes artistes avaient travaillé le marbre avant de quitter la Crète; que, du reste, leur séjour à Sicyone fut d'environ quatre ans et qu'ils abandonnèrent cette ville pour Ambracie vers la 56^e Olympiade. Suivant lui, dans cette nouvelle résidence, Dipœnus et Scyllis comptèrent au nombre de leurs élèves Polystratos, auteur d'une statue de Phalaride, lequel très-vraisemblablement a dû mourir un peu plus tard, la première année de la 57^e Olympiade.

Enfin Ulrichs rejette entièrement le témoignage de Moÿse de Khorène dont Brunn, dans la critique assez amère qu'il a faite du travail de son compatriote, croit devoir prendre la défense, en observant que s'il règne une obscurité très-grande dans le récit de l'historien arménien, il n'en résulte pas moins, des termes dont il se sert, que la statue d'Hercule était l'œuvre commune des deux sculpteurs crétois, car le lieu dont ils étaient originaires se trouve expressément mentionné par Moÿse de Khorène. La réputation des mêmes artistes était trop peu répandue dans l'antiquité pour qu'on pût leur

attribuer légèrement des œuvres qui n'étaient pas sorties de leurs mains, comme cela est arrivé à plusieurs reprises à Phidias, auquel on a donné des statues qu'il n'avait pas faites, dans l'idée de leur donner une valeur qu'elles n'auraient pas eue sans cela. Rien n'empêche de croire qu'au bas du simulacre d'Hercule on ne lût les noms de Dipœnus et de Scyllis.

De tous les témoignages que nous avons cités dans le paragraphe actuel et qui émanent des archéologues les plus éminents de notre époque, il résulte qu'ils s'accordent à peu près unanimement pour fixer à la 50^e Olympiade le moment où les deux sculpteurs crétois ont fleuri. Dans le paragraphe qui va suivre, nous allons passer à l'examen d'une dernière et très-importante question, celle de savoir s'il nous est possible de reconnaître parmi les monuments figurés venus jusqu'à nous les caractères principaux de l'ancien style tels qu'ils se trouvent signalés par les écrivains qui en parlent.

§ VII.

Au moment où nous écrivons, un certain nombre d'archéologues ne se montrent que trop disposés à voir dans l'art grec une imitation servile de l'art oriental, mais cela nous paraît une erreur manifeste et d'autant plus déplorable que rien ne la justifie. Il y a souvent, à des époques

différentes, quoique peu éloignées les unes des autres, des courants qui se contrariaient même en matière d'érudition; et, comme l'a fait justement observer Raoul Rochette, la science archéologique a, comme toutes les opinions humaines, ses vicissitudes, ses retours et ses accès d'humeur et de caprice. Cette science a même, qui le croirait? ses objets de mode et de fantaisie; on revient à des opinions abandonnées depuis longtemps, pour s'en éloigner ensuite; on élève des systèmes nouveaux sur des ruines anciennes et on les construit avec les matériaux de systèmes précédemment adoptés, sauf à les combattre plus tard avec une précipitation égale à celle avec laquelle on les avait soutenus, sans s'inquiéter du résultat qu'on obtient ainsi. Or, en quoi consiste ce résultat? Il sert à ébranler ce qui paraissait solide et à remettre en doute des choses généralement admises.

Depuis la fin du xviii^e siècle et principalement depuis l'immortel ouvrage de Winckelmann, qui a mérité à coup sûr d'être appelé le réformateur de la science archéologique, malgré les erreurs qu'il a pu commettre, on a agité la question de savoir si c'était à la douceur du climat de la Grèce, à la clarté du soleil qui l'inondait, à la pureté de l'air que ses habitants y respiraient, aux libertés politiques dont ceux-ci jouissaient, aux richesses qu'ils avaient amassées, aux avantages de la paix qu'ils avaient su assez longtemps conserver, mais

surtout à leurs institutions religieuses, si nombreuses et si libres en même temps, qu'il fallait attribuer l'essor du génie des arts dans une partie de l'Europe, qui nous paraît bien petite aujourd'hui, mais dont le nom est resté populaire et respecté dans toutes les parties du monde civilisé.

Tour à tour et presque en même temps, on a cherché à prouver que le climat de la Grèce n'était pas aussi beau qu'on était tenté de le croire ; que son sol était plutôt ingrat que fécond, et que cependant c'étaient précisément les parties les moins fertiles de la même contrée qui avaient produit les artistes le plus en renom. D'un autre côté, quelques archéologues ont réussi à démontrer que les principes de la liberté politique n'ont pas toujours été respectés dans toutes les provinces du même pays, que les douceurs de la paix elle-même y avaient été très-souvent troublées, et enfin que les richesses de la Grèce étaient loin d'être importantes. N'eût-il pas été plus simple de reconnaître que les Grecs appartenaient à une race douée de facultés éminentes sous plusieurs rapports, que cette race, malgré tant de malheurs, après un long esclavage si peu mérité, conserve encore aujourd'hui quelques-unes des qualités qui l'ont toujours distinguée ?

Les Grecs, dans l'antiquité, possédaient non-seulement le génie des arts qui sait créer, mais en même temps le génie qui donne les moyens de les pratiquer heureusement. Aujourd'hui, nous

avons de la peine à concevoir et à comprendre comment, vers la 80^e olympiade, c'est-à-dire à une distance d'un peu plus d'un siècle de l'époque où florissaient les artistes crétois Dipœnus et Scyllis, Phidias et ses émules ont pu enfanter de nombreux chefs-d'œuvre réunissant la grandeur, la majesté, la gravité, l'ampleur, la magnificence, qualités si rarement réunies dans les productions sorties du même ciseau. Les Grecs au surplus pouvaient juger mieux que nous de leur mérite, puisqu'ils avaient sous les yeux les œuvres de ces immortels artistes, tandis que, pour les apprécier à notre tour, nous devons nous contenter de la vue de quelques statues de marbre arrachées par la violence aux monuments pour lesquels elles avaient été faites.

Néanmoins, il faut bien reconnaître que si Phidias a créé les images des divinités, ce sont les poésies homériques qui ont inspiré le sculpteur, et que celles-ci, en supposant même qu'Homère n'en serait pas l'auteur, n'ont pas à coup sûr été imitées des compositions épiques de l'Inde ou de l'Égypte.

En consultant, d'un autre côté, la chronologie de l'art grec avant et depuis Phidias, on observe en premier lieu que les œuvres des Dédalides ont été précédées par Homère et par Hésiode, et qu'entre les marbres attribués aux sculpteurs crétois Dipœnus et Scyllis et la représentation des drames d'Eschyle et de Sophocle, il n'existe

qu'une différence de vingt-sept olympiades. Continuant la même étude, nous voyons qu'Euripide se trouve être le contemporain du sculpteur Onatas, comme Phydias l'avait été d'Hérodote et de Pindare, auxquels succédèrent, très-peu d'années après, Thucydide, Platon, Xénophon, Aristote, en même temps que le grand sculpteur athénien se trouva remplacé par Myron, Polyclète, Scopas et Lysippe.

Après tant d'immortelles productions écloses sur une terre en réalité si pauvre, on pourrait croire le génie grec épuisé, comme les champs longtemps ensemencés ; loin de là, il se renouvelle, et, malgré la perte des libertés publiques de ce pays merveilleux, malgré la ruine de ses institutions civiles et religieuses, au premier siècle de notre ère, sous Titus, plusieurs centaines d'années après Phidias, un artiste se rencontre, capable de sculpter le groupe du Laocoon, où l'art triomphe habilement des nombreuses difficultés qu'il avait à vaincre pour représenter un sujet qui semblait uniquement dévolu à la poésie dont il s'est inspiré en réalité et de manière à lutter avec elle.

Actuellement nous nous voyons obligés de reconnaître d'autres causes que celles indiquées jusqu'ici comme ayant puissamment contribué à la marche progressive de l'art grec qui, pendant plusieurs siècles, a su se rajeunir en sacrifiant tour à tour la majesté à la grâce et la grâce au

pathétique, sans cependant faire oublier Phidias, et peut-être même sans le surpasser.

Les causes secondaires du développement successif des arts plastiques en Grèce, où les trouverait-on si l'on ne consentait pas à avouer hautement que le génie de ses habitants n'a puisé qu'en lui-même les inspirations qui le font admirer? et cela malgré la perte de la plus grande partie des chefs-d'œuvre qu'ils avaient enfantés et que nous sommes trop heureux nous-mêmes de reproduire d'après les quelques copies que le temps a respectées.

Mais ces causes secondaires elles-mêmes, quelles sont-elles? Suivant moi, elles consistent dans la noblesse de la figure, la proportion de toutes les parties du corps des Grecs, la force de la constitution physique, mais principalement dans l'amour enthousiaste que la beauté exerçait sur le peuple tout entier. A cela il convient d'ajouter des croyances religieuses si poétiques par elles-mêmes que les chrétiens, qui ont condamné le plus sévèrement les auteurs de ces croyances qu'ils connaissaient mal, ont emprunté à leurs livres les images les plus gracieuses des compositions et des tableaux de leurs poètes et de leurs peintres.

La religion grecque accueillait volontiers les divinités étrangères avec lesquelles elle aimait à confondre les siennes; elle multipliait les cérémonies publiques telles que les processions, les fêtes, les jeux que la pantomime, la danse, la mu-

sique animaient ; elle fournissait ainsi aux artistes mille sujets variés, propres à être reproduits sur le marbre comme sur la toile. D'un autre côté, les lois politiques, intimement liées aux croyances religieuses, attachant une importance extrême aux exercices du corps, tels que la lutte, le pugilat, le palestre, la course à pied ou en char, accordaient des récompenses aux citoyens qui en sortaient vainqueurs. En effet, à partir de la 60^e olympiade, des statues iconiques consacrèrent la mémoire de ceux qui avaient triomphé de leurs rivaux, et les auteurs de ces images étaient obligés non-seulement de représenter les traits du visage des vainqueurs, mais jusqu'aux attitudes qui leur étaient familières. Les mœurs dictent ordinairement les lois d'un peuple, mais les lois à leur tour servent à conserver les mœurs qui les ont inspirées ; or, les Grecs ne voyant rien au-dessus de la beauté des formes du corps humain, la conformation extérieure leur faisait présager les qualités morales de celui auquel ce corps servait d'enveloppe ; ce qui peut servir à nous expliquer comment et pourquoi ils ont désiré imiter fidèlement, mais toutefois en les ennoblisant, les traits de la figure humaine, comme le véritable miroir où l'âme se trouvait réfléchie.

Certes les idées que les Grecs se faisaient de l'homme, qu'ils associaient volontiers à l'être divin, sont non-seulement loin des nôtres, mais elles différaient encore plus de celles des popula-

tions asiatiques qui leur étaient connues et auxquelles ils ont pu faire quelques emprunts passagers sous le rapport de l'art, à coup sûr beaucoup moins considérables qu'on ne serait tenté de le croire.

Aussi, pour notre compte, nous n'hésitons pas à révoquer en doute et peut-être même à rejeter entièrement l'opinion des archéologues qui n'hésitent pas à croire que les Grecs ont copié, et copié même servilement, les œuvres d'art des peuples étrangers que le commerce leur avait fait connaître.

Nous ne devons pas oublier que, comme l'a dit Platon, les Grecs ont non-seulement perfectionné tout ce qu'ils ont reçu des barbares, mais qu'ils ont fait subir une métamorphose complète aux représentations figurées des plantes, des animaux et de l'homme lui-même, telles qu'ils avaient pu les observer dans les productions des artisans asiatiques, par exemple les idoles, les vases, les armes et autres objets semblables. Dans les statues égyptiennes où le corps humain se trouve associé à celui d'un animal, on voit presque toujours la tête d'une bête surmonter le corps humain, ce qui ne se rencontre presque jamais dans les œuvres de l'art grec, où l'homme commande même quand son corps se trouve associé à celui des animaux. En conséquence, nous n'hésitons pas à dire que si les Grecs ont reçu de l'Asie quelques productions, et principalement

les matières premières que le sol de la Grèce ne produisait pas ou qu'il ne produisait qu'en très-minime quantité, telles que l'ébène, l'ivoire, l'ambre, les pierres précieuses, l'or, l'argent, ils ne lui ont pris que des outils, tout au plus des procédés manuels qu'ils n'ont pas tardé à surpasser. Ces outils, ces procédés ont dû être apportés en Grèce par des artisans étrangers ayant quitté leur pays natal pour des causes qui nous sont inconnues. En vérité, je suis tenté de reconnaître les artisans dans les Cyclopes, Gasterocheirs, Engasterocheirs, venus de la Lycie, les Dactyles, Δάκτυλοι, Ἰδαῖοι, les Telchines, les Héliades, qui devaient passer aux yeux de la postérité pour des devins et des sorciers, ou tout au moins pour des êtres surnaturels. C'est avec toute réserve que je fais ce rapprochement, quoiqu'il me paraisse cependant assez fondé, n'ignorant pas que les Telchines, les Héliades et les Cyclopes ont été regardés comme représentant les feux du ciel et les éruptions volcaniques.

Dans les poésies homériques, où le merveilleux se trouve mêlé à la réalité, et où très-probablement deux civilisations différentes se trouvent confondues, les œuvres d'art les plus extraordinaires sont attribuées à Vulcain et se trouvent rapprochées d'œuvres plus réelles, les armes notamment que portent les combattants. Mais les commencements des arts n'ont-ils pas dû être partout les mêmes? De simples ouvriers dont

l'histoire n'a pas enregistré les noms dans ses annales, commencent par donner à la matière brute, qu'ils trouvent en abondance autour d'eux, une forme quelconque et sans doute en rapport avec les besoins du moment ; ces ouvriers reçoivent plus tard des noms particuliers, tirés de leurs œuvres ou de leur habileté manuelle ; ils ne tardent pas à former de puissantes corporations, lesquelles continuent et perpétuent les familles auxquelles ces artisans appartenaient, exerçant le métier de leurs pères dans des localités différentes. Au midi comme au nord, l'art est resté longtemps collectif, c'est-à-dire impersonnel ; en Égypte, par exemple, on chercherait vainement à trouver le nom d'un artiste inscrit sur les monuments de ce pays, et cependant il a existé sur la terre des Pharaons des époques où le style de la sculpture s'est modifié assez sensiblement pour que les différences en soient sensibles aux yeux des modernes. Nulle part on ne peut retrouver quelque chose du souffle de celui qui a exécuté les statues égyptiennes que nous admirons aujourd'hui. Mais n'en a-t-il pas été ainsi dans les premiers siècles du christianisme, où l'art antique a fini par subir l'influence des idées des nouvelles opinions religieuses ?

Il serait facile aujourd'hui de reconnaître cette influence, après tant de siècles, dans certaines images toujours reproduites et qu'on a cru pouvoir attribuer à des personnages pieux dans les

légendes si répandues et si populaires parmi les adeptes de la religion chrétienne, mais nous ne savons rien et nous ne pouvons rien dire de ceux qui, les premiers, ont tracé ces images.

Au moment où nous écrivons, beaucoup de personnes sont disposées à admettre que l'homme troglodytique, qui n'avait à sa disposition que des instruments grossiers en pierre ou en os, a su représenter fidèlement les animaux qu'il avait su s'attacher et employer à ses besoins; qu'il s'est montré capable de tracer à la pointe, sur des os à peine dégrossis, des rennes et des chevaux, sans avoir eu de maître qui lui ait enseigné le dessin. Mais si ce fait rare et curieux a pu se produire avant l'existence des sociétés humaines et comme aux premières lueurs de la civilisation, comment nous refuser à croire que la Grèce, qui comptait des poètes tels qu'Homère et Hésiode ou, si l'on veut, des rapsodes assez inspirés pour inventer les poèmes qui sont attribués à ces deux poètes et qui paraissent antérieurs à toutes les productions de l'art proprement dit dans le même pays, tels que nous les connaissons nous-mêmes par les écrivains grecs qui ont cru devoir en parler, que la Grèce, dis-je, ait pu puiser dans son génie la force d'imiter la nature vivante ou morte au milieu de laquelle elle respirait?

Force n'est-il pas de reconnaître que les Grecs, au lieu de se contenter de fabriquer de leurs mains des idoles grossières, semblables à celles

que les populations asiatiques emportaient avec elles dans leurs pérégrinations, se contentèrent longtemps de simples pierres brutes, de bêtes, comme la statue d'Hercule à Hyette, gros bloc non taillé, aussi informe qu'au vieux temps, ὄντος οὐχὶ ἀγάλματος σὺν τέχνῃ, λίθου δὲ ἀργοῦ κατὰ τὸ ἀρχαῖον, ou comme les célèbres pierres de Phares adorées comme des divinités, τούτους δὲ σέβουσιν οἱ Φαρεῖς ἐκάστῳ θεοῦ τινὸς ὄνομα ἐπιλέγοντες. Ces pierres néanmoins étaient quelquefois dégrossies et taillées comme le Jupiter ou Ζεὺς Μειλίχιος de Sicyone ou l'Apollon Agieus des montagnes d'Ambracie, tandis que chez les mêmes populations les aérolithes, nommés depuis διοπετής ou διοπετές, étaient considérés comme sacrés. A peu près à la même époque, les Pélagés se contentaient d'avoir pour idoles des troncs d'arbres à peine dégrossis ou des pieux, comme les δόκανα qui représentaient les Dioscures, comme la Minerve de l'Acropole qu'on disait être tombée du ciel, ou la statue de Mercure formée de quelques branches de cyprés réunies.

Rien ne serait plus aisé que de citer un assez grand nombre de fétiches semblables, sans doute de petite dimension, que les dévots portaient avec eux : au dire de Pausanias, ces statues probablement très-grossières, faites des plus anciens chênes de la Béotie, au nombre de quarante, étaient portées solennellement dans la procession des Dédalies dont nous avons déjà dit quelques mots.

Mais, au fur et à mesure que l'art progressa, les aérolithes, les pierres brutes ou simplement équarries, taillées en colonne, les morceaux de bois furent remplacés par des pierres terminées par des têtes et des pieds, comme les Hermès athéniens, et surtout par des statues en bois de peuplier, de saule, de tilleul, de cyprès, de cèdre, de chêne, d'olivier, de poirier, de sycomore, de figuier, qui, d'abord grossièrement travaillées, furent d'assez bonne heure peintes avec de brillantes couleurs et ensuite revêtues d'habits magnifiques, tissés soigneusement, semblables aux images de la Vierge dans les contrées méridionales de l'Europe. Pausanias, en parcourant la Grèce, n'a pas oublié de noter les simulacres des principales divinités en bois qu'il rencontrait sur son passage, notamment ceux d'Apollon à Egine ou à Thèbes, de Minerve à Argos, à Platée, à Corinthe, de Diane à Phère, d'Esculape à Titane, d'Hercule, de Vénus, de Bacchus à Bulis, des Dioscures à Sicyone, d'Hygée à Titané, des Erynies, surnommées les vénérables, sur les bords du Cratis. Malheureusement, le plus souvent cet écrivain, auquel nous devons presque tout ce que nous savons sur les productions des débuts des arts en Grèce, se contente de caractériser le style de ces images de la divinité par les mots *Ἐβανα ἀργαῖα*, mais sans parler des artistes qui les ont exécutées, et tout semble nous autoriser à supposer que, lorsqu'il ajoute que quelques

unes étaient attribuées à Dédale, c'est qu'elles étaient exécutées dans un style déjà moins ancien, style qui, rappelant l'école des Dédalites, caractérisait les progrès accomplis par cette école personnifiée dans l'artiste au sujet duquel tant de contes ont été faits et tant de merveilles racontées.

Toutes les statues en bois que Pausanias avait sous les yeux ont péri ou par l'effet des années, l'humidité des lieux où elles étaient exposées, ou par la carie du bois dont on s'était servi pour les faire, mais sans doute plus encore par le fait de l'homme ; tandis que des statues égyptiennes de pareille matière qui, du reste, ne représentent pas des divinités ou des personnages d'un ordre élevé, placées dans des conditions meilleures, c'est-à-dire à l'abri des causes ordinaires de destruction, ornent maintenant quelques musées européens ou se voient encore en Égypte. Hâtons-nous d'observer que ces statues ont un style entièrement différent de celui des simulacres en pierre consacrés aux divinités ou aux rois du même pays. On peut citer avec éloge la figure du scribe accroupi du Musée du Louvre qui, suivant M. de Rougé, peut être attribuée à la cinquième ou à la sixième dynastie et qui est en quelque sorte si parlante que l'on serait tenté de la prendre pour un véritable portrait. Mais quelques autres statues égyptiennes en bois nous offrent des traits pleins de naïveté ; elles sont exécutées dans un style réaliste dont il ne serait pas possible de

citer un seul exemple dans les œuvres de la plastique grecque qui, à coup sûr, n'a jamais cherché à les imiter. La plupart des archéologues qui ont étudié les monuments figurés de l'art de l'Égypte semblent s'accorder pour distinguer les œuvres du premier empire de celles qui ont été exécutées sous la domination des Saïtes, où l'art de la sculpture semble se rapprocher davantage de la vérité de la nature. On constate les changements que le style a pu subir dans une suite d'années aussi considérable, comme les statues en ronde bosse exécutées avec des matières assez rebelles au ciseau par les prêtres de l'antique Égypte, qui formaient une corporation très puissante, ou par des ouvriers sous la direction de ces prêtres et suivant des règles fixes et invariables, signalées par Platon ; cependant, il serait téméraire d'affirmer qu'il ait jamais existé en Égypte quoi que ce soit rappelant ce que les Grecs ont nommé des écoles différentes, où de véritables artistes avaient communiqué aux œuvres sorties de leurs mains le caractère de leur individualité, c'est-à-dire un style personnel, ce qui établit une différence essentielle entre l'art grec et l'art égyptien. Nous sommes assez disposé à croire que cette différence a dû exister entre les productions des populations asiatiques et celles de l'antique Hellade : bien plus, dans ce pays où l'art a produit de si admirables choses, c'est à peine si nous rencontrons quelques noms

d'artistes antérieurs à la 50^e olympiade ; ils sont au nombre de vingt tout au plus. Dès lors, pourquoi ne pas admettre que, pendant plusieurs siècles, les arts en Grèce ont été pratiqués, comme en Égypte et dans les pays voisins, par des familles à titre héréditaire ou par des corporations comme les Dédalides qui fabriquaient les grossières idoles promenées dans les fêtes religieuses ? Le Dédale des poètes, le Dédale des historiens, caractérise les arts à leur début ; les inventions qu'ils lui attribuent, les voyages qu'ils lui prêtent, les monuments dont ils le croient l'auteur montrent les progrès successifs de la sculpture, c'est-à-dire au fur et à mesure que la figure humaine se détache en haut relief de la matière qui a servi à la représenter, comme un portrait sur un fond lumineux.

Jamais Pausanias ne reconnaît, dans les statues en bois qu'il mentionne, des copies ou des imitations de l'art égyptien qui n'a laissé nulle part, en Grèce, d'œuvres d'art ayant appartenu à l'Égypte. Une seule fois cet écrivain parle, livre IV, § 32, d'ouvriers égyptiens, mais il y a lieu de rejeter la leçon ordinaire et de remplacer par le mot *Αιγυπτίων* le mot *Αιγυπτίων*, dans le passage suivant : *τὰ δὲ ἀγάλματα τὰ ἐν τῷ γυμνασίῳ ποιήματα ἐστὶν Αἰγυπτίων.*

Et maintenant, si, négligeant la plupart des offrandes déposées dans les temples de la Grèce avant la 50^e olympiade, telles que les trépieds en

bois ou en métal, les vases, les armes et les autres instruments en terre et en bronze qui, sans doute, furent les premières à une époque aussi reculée, nous nous contentons de mentionner ici quelques œuvres d'art dont la date paraît à peu près certaine, nous y trouvons la confirmation de l'opinion que nous avons cru pouvoir adopter depuis longtemps, laquelle consiste à croire que l'art grec s'est inspiré de lui-même et développé sur le sol où des circonstances favorables l'avaient fait germer. Les monuments auxquels nous faisons allusion, on les trouve décrits longuement par Pausanias qui les avait eus sous ses yeux ; ils étaient sans doute assez grossièrement exécutés, mais ils ne représentaient que des sujets empruntés à la mythologie grecque post-homérique. Que voyons-nous, en effet, dans le coffre de Cypselus, en bois de cèdre ? des figures d'animaux en or et en ivoire, quelquefois gravées sur le bois lui-même avec des inscriptions tracées en caractères rétrogrades, destinées à nommer les personnages principaux représentés dans les scènes où ils figuraient, et dont on retrouve d'assez nombreuses répétitions dans les vases grecs d'ancien style. Car il n'est pas douteux que les potiers grecs se contentaient de reproduire sur leurs poteries des sujets mythologiques, des compositions de la sculpture et de la peinture, comme dans les temps modernes les terres cuites, les mosaïques ont imité, et quelquefois assez fidè-

lement, les œuvres les plus répandues de la peinture.

Pausanias lui-même n'a pas été capable de déchiffrer les inscriptions dont nous venons de parler, qui étaient diversement interprétées; il les attribue au poète Eumélus de Corinthe, de la famille des Bacchiades, qui vivait au huitième siècle avant notre ère; et si quelques détails de l'exécution, la barbe de Bacchus, les ailes de Diane, l'absence de barbe de l'un des Dioscures, les pieds de Borée terminés par des queues de serpent, les ailes des sœurs de Méduse, etc., semblent empruntés à l'art oriental, la Grèce mythologique, la Grèce héroïque revit tout entière dans les tableaux de ce coffre célèbre; rien ne trahit l'imitation de sujets empruntés à la civilisation des contrées asiatiques; seule l'association du bois, de l'ivoire et de l'or la rappelle, et, comme la haute antiquité de ce coffre ne peut être mise en doute, cela démontre que, bien des années avant la 50^e olympiade, les artistes grecs savaient déjà mettre en œuvre les matières les plus précieuses en les associant de la manière la plus heureuse.

On peut en dire autant du trône d'Amyclès, exécuté par un ouvrier de Magnésie qui se nommait Bathyclès, sur lequel était placée la figure d'Apollon, statue faite sans art et dans le goût ancien; ce trône était de marbre: il était orné de bas-reliefs; des statues soutenaient les bras du

siège, le dossier était orné d'un chœur de danse. Comme les archéologues sont loin de s'accorder au sujet de l'époque où Bathyclès a vécu, il est difficile aujourd'hui de préciser l'année où une œuvre d'art aussi considérable a pu être exécutée ; mais si Pausanias n'a pas lui-même pu nous apprendre le nom du maître de Bathyclès et l'époque où il vivait, cependant, comme il avait vu le trône d'Amyclès, il n'a pas pu se tromper dans la description détaillée qu'il nous en a laissée. La présence seule des nombreux bas-reliefs qui en faisaient l'ornement suffit à montrer que l'art s'était développé très-rapidement, participant en quelque sorte aux progrès de la religion elle-même dont les mythes s'enrichissaient tous les jours et fournissaient ainsi de nombreux sujets aux artistes grecs.

La mythologie du même peuple elle-même ne devait rien à la religion des Égyptiens, à cette époque reculée du moins ; ce n'est que depuis la 30^e olympiade que les Grecs ont eu des rapports avec l'Égypte, et dans le huitième siècle, comme l'a dit très-bien M. Maury, notre confrère, l'Égypte demeurait encore pour la Grèce une contrée bien imparfaitement connue. Mais, si c'est par les colonies de la Cyrénaïque, limitrophes de la terre des Pharaons, que les habitants de l'antique Hellade ont appris quelque chose des Égyptiens, il est facile d'en conclure que les Grecs, quand bien même ils ne seraient pas les auteurs de

toutes les inventions qu'ils se plaisaient à s'attribuer, de la fonte du bronze, de la fabrication de la poterie, du travail du marbre, de la gravure sur pierre fine, de la fabrication de la monnaie, cela ne changerait absolument rien à la thèse que nous venons de soutenir. Néanmoins, en nous arrêtant ici, nous terminerons par l'observation que nous avons déjà faite, c'est que, comme nous l'avons déjà dit, d'épaisses ténèbres couvrent les premiers temps de l'art en Grèce, et que nous sommes impuissants à dissiper. Serons-nous plus heureux en examinant la question de savoir si, après tant de siècles écoulés, tant de révolutions politiques ou religieuses, tant de causes de destruction naturelles ou volontaires des monuments qui le caractérisaient, nous pouvons nous vanter de posséder quelques fragments, quelques débris des œuvres d'art contemporaines de Dipœnus et Scyllis, ou du moins exécutées peu d'années après la mort de ces deux artistes renommés.

Depuis le commencement de ce siècle, l'Inde, l'Égypte, l'Assyrie, la Grèce, l'Étrurie nous sont beaucoup mieux connues et, d'un autre côté, les monuments figurés recueillis dans ces diverses contrées et comparés entr'eux nous permettent de les juger avec plus de sûreté. Mais, en même temps que les statues colossales, trouvées sur l'emplacement de l'antique Ninive, où nous observons des personnages dont les têtes sont représentées de face, tandis que les pieds

sont de profil, défaut que nous retrouvons dans quelques monuments de l'art grec primitif, semblent prouver que l'art, dans ses commencements, procède partout de la même manière, la comparaison des œuvres de l'art étrusque avec celles de l'art grec nous autorise à attribuer à ce dernier pays un grand nombre de monuments regardés trop longtemps comme propres à l'Étrurie. Les artistes étrusques et les artistes grecs forment deux rameaux sortis du même tronc, mais l'un d'eux, transplanté sur un sol étranger, a donné des fruits différents, ce qui ne doit pas nous étonner ; les Romains en effet ont emprunté, tantôt à l'Étrurie, tantôt à la Grèce, les arts qu'ils ont pratiqués, et nous chercherions vainement aujourd'hui sur le sol de ce dernier pays certains monuments que les Romains avaient élevés dans toutes les provinces conquises par les armes et soumises à leur domination : de même que les scènes des tombeaux de la Grèce diffèrent essentiellement de celles des urnes funéraires de l'Étrurie. Le doute ici ne serait pas permis, les erreurs ne seraient pas excusables, mais pourrait-il en être de même s'il s'agissait de déterminer le caractère des œuvres de l'art grec antérieures à la 60^e olympiade, cela nous paraît fort douteux ; aussi, en reproduisant ici l'énumération de la plupart des monuments figurés attribués à l'époque où vécurent Dipœnus et Scyllis, je ne le fais qu'avec les réserves néces-

saires, car, n'ayant pas toujours sous les yeux les originaux eux-mêmes, je dois me contenter trop souvent de gravures de la plupart d'entr'eux. En même temps je ne veux pas oublier de faire observer en passant que les écrivains de l'antiquité qui ont parlé de quelques-uns ne l'ont fait qu'en termes très-concis et tout à fait insuffisants.

Parmi ces monuments, plusieurs ont été exécutés avec l'idée de conserver, par un sentiment de piété volontaire, des images longtemps vénérées et qui auraient fini par disparaître pour une raison ou pour une autre. Mais, comme l'a dit très-bien un archéologue habile, le professeur Ross, auteur de l'*Ἐγχειρίδιον τῆς Ἀρχαιολογίας τῶν τεχνῶν*, ces imitations sont loin d'être aussi nombreuses qu'on pourrait être tenté de le croire; en outre, au fur et à mesure que le sol de la Grèce sera fouillé avec plus de soin et de méthode, il est à espérer que les œuvres de style hiératique augmenteront en nombre.

Je donne ici la nomenclature à peu près complète des œuvres d'art signalées par les archéologues les plus autorisés comme appartenant à la période de temps écoulée entre la 1^{re} et la 60^e olympiade, c'est-à-dire de l'année 777 à l'année 509 avant notre ère.

BRONZES.

1. Une statuette de Pallas, trouvée dans l'acropole d'Athènes. *Kunstblat.* 1836, n. 42.

2. Une statuette d'Amphiaros, appartenant au musée de l'Université de Tubingue. *Grüneisen, die altgriechische Bronze des Tuxschen Cabinets in Tuebingen.*

3. Une statuette appartenant au British Museum.

4. Une statuette du Musée Nani, avec l'inscription Πολυκράτης ἀνέθηκε. *Cor. I. C. I, n. 6. Thiersch, p. 265.*

5. Une statuette d'Apollon, avec l'inscription ΑΘΑΝΙΑΙ ΔΕΚΑΤΑΝ. *M. I. d. I. Arch. I, 58. 59. Ann. VI, tav. D. E. p. 198-225.*

6. Une statuette d'Apollon, trouvée à Locres, en Italie. *Duc de Luynes, Ann. d. Inst., II, p. 12. M. I. d. I. Arch., I, pl. 15.*

7. Une statuette de Centaure, trouvée dans l'acropole d'Athènes, avec des pieds d'homme par devant et des pieds de cheval par derrière. *Kunstblatt, 1836, n. 24.*

8. Un disque en bronze, trouvé dans l'île d'Égine, sur lequel sont représentés deux Pentathles. *Wolff, Ann. d. Inst., IV. d. I. B., p. 75.*

9. Un cerf déchiré par deux lions, graffito décrit par Gérard dans ses *Antiken Bildwerken. Fernerer Text, p. 318, pl. 80.*

10. Une statuette d'Ulysse, trouvée à Ithaque. Le héros est représenté assis, tandis qu'une esclave lui lave les pieds. *Collection Oppermann.*

11. Les jeunes filles athéniennes qui se trouvent figurées et décrites dans le tome II du Musée

Borbonico, pl. 4-7 : elles rappellent par leurs proportions la Vesta du palais Giustiniani.

Les fouilles récemment pratiquées à Dodone, sur l'emplacement du temple de Jupiter, par M. Carapanos, ont amené la découverte d'une assez grande quantité de monuments figurés, d'une très-belle conservation, aussi remarquables par la beauté du bronze qui a servi à les faire que par l'intérêt des sujets qui s'y voient représentés. Ils ont fait récemment l'objet d'une publication remarquable, où des figures généralement fidèles sont accompagnées d'un texte savant, dû à quelques-uns de nos confrères, MM. Egger, Heuzey, Rayer et de Witte. Parmi les bronzes décrits par ce dernier, nous croyons devoir signaler :

Un Satyre ithyphallique, à pieds et à queue de cheval, représenté dansant, le plus important des bronzes qui ont été trouvés à Dodone et qui peut être regardé comme du septième siècle avant notre ère.

Une Aulétria jouant de la double flûte, dont la coiffure est très-curieuse.

Un personnage royal (Pélops?) représenté assis et dont les cheveux nattés descendent par derrière sur les épaules.

Une Atalanté courant, d'une admirable conservation, et dont les cheveux tombent également en tresse sur les épaules.

Un jeune cavalier, avec les cheveux longs et tressés retombant sur le dos.

Une Pallas vêtue d'une tunique sans manches et de l'hégide.

Un Apollon debout et à peu près nu, avec les cheveux longs et tressés retombant sur le cou.

Deux autres statuettes du même dieu représenté nu également, avec les cheveux tressés retombant sur le dos.

Un éphèbe à cheval.

Une divinité marine, moitié homme moitié poisson.

Toutes ces statuettes remontent au sixième, peut-être même au septième siècle avant notre ère.

Nous croyons devoir encore mentionner ici une plaque en bronze provenant des mêmes fouilles, à cause du sujet qu'elle représente : la dispute d'Apollon et d'Hercule pour le trépied de Delphes, quoiqu'elle soit moins ancienne que les monuments figurés dont nous venons de parler ; et une autre plaque sur laquelle on voit un sphinx mâle accroupi, d'un travail très-ancien.

Cette précieuse découverte démontre que de très-bonne heure, c'est-à-dire vers la 25^e olympiade, les Grecs savaient travailler le bronze de la manière la plus heureuse, car tous les monuments trouvés à Dodone appartiennent à l'art hellénique.

MARBRES.

Statues.

1. Apollon Musagète, connu longtemps sous le nom de Muse Barberini.

2. Torse de la Minerve de la villa Albani.
3. La Pallas du Musée de Dresde, précédemment au palais Chigi. *Welcker, Musée de Bonn, 1841, in-8°.*
4. La Pallas du Musée d'Herculanum, peinte et dorée. *Musée Borbonico, tome II.*
5. Trois statues de la même déesse trouvées dans l'acropole d'Athènes, toutes trois représentées assises, malheureusement elles étaient privées de leurs têtes au moment où elles ont été découvertes. *Ross., p. 154.*
6. La Diane trouvée à Pompéi.
7. La Pallas en marbre pentélique de Modène.
8. L'Apollon Pythien trouvé dans le temple de Mars à Théra ; les bras de cette statue sont collés contre le corps. *Ross. Inselr., I, p. 81. Kugler, I, p. 122.*
9. Une statue d'Apollon, trouvée dans les fouilles du théâtre de Bacchus à Athènes. *Gonze, Beiträge, planches 3-8.*
10. Les Marbres d'Égine tant de fois décrits.
11. Le groupe de Castor et Pollux, du Musée du Louvre. A mon avis, ce groupe ne peut pas remonter à une époque aussi ancienne.
12. Deux statues représentant Pénélope, qui font partie du Musée du Vatican ; elles ont été l'objet d'un excellent travail de Thurich publié en 1829.
13. Les statues assises de Milet ; malheureuse-

ment elles ont été trouvées privées de leur tête. *Ion. Antiq.*, tome I.

14. La Minerve d'Héraclée. *Millingen, Un. Mon. Ser.*, I, pl. 7, p. 43.

15. La tête d'un athlète, appartenant à M. Rayer, trouvée à Athènes. Dans le mémoire que vient de publier au sujet de cette tête cet archéologue, aussi zélé qu'instruit, il ne craint pas de la faire remonter au sixième siècle avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire au moment où commençait, sous l'influence du samien Théodore, du chiote Boupalos, du magnésien Bathyclès et des crétois Dipœnus, Scyllis et Aristoclès, le merveilleux essor de la statuaire dans la Grèce orientale et dans le Péloponnèse. Suivant M. Rayer, cette tête appartiendrait à l'école attique, école que distinguaient ses tendances particulières, ses procédés et ses mérites originaux : cette assertion ne nous paraît pas devoir être acceptée sans réserve, car nous sommes d'avis qu'Athènes a pu posséder des artistes habiles à une époque très-reculée, mais nous doutons qu'ils aient pu constituer une école proprement dite, avec le sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot.

BAS-RELIEFS.

1. L'autel du Musée de Dresde.
2. Le bas-relief du Musée du Louvre, représentant Agamemnon, Epeus et Thallybus, trouvé dans l'île de Samothrace, l'ancienne Dardanie.

C'est incontestablement un des plus anciens monuments de l'art grec. *Millingen, Un. Mon. Ser.*, II, pl. 1. *Ottfried Müller, Amalthea*, t. III, p. 35.

3. L'éducation de Bacchus, bas-relief de la villa Albani.

4. Le cippe du Musée du Capitole, représentant Hermès, Apollon et Artémis.

5. Le putéal ou margelle de puits avec les douze grands dieux du Musée du Capitole.

6. La base du candélabre de la villa Borghèse, maintenant au Louvre, représentant les douze grands dieux, les Grâces, les Hermès, les Illythies. *Mus. Cap.*, IV, pl. 22.

Kugler, dans son Manuel de l'histoire de l'art, tome I^{er}, p. 126, n'hésite pas à dire que l'autel des douze dieux du Louvre, le piédestal du trépied de Dresde, la margelle du puits du Capitole, monuments qui, sans doute, avaient été consacrés dans les temples anciens, ne remontent pas au-delà du second siècle de notre ère. Suivant lui, les formes du corps, les gestes, les plis des vêtements des personnages qui y sont représentés indiquent clairement qu'ils ont été imités du style hiéroglyphique, et imités de manière à laisser voir que le style de l'imitation chez les anciens était loin d'être servile.

Pallas assise, bas-relief trouvé dans l'église de Merenda, l'antique Thorica. *Lebas, Rev. arch.*, 1844, p. 48.

Pallas de l'acropole d'Athènes, l'Enlèvement du trépied d'Apollon, bas-reliefs du Musée de Dresde

et du palais Albani. *Augustum*, 5-7 ; *Zoega* pl. 66.

Une mère consacrant son fils à la divinité. Suivant d'autres, ce bas-relief représente la naissance de Junon ; il était autrefois connu sous le nom de Leucothea, dans laquelle les anciens se plaisaient à voir la personnification de la mer dont les flots sont apaisés. Voy. *Brunn, Ueber die sogenannte Leukothea. Munchen*, 1867.

La stèle trouvée à Orchomène, avec l'image du défunt appuyé sur son bâton, offrant une sauterelle à son chien. *Dodwell, Tour*, I, p. 243. *R. Rochette, M. Ined.*, I, pl. 63, p. 249.

La stèle d'Aristion, déposée au Musée d'Athènes, portant le nom d'Aristoclès, nom qui nous est révélé par une inscription très-ancienne en caractères rétrogrades. Cf., au sujet de cet artiste, *Sillig, Catalogus Artificum* ; *Thiersch, Ueber die Epochen der bildenden Kunst* ; *Boeck, Corp. Ins. græc.*, I, n° 23 ; *Ross, Ἐγχειρίδιον*, etc.

Les célèbres métopes de Sélinonte, si souvent décrites, et qui ont fourni tout récemment le sujet d'un travail considérable où elles ont été l'objet d'un examen nouveau. Thiersch, dans une dissertation qui remonte à l'année 1829, avait essayé de montrer qu'elles n'ont été exécutées ni avant la 40^e olympiade, ni après la 92^e, et il avait cru devoir les attribuer à une époque antérieure de quelques années à peine à celle où les sculpteurs crétois Dipœnus et Scyllis avaient acquis toute leur renommée, la dureté et la sécheresse du style de

ces sculptures ne permettant pas de les faire descendre plus bas.

Les bas-reliefs du temple d'Assos, où les Centaures ou fabuleux habitants de la Thessalie, que des traditions mythologiques semblent rattacher à l'Asie, occupent une place considérable au milieu des scènes guerrières qui s'y voient représentées; les combats d'animaux, les figures fantastiques de ces bas-reliefs semblent former comme l'union de l'art oriental et de l'art grec.

TERRES CUITES.

Diane hyperboréenne. *O. Müller, Monuments de l'art antique*, pl. 14.

Juno Sospita, portant encore des traces de peinture, conservée au Musée de Berlin. *Panofka, Terracotten des K. Museums zu Berlin*, pl. X.

Un assez grand nombre de têtes de divinités. *Voy. Gérard, Ann. d. Inst.*, IX, p. 433.

Deux bas-reliefs trouvés dans l'île de Mélos et représentant : le premier, Persée tranchant la tête de Méduse; le second, Bellérophon vainqueur de la Chimère. *Voyez Millingen, Un. Mon. Ser.*, II, pl. 2-3.

Hécate, dont les simulacres avaient exercé le ciseau des plus grands sculpteurs de la Grèce, dans le bas-relief trouvé à Égine, est représenté auprès de l'Amour. *Wecker, M. I. d. I. Arch.*, I, 48; *Ann.*, II, p. 65.

VASES.

Si la fabrication des vases grecs, qui nous montrent tantôt des zones sans figures d'aucune espèce, et tantôt des zones avec des animaux, peut remonter à une douzaine de siècles avant l'ère chrétienne, il nous est aujourd'hui assez difficile de dire à quelle époque appartient ceux qui ont été successivement découverts dans l'île de Rhodes, à Égyne, à Mycène, à Athènes, très-probablement de fabrication hellénique, auxquels on a donné le nom de vases de *style asiatique*. Les figures humaines monstrueuses, moitié hommes moitié poissons, les sphinx, les sirènes, les oiseaux à tête humaine, qu'on y observe, ont permis d'en former plusieurs classes très-distinctes entr'elles.

M. de Witte a cru pouvoir rapprocher des vases de terre où se voient des scènes mythologiques encadrées entre des zones d'animaux, les tapisseries et les tissus fabriqués à la même époque, et quelques coupes d'argent doré ou d'airain, de travail oriental, conservées dans les musées européens. Un archéologue allemand, que nous avons déjà eu l'occasion de citer, a publié, en 1862, trois vases trouvés dans l'île de Milo, qui rappellent ceux dont nous venons de parler et que M. de Witte regarde comme remontant au septième siècle avant notre ère, époque où l'usage s'introduisit de tracer des inscrip-

tions grecques à côté des figures des divinités dans les sujets mythologiques qu'encadrent des ornements archaïques et des bordures d'animaux.

Notre confrère, en décrivant quelques-uns des vases de style oriental, auxquels on a cru pouvoir donner le nom de corinthiens, parce qu'on en avait rencontré un certain nombre à Corinthe, lieu où il existait une fabrique de poteries, a cru pouvoir les comparer, sous le rapport du style, aux compositions sculptées sur le célèbre coffre de Cypselus, parce que les inscriptions grecques qu'on y lisait étaient tracées en caractères boustrophédons ou rétrogrades, comme celles des vases corinthiens dont quelques-uns au surplus portent déjà les noms des artistes qui les ont exécutés.

Les vases à peintures noires sur fond jaune ou rouge ont pu être fabriqués à la même époque que les vases nommés improprement corinthiens, néanmoins il est probable qu'on les a imités pendant les siècles postérieurs, comme nous avons vu les œuvres d'ancien style copiées plus ou moins exactement par des artistes venus beaucoup plus tard et, sans doute, à cause du goût tout particulier que les Grecs avaient pour les monuments figurés qui remontaient aux époques les plus reculées.

Les vases à peintures noires sur fond rouge, jaune ou blanc, que nous possédons encore, ont dû être exécutés beaucoup plus tard que ceux dont nous avons parlé précédemment, quoiqu'on

les ait désignés sous le nom de *vases d'ancien style*. Leur étude permet de suivre les progrès de la céramique dans les sujets qui y sont représentés, tels que les assemblées de divinités, les scènes où Bacchus figure très-souvent ; les travaux d'Hercule n'y sont pas rares non plus, ce qui ne doit pas nous étonner, car ils figurèrent de bonne heure sur les monuments de la sculpture grecque, et il est très-vraisemblable que les potiers s'inspiraient des compositions des poètes ou des inventions des sculpteurs en communiquant aux dessins qu'ils traçaient à la hâte le caractère raide et sévère qui caractérise les monuments de l'art antérieurs à la 60^e olympiade.

PIERRES GRAVÉES.

Quelques scarabées trouvés en Grèce. Voyez *Ann. d. Inst.*, IX, p. 144. — *Mon. de l'art antique*, I, pl. 45. — Cette planche reproduit la planche I. n. b. c. de l'Histoire de l'art de Meyer, où l'on voit des figures d'animaux tirées de quelques pierres gravées. Cf. *les Specimens of ant. sculpt.*, p. 81.

MONNAIES.

Les monnaies d'Égine avec la tortue à l'avvers et au revers.

Les monnaies d'Athènes avec la tête de Méduse et, plus tard, celle de Minerve, à l'avvers, la chouette au revers.

Les monnaies incuses de Sybaris, de Syris, de Posydonie, de Pandosa, de Tarente, de Caulonia, de Crotona, terminent la longue nomenclature des œuvres d'art de style hiératique, dans lesquelles il peut être permis de chercher à retrouver le style de la statuaire ou de la sculpture antérieures à la 60^e olympiade.



— 11 —

ERRATA.

Page 2, ligne 2, Ardasches, *lisez* Ardaschès. (La même correction doit être effectuée partout ailleurs où ce nom est répété.)

- 1. 42, . . .
- P. 4, l. 2, Ars harouni, *l.* Arscharouni.
- P. 6, l. 6, Dicran, *l.* Dikran.
- 1. 44, Pachaiarindsch, *l.* Pachaiarindche.
- 1. 45, bourg de la province nommée Dercian (Tercian), *remplacez par* bourg du canton de Terchan.
- 1. 46, Erisa, *l.* Eriza.
- 1. 48, Egheghiatz, *l.* Eghéghiatz.
- 1. 24, Dicran, *l.* Dikran.
- 1. 26, province de Daron, du Douroupéran, *rempl. par* canton de Daron qui dépendait du Douroupéran.
- 1. 29, Dicran, *l.* Dikran.
- P. 7, l. 25, divers, *l.* divinités.
- P. 8, l. 45, Erouantaguerd, *l.* Erouantagerd.
- 1. 26, Médzamor, *l.* Medz Amor.
- P. 42, l. 24, dans lesquels, *rempl. par* où.
- P. 43, l. 8, des contrées éloignées, *rempl. par* si éloignées les unes des autres.

- P. 13, l. 29, Tortan, *l.* Thortan.
— l. 34, Sous le nom de Parcham, *l.* sous les noms de Parscham. Parschamin, Barchimnia.
- P. 14, l. 9, Egheghiatz, *l.* Eguéghiatz ou Acilicène.
— l. 19, Egheghiatz, *l.* Eguéghiatz.
— l. 21, Pakararidg, *l.* Pakafaridj.
- P. 15, l. 23, précédés, *l.* précédé.
- P. 16, l. 12, dissolution, *l.* destruction.
— l. 26, de ce monde, *l.* de cette partie du monde si différente de la nôtre.
- P. 17, l. 6, étrangers, *l.* étrangers qu'on y adorait.
— l. 13, quelque lumières, *l.* quelques lumières.
- P. 18, l. 6, Revue de l'Orient, *ajoutez* octobre-novembre de l'année 1864, p. 493.
— Ζευς, *l.* Ζεὺς.
- P. 19, l. 2, Ardaschir, *l.* Ardaschès.
— l. 11, εις, *l.* εἰς; — βασιλικὸν ἢ βασιλικον.
— l. 12, Ἰαυί, *l.* Ἰαυί; — βασιλικὸν ἢ βασιλικον.
— l. 15, παντοδαίμονος, *ajoutez* παντοδαίμονος καὶ το δεσποτικὸν σημεῖον σημεῖον ἑσθησαν.
— l. 18, 54 XI, L. II.
— l. 28, Bakkat, district d'Andzavadzig, *l.* Bakhat, district d'Andsevatzi ou Andsavatsi.
- P. 21, l. 6, Mokbaschid, *l.* Mokbaschdè.
— l. 12, Dir, *l.* Dour.
- P. 22, l. 6, ονειροδεικτῶν, *l.* ὄνειροδεικτῶν.
— l. 19, pour lesquels, *rempl. par* qui ont déterminé les religieux de Venise à.
- P. 23, l. 7, Ἠφαίστου λεγομένου, *l.* Ἠφαίστου λεγομένου.
— l. 20, l'idole, *rempl. par* cette statue.
- P. 24, l. 7, l'entretenir; en, *l.* l'entretenir en.
— l. 16, de reconnaître, *l.* d'indiquer.
— l. 17, Purschimnia, Parchamin ou Parcham, *l.* Parschamin, Parscham ou Barsehimnia.
— l. 30, Leroubna, *l.* Léroubna ou Ghéroubna.
- P. 25, l. 11, des reliques, *l.* les reliques.

- P. 26, l. 29, Eriz, *l.* Erez.
- P. 27, l. 5, ch. XXIV, *l.* IV, sect. 24.
- P. 28, l. 26, qui la considéraient, *rempl. par* aux yeux desquels elle passait pour.
- P. 29, l. 20, Acdischad, *l.* Achdischad.
- P. 30, l. 17, Nana, *l.* Nanea.
— l. 23, αὐτοῦ, *l.* αὐτὸν.
— l. 30, (ch. CX) ajoutez CX, § 134 de la traduction grecque.
- P. 31, l. 12, Nana, *l.* Nanea.
- P. 32, l. 7, Nana, *l.* Nanea.
— l. 12, Karki, *l.* Karke.
— l. 29, nous croyons devoir nous contenter, *rempl. par* nous nous contenterons.
- P. 33, l. 32, Karki, *l.* Karke.
- P. 34, l. 22, Dicran, *l.* Dikran.
- P. 35, l. 12, avaient un culte semblable pour les, *rempl. par* avaient voué un culte semblable aux.
- P. 36, l. 14, Dicran, *l.* Dikran.
— l. 2, 49, 28, Arekhagen, *l.* Arékagen.
- P. 37, l. 3, Arekhagen, *l.* Arékagen.
- P. 38, l. 26, une autre, *rempl. par* la même.
- P. 39, l. 20, Bagavant, *l.* Bagavan.
- P. 41, l. 14, τῆν, *l.* τήν.
— l. 25, après Majan, ajoutez on peut consulter, au sujet du dieu Amanor, une note de M. Emin, insérée page 212 de l'ouvrage cité, dans laquelle il reproche à M. Dulaurier d'avoir regardé ce Dieu comme celui de la nouvelle année.
- P. 42, l. 27, dieux qui affectaient des formes animales et habitaient les vastes champs de l'air, *l.* dieux qui sous des formes animales habitaient les vastes champs de l'air.
- P. 43, l. 6, Devs, *l.* Dev.
— l. 14, Devs, *l.* Dev.
— l. 20, 24, 29, Devs, *l.* Dev.

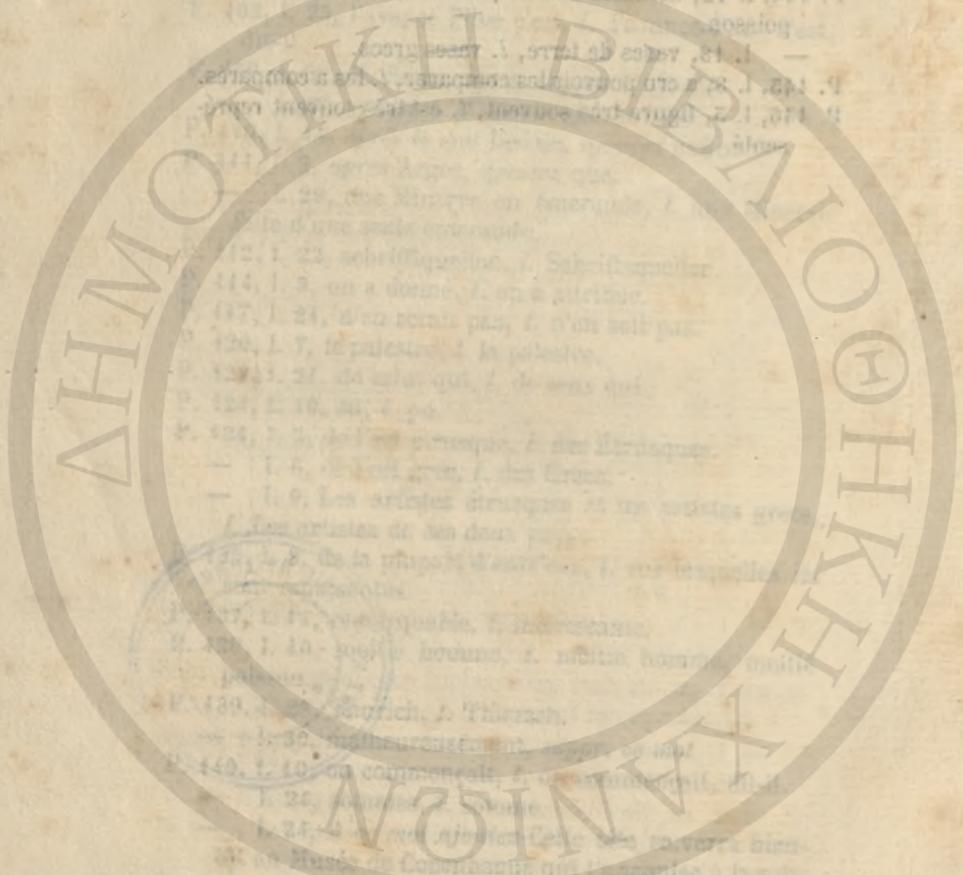
- P. 44, l. 42, 46, Katch, *l.* Kadch.
— l. 23, Katsch ou Kasch, *suppr.* Katsch ou.
— l. 25, Devs, *l.* Dev.
P. 47, l. 42, défigurés, *l.* défigurées.
P. 53, l. 00, recueils, *l.* recueils, partout.
P. 55, l. 14, ne sont, *repl.* par se composent.
P. 56, l. 20, à de nombreux écrivains, *l.* à des écrivains.
P. 57, l. 20, après cité, ajoutez que.
P. 58, l. 24, après ch. V du l. I^{er}, ajoutez de l'histoire des Arméniens.
P. 60, l. 22, au lieu de dans des danses, *l.* au milieu.
P. 67, l. 6, Dicran, *l.* Dikran.
P. 69, l. 25, scalpendo, *l.* sculpendo.
— l. 26 et 27, etiam nunc, *l.* etiamnum imperantibus.
P. 70, l. 4, incipere, *l.* inciperet.
— l. 2, in, *l.* Hi.
— l. 4, Deorum quorundam, *suppr.* quorundam.
— l. 6, artifices abierunt, *l.* artifices abiere.
— l. 7, sterilitas, *l.* sterilitas.
— l. 9, respondit, *l.* respondit :
— l. 16, Cleone, *l.* Cleonæ.
— l. 24, à la suite, *l.* à sa suite.
P. 72, l. 8, Cleome, *l.* Cleonæ.
— l. 24, comme antérieure, *l.* comme ayant précédé.
P. 73, l. 44, σφας, *l.* σφας ; — Τόρτυνος, *l.* Γορτυνος.
P. 74, l. 45, καλουμενης, *l.* καλουμένης.
— l. 20, παρὰ, *l.* παρὰ.
— l. 29, des assemblages, *l.* de l'assemblage ; — repoussées, *l.* repoussées.
P. 78, l. 43, Κρήτη, *l.* Κρήτη.
— l. 24, le fameux, *suppr.* fameux.
— l. 30, il y fut, *l.* il y aurait été.
P. 79, l. 20, le temps, *l.* les temps.
P. 84, l. 28, Ἐρησιχθονος, *l.* Ἐρησιχθονος.
P. 82, l. 48, Dedalea, *l.* Dædalea.
P. 83, l. 25, Σκύλλιδος, *l.* Σκύλλιδος.

- P. 83, l. 27, Ἡγήλου, *l.* Ἡγύλου.
- P. 84, l. 2, ἀνδρασι, *l.* ἀνδράσι.
 — l. 6, ἀριθμοῦ, *l.* ἀριθμὸν.
 — l. 48, δεῖ ἔστιν ἀπλα, *l.* δεῖ ἔστιν ἀπλά.
- P. 87, l. 25, Ἐγενέσθην δὲ καὶ ἀλλῶτινε δῶ, Κρητικῶ οἶμαι ἀνδριαντοποιῶ · Σκυλῆς καὶ Δίποινος ὠνομαζέσθην · τούτω δὲ τὰ ἐν Ἄργει τῶν Διοσχουρῶν ἀγάλματα κατεσκευασάτην, καὶ τὸν ἐν Τυρυνθὶ Πρακλέους ἀνδριάντα καὶ τὸ τῆς Μουνηχίας Ἀρτέμιδος ξόανον ἐν Συκυωνί, *lises* Ἐγενέσθην δὲ καὶ ἀλλῶτινε δῶ Κρητικῶ οἶμαι ἀνδριαντοποιῶ · Σκυλῆς καὶ Δίποινος ὠνομαζέσθην · τούτω δὲ τὰ ἐν Ἄργει τῶν Διοσχούρων ἀγάλματα κατεσκευασάτην, καὶ τὸν ἐν Τίρυνθι Πρακλέους ἀνδριάντα καὶ τὸ τῆς Μουνηχίας Ἀρτέμιδος ξόανον ἐν Συκυῶνι.
- P. 88, l. 24, ξενοδεχεῖα, *l.* ξενοδεχεῖά; — ἐχομηγεν, *l.* ἐχορῆγει.
 — l. 25, ἔχε, *l.* ἔχχε; — ἴστατο, *l.* ἴστατο.
 — l. 26, Ἀθηνάς, *l.* Ἀθηναῖς; — τετράπηχη, *l.* τετράπηχυ; — λίθου, *l.* λίθου.
 — l. 28, ὄπερ, *l.* ὄπερ; — Αἰγύπτου, *l.* Αἰγύπτου.
 — l. 29, Κλεοβουλῶ, *l.* Κλεοβούλῳ.
- P. 89, l. 4, varie, *l.* variæ.
 — l. 5, qualuor, *l.* quattuor.
 — l. 7, Ægyptorum, *l.* Ægyptiorum.
- P. 90, l. 45, à des substances vertes, *l.* à des substances minérales vertes.
- P. 93, l. 29, de l'art antique qui couvraient le sol, *retr.* qui couvraient le sol.
- P. 98, l. 44, on a rangé Dipœnus, *ajoutez* on a rangé, dit-il, Dipœnus.
- P. 99, l. 49, Ne doit-on pas, *l.* Ne faut-il pas.
- P. 104, l. 27, reproduites, *l.* imitées.
- P. 103, l. 42, Cydarinte; *l.* Cydarinte,
 — l. 24, laissent apercevoir, *l.* laissent, a-t-il ajouté, apercevoir.

- P. 105, l. 13, qu'un Apollon et une Diane, *l.* qu'un Apollon et qu'une Diane.
- P. 106, l. 17, ils l'élevèrent, *suppr.* ils.
— l. 25, Ardasches ou Artaxes, *l.* Ardaschès ou Artaxerce.
- P. 108, l. 25, l'avance Pline c'est, *l.* l'avance Pline c'est, dit-il.
- P. 109, l. 22, M. Beulé, après, *suppr.* M. Beulé.
— l. 28, ajoute, *l.* M. Beulé ajoute.
- P. 110, l. 14, après le mot Dédale, ajoutez enfin.
- P. 111, l. 2, après Argos, ajoutez que.
— l. 29, une Minerve en émeraude, *l.* une Minerve faite d'une seule émeraude.
- P. 112, l. 22, schriftquellen, *l.* Schriftquellen.
- P. 114, l. 3, on a donné, *l.* on a attribué.
- P. 117, l. 21, n'en serait pas, *l.* n'en soit pas.
- P. 120, l. 7, le palestre, *l.* la palestre.
- P. 123, l. 21, de celui qui, *l.* de ceux qui.
- P. 124, l. 10, su, *l.* pu.
- P. 134, l. 5, de l'art étrusque, *l.* des Étrusques.
— l. 6, de l'art grec, *l.* des Grecs.
— l. 9, Les artistes étrusques et les artistes grecs, *l.* Les artistes de ces deux pays.
- P. 135, l. 3, de la plupart d'entr'eux, *l.* sur lesquelles ils sont représentés.
- P. 137, l. 11, remarquable, *l.* intéressante.
- P. 138, l. 10, moitié homme, *l.* moitié homme, moitié poisson.
- P. 139, l. 28, Thurich, *l.* Thiersch.
— l. 30, malheureusement, *suppr.* ce mot.
- P. 140, l. 10, on commençait, *l.* on commençait, dit-il.
— l. 21, sommes, *l.* somme.
— l. 24, *A ce mot ajoutez* Cette tête se verra bientôt au Musée de Copenhague qui l'a acquise à la suite d'une vente faite récemment à Paris.
- P. 144, l. 12, les Hermes, *l.* les heures.

- l. 23, et imités, *l.* mais en même temps.
P. 142, l. 1, Augustum, *l.* Augusteum.
P. 143, l. 4, ou, *l.* ces.
— l. 25, Wecker, *l.* Welcker.
P. 144, l. 12, hommes moitié poissons, *l.* homme moitié poisson.
— l. 18, vases de terre, *l.* vases grecs.
P. 145, l. 8, a cru pouvoir les comparer, *l.* les a comparés.
P. 146, l. 3, figure très souvent, *l.* est très souvent représenté.

1. 30. et autres. A Paris en même temps.
 2. 142. I. 4. Augustin. A Augustin. A Augustin.
 3. 143. I. 4. 00. A. 00. A. 00. A. 00. A. 00.
 4. 144. I. 4. 00. A. 00. A. 00. A. 00. A. 00.
 5. 145. I. 4. 00. A. 00. A. 00. A. 00. A. 00.
 6. 146. I. 4. 00. A. 00. A. 00. A. 00. A. 00.
 7. 147. I. 4. 00. A. 00. A. 00. A. 00. A. 00.
 8. 148. I. 4. 00. A. 00. A. 00. A. 00. A. 00.
 9. 149. I. 4. 00. A. 00. A. 00. A. 00. A. 00.
 10. 150. I. 4. 00. A. 00. A. 00. A. 00. A. 00.



Imprimerie Gouvernementale, G. Prévost, 1, Boulevard de Valenciennes, 177, P.

